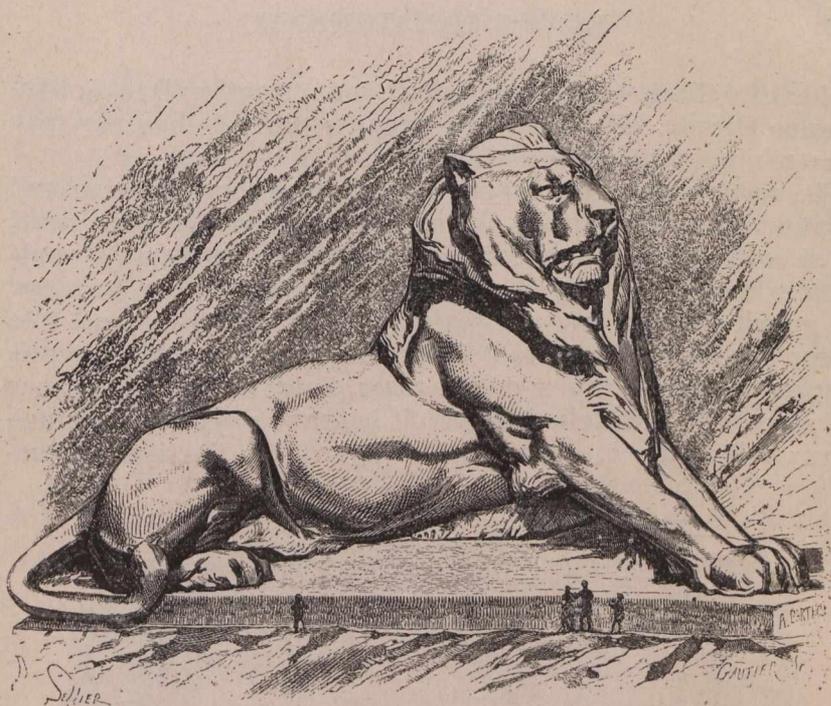






Champollion, Statue en marbre, par BARTHOLDI.



Le Lion de Belfort, par BARTHOLDI.

## Curiosités Scientifiques et Artistiques

BARTHOLDI.—La France vient de perdre dans la personne de Bartholdi, mort à l'âge de soixante-dix ans, un sculpteur dont le nom ne s'oubliera pas de sitôt, car la colossale statue en bronze de la *Liberté éclairant le monde*, dressée dans le port de New-York et le *Lion de Belfort* le rappelleront aux âges futurs, quand même ses œuvres de moindre dimension viendraient à disparaître.

Avant que Bartholdi eut dressé son énorme lion contre le flanc perpendiculaire du haut rocher couronnant Belfort, le lion colossale de Lucerne était considéré comme une merveille, mais celui du sculpteur alsacien le relègue dans l'ombre: le lion de Belfort ne peut, en effet, être comparé qu'au fameux

sphinx de Gisch, le plus prodigieux monument sculpté de l'ancienne Egypte. Il a près de cinquante pieds de hauteur, par quatre-vingt-sept pieds de longueur.

Le noble animal est représenté accroupi contre un rocher ; il vient d'être atteint par un trait de l'ennemi ; blessé, insulté, il se soulève et, arc-bouté sur ses puissantes pattes de devant, la tête haute, les oreilles couchées, la face froncée par la colère, la gueule entr'ouverte et frémissante, il s'apprête à tenir tête à son agresseur : on sent qu'il se cramponne au sol de sa tanière ; on pourra le cribler de blessures, le tuer, il ne cédera pas la place. De bien loin on aperçoit le grand profil et les principaux reliefs de cette majestueuse figure, que l'artiste, se con-



L'Instruction Religieuse.—Bas-relief du clocher de *Brattle Street Church*, à Boston par BARTHOLDI.

formant aux principes de la statuaire colossale, à énergiquement accusés, en sacrifiant aux masses principales les détails secondaires.

On se rappelle la courageuse résistance de Belfort dans la terrible guerre de 1870-1871. Investie par une nombreuse armée allemande, ne comptant, sur une garnison de 17,600 hommes, que 3,000 soldats aguerris, voyant ses défenseurs et sa population civile décimés par la maladie et par les privations, n'ayant pu obtenir la sortie des vieillards, des femmes et des enfants, Belfort a soutenu un siège de cent quatre jours, et ses



Lorsqu'il y a quelques semaines il soumit les premiers résultats de ses expériences à l'Institut Napolitain pour l'avancement des sciences, l'association lui proposa de refaire son expérience sur plusieurs plantes qu'elle lui désigna et qui, d'après elle, offraient de plus grandes difficultés à cause de leur nature particulière. Le professeur se mit à l'œuvre et quelques jours plus tard présenta de splendides spécimens de feuilles de Begonia et d'Orchidées qui ont toute l'apparence de plantes naturelles. Il est maintenant à essayer sa nouvelle découverte sur des champignons. S'il réussit, l'Institut qui lui a déjà conféré la médaille d'argent lui donnera la médaille d'or qu'elle offre à ceux qui font quelque chose de remarquable pour l'avancement des sciences.



Le Mariage.—Bas-relief du clocher de Brattle Street Church, à Boston, par BARTHOLDI.

MOT DE MICHEL-ANGE SUR LA PERFECTION. — Un ami de ce grand artiste l'était venu voir lorsqu'il achevait une statue. Quelque temps après, le voyant travailler à la même statue : —Vous n'avez rien fait depuis ma dernière visite? lui dit-il. —Vous vous trompez : j'ai retouché cette partie, poli cette autre, adouci ce trait, fait ressortir ce muscle, donné plus d'expression à cette lèvre, plus d'énergie à ce bras. —Très bien! mais ce sont là des bagatelles. —Sans doute; mais *rappelez-vous qu'il ne faut pas négliger les bagatelles pour atteindre à la perfection, et que la perfection n'est point une bagatelle.*

BEAUX PAPIERS A LETTRES.—M. David G. Fairchild, dans le *National Geographic Magazine*, fait une révélation qui ne sera rien moins que plaisante pour les dames aux mains délicates et blanches, qu'elles reposent avec complaisance sur le fin papier auquel elles confient leurs pensées. Peut-être, en effet, ce papier contient-il les fibres des débris dégoutants de vêtements des sales fellahs d'Egypte, passés de plus par tous les degrés de la décomposition, dans les immondes ruisseaux d'une des rues malpropres de villes de leur pays, et recueillis enfin par les chiffonniers. Des milliers de tonnes de ces guenilles sont importés tous les ans aux Etats-Unis. A Mannheim, sur le Rhin, les importateurs américains ont des établissements où ces guenilles sont apportées de partout, même des régions pestiférées du Levant. Des femmes et des enfants, une éponge



L'Extrême-Onction.—Bas-relief du clocher de *Brattle Street Church*, à Boston, par BARTHOLDI.

mouillée sur la bouche, y travaillent tout le jour, à assortir ces restes dégoutants, qui sont ensuite expédiés à New-York. Les plus beaux papiers à lettre sont faits avec ces guenilles, les moins beaux sont fabriqués avec la pâte propre que l'on tire des bois mous de nos forêts canadiennes.

PREMIER VAISSEAU A TURBINE POUR LE TRAFIC TRANSATLANTIQUE.—On vient de lancer à Belfast, en Irlande, le premier vaisseau mu par des turbines destiné au trafic transatlanti-

que. Ce vaisseau commandé par la *Allan Steamship Line* pour sa ligne entre Glasgow et Montréal, porte le nom de *Victorian*. Il a été construit par la maison Workman, Clark & Co. L'ordre avait d'abord été donnée pour un vaisseau avec des engins à actions alternatives, comme à l'ordinaire, mais à ce moment même l'efficacité des turbines à vapeur appliquées aux petits vaisseaux naviguant sur la Clyde et la Mer d'Irlande avait été démontré d'une manière si concluante que les MM. Allan n'hésitèrent pas à l'adopter pour le navire qu'ils voulaient ajouter à leur flotte.

Le *Victorian* a 540 pieds de longueur, 60 pieds de largeur et 42 pieds 6 pouces de profondeur, avec un déplacement de 13,000 tonneaux. Il a huit ponts spacieux, dont six destinés aux voyageurs pourront les contenir au nombre de treize cents. Ceux de première classe ont leurs quartiers au centre du vaisseau. La salle à manger s'étend sur toute la largeur du navire et quatre cents personnes pourront s'y asseoir à l'aise. Il est divisé en onze compartiments étanches. Trois des ponts s'étendent d'un bout à l'autre du navire et sont entièrement construits en acier. Le double fond cellulaire est arrangé de manière à pouvoir lester le vaisseau avec de l'eau.

Les turbines qui doivent faire marcher le *Victorian* sont les plus grandes qui aient encore été construites. Elles sont du type connu sous le nom de *Parsons Marine type*. Ces immenses turbines sont au nombre de cinq : trois serviront à pousser en avant, deux à faire arrière. La turbine centrale est à haute pression, les deux autres, placés de chaque côté, sont à basse pression. Tant à celles destinées à faire reculer, elles sont arrangées de manière à pouvoir servir ensemble ou séparément, selon le degré de vitesse désiré. La vapeur pour actionner ces turbines est produite par quarante-huit fournaies.

La vitesse du *Victorian* ne sera pas très grande si l'on considère la rapidité qu'il est possible d'atteindre avec ce type de moteur ; le contrat n'exige que 17 nœuds à l'heure. Toutefois, il sera le plus rapide des vaisseaux faisant le service avec le Canada. Il raccourcira, pense-t-on, le voyage d'un jour entier. On s'attend aussi à ce que lancé à toute vapeur il fasse entendre moins de bruit et sentir moins de mouvement que les vaisseaux ordinaires.

Le *Victorian* a été construit suivant les exigences de l'amiralité, de sorte que, en cas de guerre il pourra être transformé en croiseur auxiliaire ou en transport. Dans cette dernière capacité, il pourra recevoir jusqu'à 3,000 hommes.

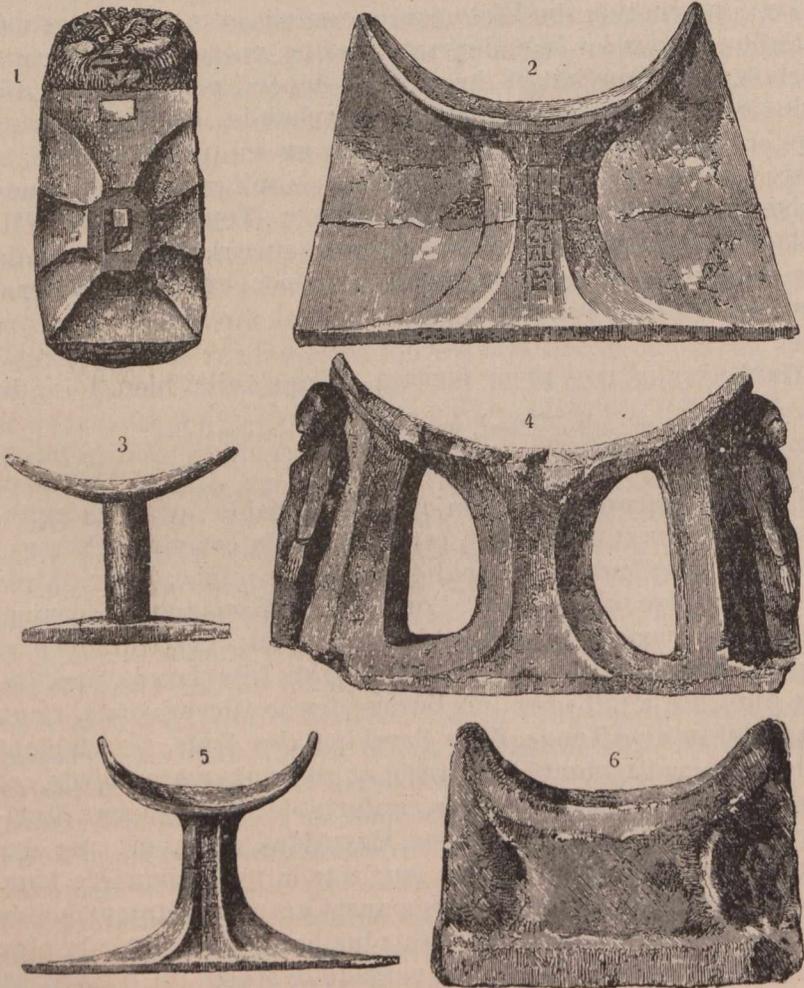
La construction du *Victorian* est suivie avec le plus grand intérêt par tous les ingénieurs de marine, puisque c'est une expérience que l'on fait et du résultat dépend peut-être une révolution complète dans la marine marchande. Bien que la turbine à vapeur ait faite ses preuves pour les petits navires, il reste à savoir si elle sera aussi efficace appliquée aux énormes vaisseaux qui courent sur la haute mer. Toutefois, les MM. Allan ont tellement confiance dans le succès, qu'ils ont déjà sur le chantier un autre vaisseau du même genre dont la construction est déjà bien avancée.

OREILLERS DE BOIS ET DE PIERRES.—Nous voilà bien loin du

“ Cher petit oreiller! doux et chaud sous ma tête,  
Plein de plume choisie ” . . .

Cet objet commode, et toujours si agréable après les agitations du corps et de l'esprit, est, au Canada comme en France, ample et moelleux. En Angleterre, il est mince, léger, laisse la tête au niveau des pieds; l'oreiller d'Allemagne est, comme les lits, doucement compressible, mais étroit. Les Italiens font leurs oreillers de laine. Dans les climats très-chauds, une longue habitude a fait prévaloir l'usage des oreillers de bois. Ceux des habitants de Touga, dans l'archipel des Amis, ressemblent à des escabeaux montés sur trois et souvent quatre pieds, et l'habitude les fit trouver assez confortables au voyageur Marinier. Il paraît que les anciens Egyptiens n'avaient que des appuis fort durs pour reposer leur tête la nuit comme le jour. Ces oreillers ou chevets, appelés aussi accotoirs étaient usités dans toutes les classes, et dès la plus haute antiquité; le plus remarquable de ces objets que possède le Musée du Louvre est un chevet d'ivoire qui porte sur sa base, la légende hiéroglyphique du roi Nephkérès de la cinquième dynastie. Pour la classe riche, ils étaient souvent d'albâtre oriental, avec un pied élégamment cannelé, ou d'une forme plus simple, ornés d'une

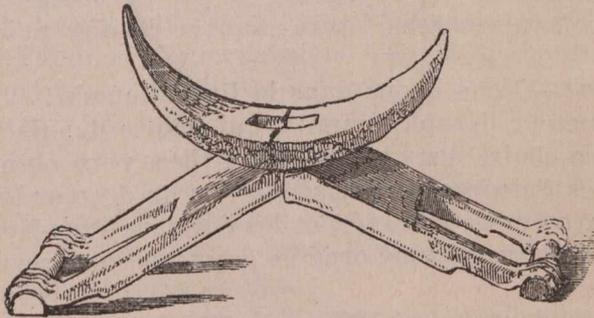
légende hiéroglyphique finement gravée, parfois peinte en bleu, et donnant le nom et les qualités de leur propriétaire. D'autres étaient de bois rare, et ceux d'un genre plus ordinaire, de



Oreillers de bois et de pierre

sycomore, d'acacia, de tamarix et de tous les bois du pays. Les plus pauvres se contentaient de chevets moins dispendieux,

faits de pierre ou de terre cuite. Leur usage a dû être adopté pour deux raisons : d'une part, la chaleur excessive du climat qui rend insupportable le contact d'un coussin ou d'un oreiller moelleux, tandis que le chevet de bois ou de pierre laisse circuler librement l'air autour du cou et de la tête, d'autre part, la coutume de porter des coiffures compliquées d'une multitude de boucles et de petites tresses, qui, comme celles des Abyssins d'aujourd'hui, devaient être ménagées pendant le sommeil, afin de pouvoir durer plusieurs jours sans être refaites. Aussi voit-on que l'emploi de ce genre de meuble s'est perpétué jusqu'à nos jours, non seulement dans la Nubie, l'Abyssinie et la haute Ethiopie, mais encore dans des contrées très éloignées de l'Egypte, telles que l'Ashanti, le Japon, la Chine, et même dans l'île d'Otaïti, où, comme à Touga, ils sont aussi faits en bois, mais d'une forme moins concave que ceux d'Afrique.



Oreiller en bois

Ceux dont se servent les Nubiens et les Aïdebdehs, et dont notre figure 3 donne une représentation, sont aussi de bois, de pierre, ou même de terre cuite ; leur hauteur varie de cinq à huit pouces ; ils sont d'une forme moins élégante que les chevets antiques, qui atteignent ordinairement de huit à dix pouces d'élévation aux parties extrêmes. Ceux des Chinois et des Japonais sont aussi de bois, mais garnis d'un petit coussin.

Notre figure 1 est un hémicycle, séparé de sa base, et où l'on a sculpté la tête monstrueuse du dieu Bès, divinité dont la représentation orne souvent ce genre de meuble, et généralement tous ceux qui sont destinés à la toilette.

Le numéro 2 est de bois peint en blanc, et porte la légende gravée du prêtre Nefer-ouben-ef.

La figure 3 représente un chevet nubien moderne (hauteur au centre 4 1-2 pouces).

La figure 4 est la copie d'un chevet de pierre calcaire de la collection Anastasi; les deux extrémités de l'hémicycle sont soutenues par une figure de femme sculptée en plein relief et peinte, les chairs en jaune, la tunique en blanc et les cheveux en noir (hauteur au centre 7. pouces).

Le numéro 5, assez élégamment travaillé, porte la légende hiéroglyphique funéraire d'un fonctionnaire, ainsi conçue : "Le chargé des résidences des contrées méridionale et septentrionale, Neferrenp, vivant pour la seconde fois."

Le numéro 6 est un chevet de pierre de travail grossier.

Celui-ci, enfin, représente une disposition ingénieuse, probablement à l'usage des voyageurs : ce chevet est formé de deux pièces de bois incrustées d'ivoire et qui se réunissent à volonté.

ANTICOSTI.—Nous lisons dans le Paris-Canada :

M. le docteur Joseph Schmitt, qui habite depuis neuf ans Anticosti, a choisi comme sujet de sa thèse pour obtenir de la Faculté des Sciences de Paris le grade de docteur-ès-sciences naturelles, cette île fortunée, et les éditeurs Plon-Nourrit publient en un beau volume orné de gravures cette remarquable étude.

Anticosti, devenue en 1896 propriété de M. Henri Menier, est plus grande que la Corse, écrit M. Schmitt. Plus grande que la Corse, vous avez bien entendu. Il y a dans ce rapprochement : Corse et Anticosti, fait involontairement par un érudit uniquement préoccupé de ses thèses scientifiques et ne songeant nullement à faire entrer Anticosti dans le rayonnement que projette l'île à Napoléon, comme un prix nouveau ajouté à l'acquisition du grand industriel parisien. Il est récompensé du coup du grand effort qu'il a fait, remboursé de la monnaie qu'il a dépensée royalement et cependant sagement, à dire d'expert. C'est comme s'il touchait au temple de la gloire l'effet escompté.

Cette Corse jetée dans le golfe St-Laurent était, avant M.

Menier, peu connu, encore moins prisée. Elle n'avait point partagé la fortune de l'île de Prince-Edouard, poétiquement consacrée *jardin* dans les relations de voyage (*The Garden of the Atlantic*) politiquement admise au rang de province, habitée par une population aventureuse et prospère, en partie acadienne. Elle n'était pas située pourtant si différemment ; et l'ouvrage si étudié et si complet du jeune érudit démontre sûrement que, sous des rapports divers, elle ne le cède en rien à sa rivale fleurie. Elle est d'aspect plus rude, d'accès plus difficile à l'intérieur, mais les ressources qu'elle offre ne sont pas moindres, et M. Henri Menier possède là, à lui seul, autant, qu'une population de 250,000 habitants.

Avant de convoler avec ce riche parti, avec cet opulent seigneur, Anticosti était méconnue, sauf de ses propriétaires qui, en évaluant trop haut le prix dans la griserie de la possession seigneuriale, involontairement en éloignaient les acheteurs sérieux. De prodigieux prospectus attribuaient à l'île les merveilles de l'Inde et décourageaient les gens de bonne foi. Ce cadre sévère ne se prêtait pas à d'aussi chaudes et chatoyantes visions. On s'éloignait en souriant des belles images trop éblouies. D'autre part, ces rivages d'ordinaire entrevus par les paquebots européens cernés de brouillards, n'étaient fréquentés que par des pêcheurs plus ou moins nomades qui ne songeaient pas à pénétrer dans l'intérieur ou se laissaient conter qu'il était impénétrable.

M. Menier a changé tout cela. Son œuvre commence, elle ne s'étend encore qu'à une partie de son immense domaine, chaque année elle se développe sûrement, profitablement. M. Schmitt y a été associé du premier jour et il a consigné, dans son livre, les intéressantes observations qu'il a patiemment recueillies. On est émerveillé comme lui de tout ce qu'on ignorait, de tout ce qu'on ignore encore. Sans doute, on ne circule pas comme chez soi, dans cet intérieur d'île touffu, mais avec de la vigueur et du courage que de choses on découvre : des rivières poissonneuses, des carrières de marbre, des animaux aux riches fourrures ; bref, on y recueille des profits plus nets, des dividendes plus réguliers qu'à la Bourse. C'est une fantaisie de prince et une affaire de premier ordre.

Au point de vue agricole, céréales et élevage, Anticosti n'a rien à envier aux côtes fertiles du Saint-Laurent. Tout y pousse à souhait; et si les hivers y sont rigoureux, le printemps, l'été et assez tard l'automne, offrent aux habitants de l'île, d'une salubrité parfaite, tous les avantages de nos climats.

*A. Leglanceur.*



## En Syrie

---

### IV.—Damas-Beyrouth.

---



Le voyageur, qui a débarqué à Beyrouth, peut, depuis quelques années, se rendre à Damas par un chemin de fer, propriété d'une compagnie française. La voie à crémaillère le fait grimper à travers de multiples sinuosités jusqu'à une hauteur de 1,100 mètres et lui donne tout le loisir d'admirer la mer, les bateaux du port, les maisons blanches de la ville, les môriers et les pins qui l'entourent, dont l'ensemble, noyé dans ce soleil d'orient, forme un très agréable panorama. Après avoir traversé la plaine de la Bekaâ, l'ancienne Cœlesyrie, le touriste retrouve la crémaillère sur les pentes de l'Anti-Liban, mais sans aucun des agréments qui l'avaient distrait en escaladant le versant occidental du Liban proprement dit. Il n'a plus sous les yeux qu'une montagne nue et désolée, découpée en formes bizarres et sombres, qui inspirent une espèce de terreur. N'était la fumée de la locomotive, qui lui rappelle les traces de la civilisation, il serait tenté de croire qu'il s'enfonçait définitivement dans l'aridité du désert. Mais voici que le train a pénétré dans un vallon profondément encaissé entre deux escarpements de la montagne. Malgré le bruit du convoi, on peut percevoir la voix bruyante d'un torrent, c'est celle du Barada, l'Albana de l'Écriture, sortant des crevasses de l'Anti-Liban, surnommé par

les anciens le *Chrysorrhœas*, ou fleuve d'or, à cause de la fécondité qu'il sème sur son passage (1). Il se divise en sept branches dont plusieurs sont des canaux creusés dans le roc soit par les Kalifes, soit par quelques-uns de leurs lointains prédécesseurs. Sur les bords, on ne tarde pas à distinguer des saules pleureurs, des peupliers, des noyers et autres arbres vigoureux, puis des villages émergeant de cette opulente verdure. On approche de la célèbre plaine *El-Goutah*, limitée au nord et au nord-ouest par les cimes de l'Anti-Liban, au sud par celle du Hauran, ouverte à l'Est; l'œil du désert, selon l'expression de Julien l'apostat; un tapis d'émeraude, selon les poètes Arabes; l'Oasis, qui, aux yeux de ces mêmes poètes, a symbolisé de tout temps l'idéal des splendeurs d'ici-bas, voire le paradis promis aux fidèles disciples de Mahomet. Sans doute, si les chantres de l'El-Goutah avaient voyagé sur les bords du Rhin, de la Loire, du Rhône, du St-Laurent ou du Mississipi, ils auraient trouvé une végétation encore plus luxuriante, des paysages plus pittoresques, et des horizons plus saisissants. Mais ce qu'il n'auraient pas trouvé, c'est le contraste avec l'aride bordure, qui entoure l'Oasis de Damas. Certes, on comprend qu'après de longues journées passées sous un soleil dévorant et le reflet aveuglant du sable du désert, le chamelier s'extasie, et, d'instinct, pense à ce qu'Allah lui réserve dans l'autre vie, à l'aspect de ce vert panorama qui surgit tout-à-coup à son regard (2). Il faut ajouter que, le charme n'est banal pour per-

---

(1) Le Barada va se perdre à l'Orient, dans deux lacs situés à 25 kilomètres de l'El-Goutah. Le Pharphar, autre fleuve, arrose la partie sud de la vaste plaine, et va également se perdre dans deux lacs entourés de marais. Si les anciens Damasquins avaient ajouté des canaux aux branches naturelles de leurs fleuve, c'est sans doute afin d'obtenir le nombre sept. Pour une ville sainte ses fleuves devaient atteindre le nombre sept. Damas "avait aussi sept portes, dont les noms étaient ceux des sept planètes, qui étaient adorées aux époques primitives des Chaldéens." (Mislin—les Lieux saints I. p. 537) de tout temps le nombre sept a été regardé comme un nombre sacré. Où vous trouvez le nombre sept, dit St-Augustin (serm. 261.6), vous reconnaissez l'Esprit Saint: Sept époques de la création, sept Sacrements, sept péchés capitaux, sept dons du St-Esprit, sept ordres ecclésiastiques, sept églises d'Asie, sept chandeliers; sept sceaux de l'apocalypse; sept tons de la gamme, sept couleurs de l'arc-en-ciel... etc...

(2) L'El-Goutah n'a pas ravi que les orientaux. Ecoutez le R. P. Abbé de Géramb: "Tout à coup s'offre à mes yeux la perspective la plus vaste,

sonne, au milieu des plus fortes chaleurs de l'été, sous un ciel toujours immaculé, de sentir une perpétuelle fraîcheur monter de ces vergers et de ces jardins, que les eaux vives du Barada préservent contre le souffle desséchant du Simoun lui-même. Point banal non plus le plaisir de savourer à loisir figues, pêches, grenâdes, oranges, qui s'étalent de toute part avec une jactance tentatrice aux yeux du promeneur; et surtout ces délicats petits *michmich* (abricots) d'un jaune doré, à la peau lisse et d'un goût exquis; ou encore ces raisins à grains allongés et à peau épaisse, qui, en outre de leur pulpe, fournissent un sirop remplaçant avantageusement le sucre (1).

la plus belle, la plus délicieuse dont ils aient jamais été frappés. Mes regards s'élançant s'égarant et se perdent dans l'immensité du magnifique paysage qui est devant moi: une plaine dont, au Midi et à l'Est du côté du désert, les extrémités se cachent au loin sur l'azur d'un horizon sans bornes; une forêt d'arbres de toute espèce et de toute grandeur, les uns élevant dans les cieux, le feuillage sombre et touffus de leurs pyramides, les autres se déployant en larges parasols; des citronniers, des orangers, des abricotiers, étalent de tout côté l'or de leur fruit; de hautes vignes mariant leurs rameaux aux troncs, aux branchages, qu'elles rencontrent, ou courant dans les intervalles sur les appuis que leur a fournis la main de l'homme, en se faisant reconnaître à la tendre verdure de leurs feuilles qu'elles y suspendent en guirlandes; ça et là des kiosques, des pavillons, des maisons de campagne et à l'entour, des jardins, des prairies où paissent les troupeaux de brebis, le gros bétail, les chevaux, les chameaux; entre les sinuosités formées par les lignes irrégulières des bosquets, des jardins, des prairies et des habitations, les sept branches du Barada promenant leurs ondes, et luttant si on peut le dire avec de nombreux ruisseaux à qui, dans son cours, promènera le plus d'agrément, de fraîcheur et de fécondité aux lieux auxquels la nature ou l'industrie humaine les a chargés de porter le tribut de leurs eaux; enfin, au centre de ce ravissant paysage, Damas montrant glorieusement ses remparts, ses tours, ses créneaux, le croissant de ses mosquées, ses innombrables minarets, et laissant apercevoir sur plusieurs points entre les ombres de la forêt, comme les gradins d'un amphithéâtre, depuis l'humble chaumière jusqu'au plus majestueux de ses édifices."

(1) Le meilleur raisin paraît-il est celui qui provient de Dakaïa, et voici la raison que les Turcs donnent très sérieusement de son excellence: "Mahomet, disent-ils, jouait un jour aux échecs avec le bon Dieu; il eut soif et, pour se rafraîchir, il demanda des raisins. Au moment où il prenait une grappe quelques grains échappèrent de ses doigts, et comme il se trouvait précisément au-dessus du village de Dakaïa, ils y tombèrent sur un sol que le ciel semblait avoir préparé tout exprès. Les graines dégagées de leur enveloppe, germèrent, et, avec le temps, donnèrent le bois merveilleux auquel est dû le plus exquis des raisins de Damas." Le R. P. abbé de Géramb, qui rapporte cette anecdote, ajoute: A la distance où vous êtes, riez tant qu'il vous plaira d'une explication si admirable; mais ne venez pas vous en aviser ici en présence de "vrais croyants": vous paieriez un peu cher votre irrévérence.

Est-ce là, de cette plaine enchanteresse (*in campo Damasceno*, comme dit St-Ignace en ses Exercices), que le Créateur prit un peu de limon, lui donna la forme du plus beau corps humain et lui insuffla la vie raisonnable et libre? Est-ce là, à l'ombre d'un de ces arbres du jardin embaumé, qu'Adam, peu de temps après avoir ouvert les yeux aux splendeurs de son domaine, s'endormit d'un sommeil mystérieux, puis, à son réveil, aperçut, près de lui, un autre lui-même; mais portant dans tout son être plus de grâce, plus de délicatesse, et un charme captivant? Est-ce là qu'il sentit le premier tressaillement de l'amour conjugal et que, sous cette impression suave, il chanta cet épithalame, fondement de la famille: "Voici l'os de mes os, et la chair de ma chair..." auquel Dieu répondit par ce commandement: "Croissez et multipliez-vous?" Est-ce là qu'eut lieu la conversation fatale entre Eve et le serpent en face de cet arbre de vie, qui buvant par ses racines les eaux du Barada, élevait dans l'air ses branches chargées du fruit délicieux et tentateur? Toujours est-il qu'il serait difficile de trouver mieux que l'*El Goutah* pour nous représenter, dans nos contemplations, ce paradis de délices que Dieu avait planté pour nos premiers parents, et qui, par sa beauté et ses charmes, répondait à l'harmonie intérieure, au bonheur sans mélange, à la paix de leur âme, créée dans la justice originelle. (1).

Une tradition moins vague veut que, au milieu de l'*El-Goutah*, Us fils de Sem, ait fondé Damas. L'Écriture nous apprend qu'Éliézer, le serviteur d'Abraham, était un damasquin, ce qui suppose ou une conquête ou un séjour assez prolongé du saint

---

(1) St-Augustin disait déjà de son temps: "nous savons qu'il y a bien des opinions sur le paradis; mais toutes se réduisent à trois, dont l'une prétend que le paradis était purement corporel, l'autre qu'il était uniquement spirituel (dans une région supérieure à la terre), et la troisième qu'il était l'une et l'autre." (De Genes. ad. tit. VIII, 2). Cette dernière opinion est l'opinion commune des théologiens. De même Origène est le seul parmi les Pères, et Cajetan le seul parmi les théologiens qui ne voient dans le fruit défendu et dans le serpent que des symboles d'une épreuve quelconque à laquelle furent soumis nos premiers parents. Mais tout en admettant que l'Eden était un lieu terrestre déterminé, servant de séjour au premier couple humain, il est impossible de le localiser géographiquement. Les quatre fleuves qui y coulaient pourraient bien s'adapter à quatre branches primitives du Barada. Mais le déluge n'a-t-il pas révolutionné le globe au point de rendre absolument vaine toute recherche de ce genre?

Patriarche dans cette ville. C'est de Damas qu'Éliéser serait parti pour Haran, et c'est à Damas qu'il aurait ramené Rebecca l'épouse d'Isaac. Aujourd'hui encore les Juifs damasquins vont vénérer dans un village voisin, l'endroit où Abraham se serait arrêté au retour de sa poursuite contre Chodorlahomor et ses alliés vaincus. Quoique le nom de Damas vienne souvent dans la Bible, son histoire reste obscure. Avant que David en fit une principauté tributaire d'Israël, elle semble avoir dépendu du Grand État aramitique de Soba-Rason, fils d'Éliada, serait le premier qui en aurait fait un état indépendant, et aurait mis Damas à la tête des petits états syriens, toujours en guerre avec les Israélites. Benadad II (1), le plus grand souverain de Damas, entreprit contre le peuple de Dieu des guerres heureuses, qui se poursuivirent sous son successeur et assassin Hazael fondateur d'une dynastie nouvelle. Sous Benadad III, la victoire revint aux Israélites. Mais le déclin définitif des rois de Damas ne commença qu'avec l'élévation de la Puissance Assyrienne. Rasin fut le dernier souverain indépendant de Syrie. S'étant ligué avec Phacée, roi d'Israël, contre Ahas, roi de Juda, celui-ci appela à son aide l'Assyrien Théglathphalasar III et lui envoya tout l'or et l'argent qu'il avait trouvé dans le Temple de Jérusalem et dans ses propres trésors. Théglathphalasar n'eut garde de manquer une si belle opportunité de réaliser son rêve de domination sur l'Asie Occidentale. En 734 (av. J.-C.), il taillait en pièces les troupes alliées de Phacée et de Rasin. Dans une inscription cunéiforme, découverte par M.

---

(1) Il était le général des armées de Benadad ce Naaman qui se présenta à la porte d'Élisée pour être guéri de la lèpre. Le prophète lui fit dire d'aller se laver dans les eaux du Jourdain. "Je croyais, répondit le Syrien, que le prophète viendrait me trouver, et que, se tenant debout, il invoquerait le nom du seigneur son Dieu et qu'il toucherait ma lèpre de sa main." Il consentit pourtant à se laver, mais pourquoi dans les eaux du Jourdain? Pourquoi pas dans les eaux du Barada ou du Pharphar? "Les fleuves de Damas ne sont-ils pas meilleurs que toutes les eaux d'Israël?" Enfin persuadé par ses serviteurs il employa le moyen que lui recommandait Élisée. "Il descendit et se lava dans le Jourdain, et il fut guéri." (IV Reg. V.) Cette histoire est souvent citée pour prouver qu'il faut nécessairement employer les moyens, que nous indiquent Dieu et notre conscience, quelque répugnants qu'ils paraissent à la nature, si nous voulons être guéris de nos infirmités spirituelles.

Layard, nous voyons le roi de Syrie s'enfuyant du champ de bataille, semblable à une gazelle, ses généraux pris et empalés, et lui-même enfermé dans sa capitale, comme un oiseau dans sa cage. Damas, cependant, ne succomba qu'après un siège de deux ans. Elle se releva, mais sans recouvrer une tranquille indépendance.

Objet des malédictions des prophètes Isaïe et Jérémie, qui la montrent devenue un monceau de pierres en ruines, elle dut subir bien des épreuves, que nous ignorons. Le livre de Judith, toutefois, nous apprend qu'Holopherne descendit dans la plaine de Damas aux jours de la moisson du froment, et il mit le feu à tous les champs, et il enleva les brebis et les bœufs, et il pillà les villes, ravagea les campagnes et fit passer tous les jeunes gens au fil de l'épée.

Aux Chaldéens succédèrent les Perses, dont la Syrie dut devenir une dépendance assez directe, puisque Darius, avant la bataille d'Issus (333 av. J.-C.), avait envoyé une bonne partie de ses trésors à Damas, pour y être plus en sécurité. Après la victoire d'Alexandre, Damas fut donnée à un de ses généraux, Parménion. Sous les Séleucides, elle n'eut qu'Antioche, pour rivale. En 64 (av. J.-C.), Pompée y reçut les présents et les ambassadeurs des princes voisins. L'année suivante, la Syrie était réduite en Province romaine, sans que les roitelets locaux fussent tous dépossédés. C'est à Damas qu'Hérode rendit visite au proconsul Sextus César, et obtint de lui une partie de la Cœlesyrie. Bien que Damas ne fit pas partie de son territoire, il y construisit un gymnase et un théâtre.

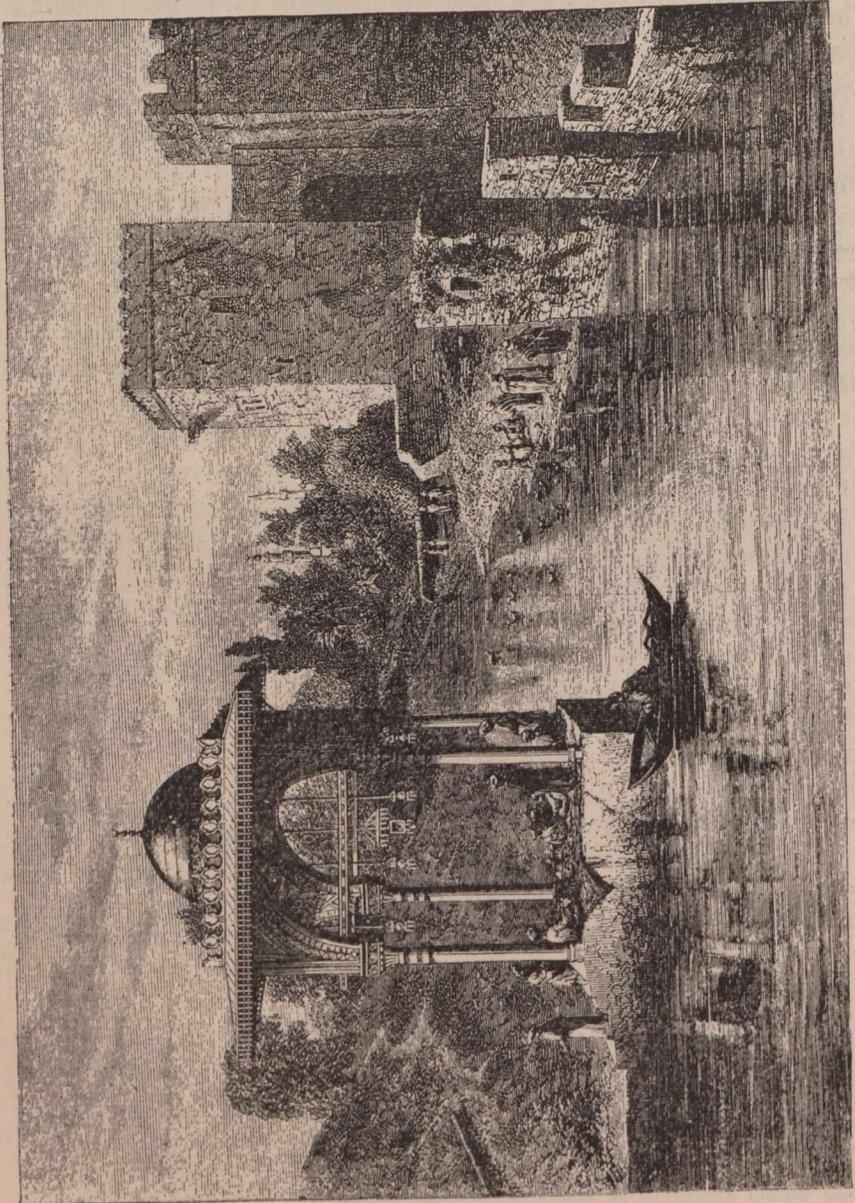
Grâce à sa proximité de la Terre Promise, Damas, à l'époque greco-romaine, renfermait un nombre considérable de Juifs. En se basant sur l'affirmation de Joseph qui portait à 10,000, les Israélites capables de combattre, on peut évaluer à 50,000 leur population totale. Aussi jouissaient-ils d'une autonomie à peu près entière. Ils avaient leurs tribunaux chargés de connaître des questions religieuses et munis de la puissance coercitive, tout en relevant sous ce rapport, de la souveraineté de Jérusalem. Leurs privilèges étaient d'autant plus assurés que, dès

L'an 37 (ap. J.-C.), Aretas, roi de Petra, avait obtenu de l'empereur Caligula, la souveraineté sur Damas (1), et qu'il tenait à se faire des partisans zélés des membres de la puissante communauté juive. Seulement, depuis quelque temps, plusieurs Israélites Damasquins ne se contentaient plus d'offrir leurs adorations à Jéhovah, ils les offraient aussi à Jésus, qui s'était donné pour son Envoyé, pour le Messie promis à leurs pères, que les chefs du peuple d'Israel avaient crucifié comme blasphémateur, mais que Dieu avait ressuscité et dont il avait fait la pierre angulaire de tout édifice de salut.

Or, à cette époque, il y avait à Jérusalem, un terrible ennemi de ce crucifié, un ennemi qui n'allait pas seulement de synagogue en synagogue, mais pénétrait jusque dans l'intérieur des foyers pour contraindre à l'apostasie, tous les partisans du nouveau Culte. Cet ennemi s'appelait Saul. Il devait pleurer un jour à la simple pensée qu'il existait des adversaires de la Croix de son maître. Mais pour le moment, il ne songeait qu'à lui infliger défaites sur défaites. Sa fureur n'avait pas connu de bornes lorsqu'il avait appris que les sectateurs du Crucifié ne fuyaient de Jérusalem que pour aller faire des prosélytes dans d'autres villes, et spécialement à Damas. Il était accouru chez le Grand Prêtre et lui avait demandé plein pouvoir pour se rendre sur les bords du Barada et lui ramener, garrottés, hommes et femmes qu'il y trouverait adorant Jésus de Nazareth. Sans doute aussi qu'il s'était assuré le concours des officiers d'Arétas. Voilà donc Saul armé de toutes pièces pour son œuvre d'extermination. Il chevauche à travers l'Iturée "sur un sol de lave, couvert de rocs brisés, coupé de fissures profondes," (Fouard). Tout-à-coup le riant panorama de l'oasis damascène surgit à ses yeux. Il en est peu impressionné; il l'est

---

(1) Voici à la suite de quelle circonstance. Hérode Antipas n'avait pas impunément répudié sa femme légitime, la fille d'Arétas, pour lui substituer l'adultère Hérodiade. Arétas s'était armé pour venger sa fille, et avait battu le Tétrarque, qui n'avait eu d'autre ressource que d'invoquer l'appui de l'empereur romain. Tibère avait en effet ordonné au proconsul Vitellius de lui venir en aide. Mais, avant que les légions se fussent ébranlées, Tibère était mort. Caïus Caligula, son successeur, qui prenait en tout le contre-pied de Tibère, donna ordre de laisser Aretas en paix, et l'autorisa même à établir sa suzeraineté sur Damas.



Environs de Damas, d'après une peinture de DAUZATS.

davantage par la pensée qu'il touche enfin au but de son zèle farouche, qu'il va purger la magnifique cité de ses nouveaux idolâtres. Il se voit déjà acclamé par les Juifs de Damas, accueilli en triomphe à Jérusalem, félicité par le Sanhédrin à la vue du riche butin qu'il lui amène. Il est midi. Saul, avec son escorte, galoppe au milieu des vergers qui ceignent la Reine du désert. La chaleur est accablante. Soudain "une lumière plus brillante que le soleil étincelle aux yeux des voyageurs avec une violence foudroyante, et les jette à terre". Puis distinctement ces paroles en langue hébraïque retentissent : "Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?" "Qui êtes-vous, Seigneur," répond l'émissaire du Sanhédrin. "Je suis, répond la voix, Jésus de Nazareth, que tu persécutes. Il est dût de regimber contre l'aiguillon." "Seigneur, que voulez-vous que je fasse?" "Lève-toi, et entre dans la ville; on te marquera là ce qu'il faut que tu fasses." Saul se lève; mais il ouvre vainement les yeux, il ne voit pas. Ses compagnons doivent le prendre par la main et l'introduire piteusement dans la ville, à travers cette longue rue Droite, qu'il se flattait, il n'y a que quelques instants encore, de traverser en triomphateur, et où il est réduit à passer en aveugle, incapable de contempler les splendides portiques qui la bordent (1), non plus que la foule des curieux, parmi lesquels circulent déjà cent contes divers sur l'événement étrange dont il a été victime. Saul est conduit dans la maison d'un Israélite, nommé Judas. Dès ce moment, cette demeure inspire l'épouvante aux disciples de Jésus, car ils savent quel persécuteur elle renferme. Epouvante inutile ! Saul a bien d'autres préoccupations que les ordres du Grand-prêtre. Il jeûne, il prie, il médite sur la terrible vision qui l'a privé de la vue. La plainte venue d'en haut

---

(1) " Cette voie, l'une des splendeurs de la cité, la traversait de l'orient au couchant; large de cent pieds, elle était partagée par des portiques Corinthiens en trois avenues et coupée au milieu par un arc de triomphe. Là se pressait toute la ville, habitants comme étrangers. Une rue moderne (Tarik-el-Mustekim) suit le tracé de cette voie; mais étroite, irrégulière, bordée d'échoppes lépreuses, elle n'a rien qui rappelle la splendeur de l'antique Corso; ça et là néanmoins quelques restes de colonnes apparaissent encore, cachées par les maisons ou engagées dans les bazars." (Fouard, St-Pierre, p. 147).

le harcèle: 'Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?' Ce crucifié était donc bien ce que disaient ses partisans, ce que répétait Etienne sous les pierres dont on le meurtrissait, il était donc Dieu! Il était donc le Messie, le libérateur de son peuple! Et c'est la religion, qu'il était venu implanter dans son sang, que lui, Saul, avait juré de déraciner de la terre! A quel châtement ne devait-il pas s'attendre? Déjà ses yeux sont fermés à la lumière du jour! Mais ce n'est, sans doute, qu'un commencement! Saul était en proie à des réflexions semblables, quand, un homme, appelé Ananie, entra dans son appartement. "Saul, lui dit-il, le Seigneur Jésus, qui t'a apparu dans le chemin, par où tu venais, m'a envoyé afin que tu voies, et que tu sois rempli du Saint-Esprit," Aussitôt, il tombe de ses yeux comme des écailles, et Saul recouvre la vue. (1). Telle était la vengeance du persécuté Jésus. Ah! quelque chose était vraiment changé dans le monde depuis une quarantaine d'années. La bénignité, la suavité, l'amabilité d'un Sauveur avaient paru aux hommes. Le terrible Dieu du Sinai avait fait place à un Dieu enfant, à un Dieu ouvrier, à un Dieu guérissant et remettant les péchés; à un Dieu mourant sur un gibet et implorant le pardon pour ses bourreaux. C'est de cette prière que Saul éprouvait l'effet.

Instruit sommairement par Ananie, il reçoit le baptême et de loup transformé en agneau, de persécutateur devenu immédiatement apôtre, il confond les Juifs damasquins en leur prouvant que Jésus est le Christ.

Mais la préparation du futur docteur des nations était insuffisante. Jésus-Christ du reste voulait l'instruire en personne, et lui remettre le dépôt de la foi de façon qu'il n'eût rien à ap-

---

(1) Sans vouloir l'attribuer à la commotion éprouvée sur le chemin de Damas, il est certain qu'une infirmité pénible ne cessa d'affliger St-Paul. Il en parle fréquemment dans ses lettres, il remercie même une fois les Galates "de ne l'avoir ni méprisé, ni rejeté à cause des épreuves qu'il souffrait en sa chair." (Gal. IV, 14). On croit que cette infirmité était l'ophtalmie, qui est très commune en Orient, et extrêmement douloureuse, rongant parfois les paupières, y faisant des plaies saignantes, rendant l'organe de la vue sensible au point que la lumière le blesse comme un trait. Voir l'abbé Fouard, St-Pierre, p. 155.

prendre des hommes. Dans ce but, il l'appelle à la solitude. Saul obéit et se retire en Arabie (1), où "séparé de la chair et du sang", il converse avec Jésus, comme Moïse avait conversé avec Jéhovah sur le Sinai.

Aussi à son retour dans Damas, près de trois ans plus tard, telle est la force de sa prédication que nul parmi les Juifs ne peut lui tenir tête. Ceux-ci, après avoir épuisé sur le nouveau converti la violence des fouets et de la prison, prennent le parti de le tuer, et comme Saul, informé de leur dessein, a disparu à leurs yeux depuis quelques jours, ils ont recours aux fonctionnaires d'Aretas pour faire garder les portes de la ville et intercepter toute évasion. La fuite était cependant l'unique moyen de salut. Mais Saul craignant d'attirer ainsi des représailles à ses frères, s'y refuse. C'est alors que ceux-ci le prennent pendant la nuit "et le descendent dans une corbeille par une fenêtre le long de la muraille." De Damas, Saul se dirige sur Jérusalem. Il avait hâte sans doute de baiser le roc où avait coulé le sang divin dans lequel le crucifié avait si généreusement lavé ses crimes, ainsi que cet autre coin de sol arrosé par le sang d'Etienne à la prière duquel il se sentait si redevable de sa miraculeuse transformation. Mais il voulait aussi voir Pierre ; car il n'ignorait pas que Pierre était le Chef à qui avaient été confiées les clefs du nouveau Royaume. Toutefois Jérusalem ne devait pas être le théâtre de son activité ; et après une quinzaine de jours d'une prédication qui lui avait déjà suscité de mortels ennemis, il part sur l'ordre même du Seigneur, qui voulait l'envoyer bien loin vers les gentils." Il se retire dans sa ville natale, à Farse, où Barnabé viendra le chercher pour com-

---

(1) Par le mot Arabe, il n'est pas nécessaire d'entendre la péninsule qui s'étend aujourd'hui entre la Mer Rouge et le Golfe Persique. Cette dénomination comprenait alors même la haute Syrie. On peut donc admettre que Saul se retira simplement aux alentours de Damas, par exemple, dans les montagnes du Hauran. Beaucoup pensent que ce fut dans l'Arabie Pétrée, au Sinai même. Ce théâtre de la révélation Mosaique n'était-il pas apte à cette autre révélation qui fut l'objet propre de la prédication de St Paul, à savoir "que les Gentils étaient appelés au même héritage que les Juifs, qu'ils font un même corps avec eux, participent aux mêmes promesses de Dieu en Jésus-Christ." L'opinion de ceux qui prétendent que le séjour de Saul en Arabie fut une longue prédication ne semblent pas avoir de fondement sérieux.

mencer par Chypre, la série de leurs courses apostoliques. Or, j'imagine qu'au milieu des succès, dont Dieu couronna son zèle, Paul tourna bien souvent les yeux vers la route de Damas. C'est à elle qu'il pensait quand il écrivait : *gratia Dei sum id quod sum; par la grâce de Dieu je suis ce que je suis*. Oh! c'était bien par une grâce toute pure! Et qu'il fallait donc que cette grâce fut puissante, pour avoir fait un tel vase d'élection du scribe sanguinaire et fanatique qu'il était. Naturellement, on montre à Damas les lieux où se sont passés tous ces prodiges, l'endroit où Saul a été terrassé, la maison de Judas où il a séjourné, la place de la baie ouverte par où à glissé le panier sauveur. Mais nulle part, peut-être, plus qu'à Damase l'archéologie n'a à travailler pour établir l'authenticité des lieux. Là tout est à faire.

L'Eglise de Damas ne fut pas indigne des grands événements qui avaient illustré son berceau. Elle eut sa couronne de saints évêques, de saints prêtres et de saints moines. Malheureusement elle aussi, fut déchirée par les divisions monophysites que nous avons racontées. En l'an 636 (ap. J.-C.), elle tomba sous le joug des fils du Prophète, qui ne réussirent cependant pas à y tarir la source de la sainteté. On sait que c'est à Damas que naquit et vécut, dans les dernières années du 7ème siècle et dans la première partie du 8ème, un des plus célèbres défenseurs des saintes images, ce Jean Damascène, à qui, sur une fausse lettre envoyée par l'empereur Léon l'Isaurien, le calife fit trancher la main que la Ste Vierge lui rendit pour lui permettre de poursuivre sa controverse victorieuse contre les iconoclastes. (1).

Pendant près de 90 ans, (de 661 à 750), Damas fut le centre du Califat des Ommyades (2). Un magnifique temple, qui, selon

---

(1) Tel est du moins le témoignage de Jean, patriarche de Jérusalem, qui vivait au milieu du 10e siècle. — Les missionnaires Jésuites occupent aujourd'hui l'emplacement de la maison de St-Jean Damascène, et comptent, quand les ressources le leur permettront, y faire élever une basilique.

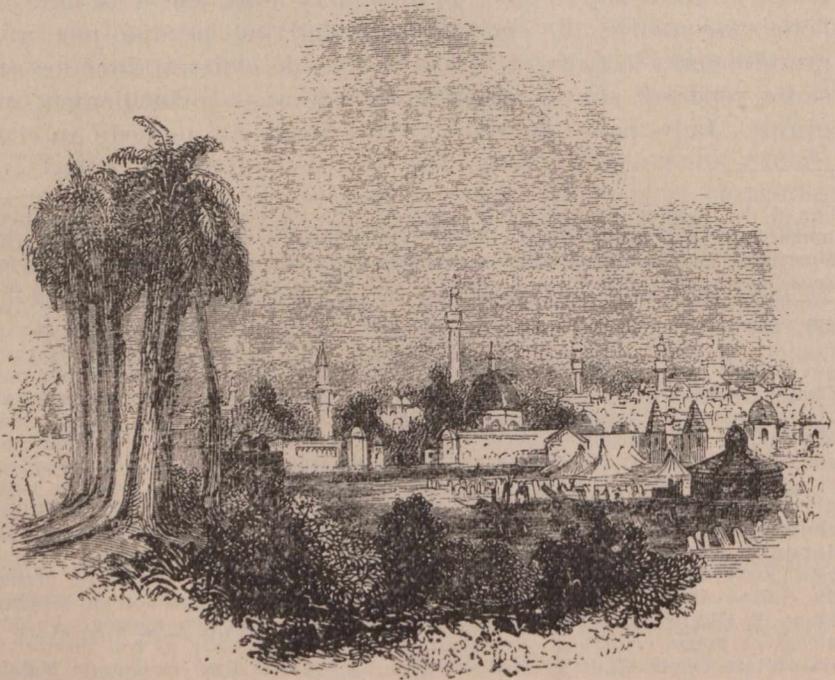
(2) La dynastie des Ommyades ou Ommeyyades, la première des Califes Arabes, n'eut pas pour fondateur Omar, comme on l'écrit parfois, mais Moaviyya, qui comptait parmi ses ascendants Abdel-Motaleb, grand-père de Mahomet. Abou-Sofian, petit-fils de ce Motaleb, s'était rallié à l'Islam

toute probabilité, avait été jadis dédié à Rimmom, l'ancienne divinité des Syriens, puis à Jupiter sous les Romains, avait été transformé par les chrétiens en église sous le vocable de St-Jean-Baptiste. Tout d'abord, les musulmans en laissèrent partiellement la jouissance aux chrétiens, puis finirent par l'occuper exclusivement en 705. C'est la plus vaste des mosquées de Damas, une des plus belles de l'Orient, la *Djami-el-Kébir*, (la *grande mosquée*). " Située au centre de la ville et enfermée dans les bazars, elle forme un rectangle long de 160 mètres de l'est à l'ouest sur 105 de large du sud au nord, clos d'un mur en belle maçonnerie. Le côté septentrional est occupé par une grande cour, de trois côtés environnée de cloîtres, dont les arcades reposent sur de magnifiques colonnes corinthiennes, en granit. Jadis pavée de marbres précieux, elle possède au cen-

---

l'an 8 de l'hégire (on sait que l'hégire date de 622 année où Mahomet, menacé par les Koréischites, s'enfuit de la Mecque pour Médine). Son fils Moaviyya, fut d'abord secrétaire de Mahomet, puis gouverneur de la Syrie, sous les règnes d'Omar et d'Osman. En 656 il refusa de reconnaître Ali sous le titre de Calife, et se fit proclamer par supercherie Calife de la Syrie. En 661, Ali étant mort, il devint maître de tout l'Islam. Les princes de sa famille régnèrent jusqu'en 750. C'est sous le Calife Ommeyyade Hisham que l'émir Abd-er-Rahman, en 732, fut battu dans les plaines de Tours par Charles Martel, qui préserva ainsi la France du malheur d'être envahie par l'Islam, comme l'Espagne venait de l'être. En 750, le dernier Ommeyyade, Mervan II, fut battu à Arbèles par Aboul-Abbas (descendant d'un Abbas, oncle du Prophète), fondateur de la dynastie des Abassides, qui transportèrent leur capitale à Bagdad, d'où ils régnèrent sur l'Islam jusqu'en 1258, alors qu'ils furent détrônés par un petit-fils du Mongol Gengis-Khan, Houlagou, qui fit étrangler le Calife Moustassin. Les survivants de la dynastie abasside continuèrent à porter le titre de Calife, mais en n'exerçant que l'autorité spirituelle qui, en 1517, passa elle-même entre les mains du Sultan Ottoman Selim Ier. C'est sous Haroun-Al-Raschid (786-809), l'ami de Charlemagne, que l'empire abasside atteignit son apogée. Au 10<sup>e</sup> siècle, ce même empire se vit amputé d'une grande partie de son territoire. Un certain Obéid-Allah, se donnant pour descendant d'Ali et pour le Mahdi (c'est-à-dire l'envoyé qui, d'après la croyance chiite, doit précéder la venue du douzième et dernier imam) parvint à soulever les musulmans Berbères du Nord de l'Afrique qu'à sa mort il possédait en entier, sauf l'Egypte. Celle-ci fut conquise par Moëzz qui, en 969, construisit la citadelle du Caire, où il établit sa capitale. Bientôt les Califes Fatimites du Caire eurent sous leur domination l'Egypte, la Syrie, jusqu'à Damas, l'Afrique du Nord, Malte, la Sardaigne, la Sicile et quelques autres îles de la Méditerranée. Les croisés eurent à lutter à la fois contre les abassides de Bagdad, et contre les Fatimites du Caire, et contre les Turcs. On sait que tout le territoire musulman fut conquis successivement par un quatrième larron, la dynastie turque des Osmanlis, fondée en 1259 par Osman Ier, et dont le Sultan actuel de Constantinople est un successeur.

Une fontaine, ornée de huit colonnettes et surmontée d'une coupole octogone, et de chaque côté, à l'est, et à l'ouest, deux autres petites coupoles. La mosquée proprement dite, à la partie méridionale, mesure 140 mètres de long sur 40 de large. Elle est divisée en trois nefs, parallèles au grand arc de l'édifice, par une double colonnade d'ordre Corinthien. Ces nefs sont elles-mêmes coupées vers le milieu par un transept à fronton triangulaire que supportent intérieurement quatre immenses piliers et couronné à son centre par un dôme assez élevé.



Vue de Damas

Près du transept, un gracieux monument, entouré d'une grille, appelé, *tombeau de Saint Jean*, passe aux yeux des musulmans pour renfermer la tête du Saint Précurseur. Trois hauts minarets dominent la mosquée : celui de la *Fiancée* au nord, celui de *Jésus* à l'est, et celui qui est appelé de l'ouest." (Legendre. Dans le dictionnaire de la Bible de Vigouroux.)

Malheureusement, un incendie, qui dura 12 heures (le 14 octobre 1893), a détruit une bonne partie de cet édifice, avec quantité d'objets d'art et de manuscrits précieux qu'il contenait.

Hélas! ciselés sur les panneaux de bronze de la porte orientale on peut voir deux beaux calices. Sur une autre porte on peut même lire cette inscription: "Ton royaume, ô Christ, est un royaume éternel, et ton règne dure à travers toutes les générations." Eh! sans doute; mais pas nécessairement à travers toutes les générations d'un même pays. Damas en est une preuve. Quoique comptant dans sa population de 150,000 âmes, bon nombre de chrétiens, surtout des Grecs orthodoxes et Melkites, des Arméniens et des Maronites, elle est cependant une ville essentiellement musulmane; elle se flatte d'avoir conservé parmi ses habitants, le sang Arabe dans toute sa pureté; elle est le rendez-vous de tous les pèlerins du Nord de l'Asie, en route pour La Mecque; elle n'a pas comme le Caire, Constantinople et même Beyrouth, des promenades, des places, des *Squares*, qui sont autant de vestiges de l'infidélité occidentale; en outre de ses nombreuses mosquées, elle possède quelques tombes, chères au monde islamique la tombe de Fatima, la fille préférée du Prophète; celles de Movayya, le fondateur de la dynastie des Ommiades, de Iben-Asaker, l'historien de Damas, et les tombes de trois femmes de Mahomet; enfin, si la présence de chiens, de chacals, d'énormes oiseaux de proie, chargés de la voirie, de chameaux, de mulets et d'ânes morts est une condition pour qu'une ville soit foncièrement musulmane, Damas la remplit. Aussi, les Mahométans de Damas ont-ils été longtemps réputés pour leur fanatisme. Avant l'éphémère domination Egyptienne (1833-1840) (1), ils ne souffraient même pas que des chrétiens

(1) Mehemet Ali qui, après avoir contribué à la campagne contre les troupes de Bonaparte, s'était fait nommer vice roi ou khédivé d'Egypte (1804), et plus tard, en 1827, avait aidé de sa flotte le Sultan Mamhoud à réprimer l'insurrection grecque, avait demandé en retour le pachalick de Damas pour son fils Ibrahim Pacha. Sur le refus du Sultan, ses troupes, avaient envahi et conquis la Syrie. Sur un autre refus du Sultan à reconnaître l'hérédité au trône kédivial d'Egypte, il avait repris les armes, battu encore les soldats de Sa Hautesse à Nézil (1839). Mais ce que ne pouvait pas le Sultan, l'Autriche, la Russie, l'Angleterre et la Prusse réunies le purent, et elles forcèrent Ibrahim à se retirer de la Syrie. Il faut lire dans

voyageassent à cheval sur leur territoire; ceux-ci ne pouvaient y monter que des ânes; encore devaient-ils en descendre à la porte de la ville. Les horribles massacres de 1860 n'ont pas contribué à diminuer cette réputation d'intransigeance. Cependant les musulmans damasquins semblent aujourd'hui être plus sociables que ceux de Beyrouth où l'influence chrétienne leur est un perpétuel agacement. Du reste, cette question du fanatisme islamique n'est pas tellement simple. Sans doute, pour tout vrai musulman, le chrétien n'est jamais qu'un chien d'infidèle qu'il peut méritoirement égorger. Toutefois le Musulman, le Turc surtout, est hospitalier, il est plus noble et plus franc que le Grec ou l'Arménien dans ses relations avec ses semblables. Seulement qu'un mot d'ordre vienne du Calife ou des Chefs de sa religion, alors c'est l'intérêt de l'islam qui est en jeu, c'est la guerre sainte qui est déchaînée, et nous voyons ces boucheries qui, malheureusement, n'ont pas le don de révolter assez les Puissances européennes.

Mahomet est le grand coupable pour avoir transformé ainsi en œuvre méritoire de pareilles orgies de sang; et, sous ce rapport, Abdul-Hamid ne se montre que son trop digne successeur.

Pour toutes les raisons énumérées plus haut, Damas est regardée, dans le monde islamique, comme une ville sainte. Elle est sainte surtout pour n'avoir jamais été violée, depuis la conquête d'Abou-Bekr, par la domination des infidèles. Nous avons vu qu'en 1148, les Croisés lui avaient livré plusieurs assauts, infructueux hélas! à cause de la division parmi les Chefs.

En 1898, Guillaume II y est bien entré, mais en pèlerin qui vient vénérer un coin sacré du territoire islamique. Avec sa mentalité occidentale, le Kaiser a cru promener en sa personne, la Majesté de l'Empire Allemand; il a cru en imposer aux sujets du Commandeur des Croyants. Il s'est trompé. Les musulmans n'ont vu en lui que le protégé de leur Calife, protégé

---

l'histoire comment M. Thiers, qui était alors premier ministre de Louis Philippe, se démena pour soutenir la cause de Mehemet-Ali. Il faillit, pour ce Turc, mettre toute l'Europe en feu. Du moins lui obtint-il l'hérédité en Egypte (1841).

auquel il permettait gracieusement de visiter ses domaines. C'est le reflet de leur Sultan qu'ils révéraient en Sa Majesté teutone. Rien autre.

La qualité de ville sainte n'a pas été étrangère au choix qu'Abdul-Hamid a fait de Damas, pour être la tête de ligne d'un chemin de fer vers les lieux sacrés de l'Hedjaz (La Mecque et Médine). Sans doute, remplacer le traditionnel chameau par une locomotive, c'était un sacrifice à l'infidélité occidentale, qu'est férue de ces noires machines. Heureusement, Abdul-Hamid avait soin de sanctifier la profane entreprise par une intention pieuse. Elle était destinée à amener une plus grande affluence de croyants vers le berceau à jamais béni de l'Islam. Et puis il était entendu que ce serait une affaire exclusivement musulmane. Si les matériaux premiers, si les rails par exemple, devaient être pris aux infidèles par la raison qu'on ne fabrique point de ces vétilles en territoire musulman, du moins toutes les têtes dirigeantes et dirigées auraient été façonnées dans le moule du Coran. C'est sous ce jour éminemment religieux que l'entreprise fut portée à la connaissance de tous les *Croyants* de l'Univers, en même temps qu'on implorait d'eux un secours pécuniaire. Jugez donc ! Un chemin de fer traversant un pays musulman, construit par des musulmans, partant d'une ville sainte de l'Islam pour aboutir à des villes, trois fois plus saintes encore. Quel disciple du Prophète ne se serait épris d'enthousiasme pour cet idéal ! Lequel n'eut offert avec empressement son obole pour le réaliser. Le fait est que l'argent vint d'un peu partout ; il en vint beaucoup des Indes et un peu de la Chine. La première quête rapporta 7 millions de francs. (1).

C'était peu cependant, surtout si de ces 7 millions nous défalquons les sommes qui devaient nécessairement entrer dans les poches des intermédiaires. Car enfin, pour sacrée que fut l'affaire, elle ne pouvait différer essentiellement de toute entreprise musulmane, qui est d'abord un moyen d'amener l'eau au moulin de ceux qui s'y intéressent.

---

(1) Plus favorisé que les simples fidèles, les fonctionnaires furent invités à se montrer généreux, et pour que leur offrande fut plus assurée, on en retint le montant sur leur salaire.

On se mit pourtant à l'œuvre avec des ingénieurs et des employés exclusivement musulmans, suivant qu'il était convenu. Mais la qualité de croyant à Mahomet suffit moins que tout autre à la construction d'un chemin de fer. Il fallut bientôt s'adresser à des ingénieurs belges et italiens, sans même exiger qu'ils se fissent circoncière. Sous leur direction, un certain nombre de kilomètres ont été couverts de rails. Mais la voie projetée, qui ne doit s'étendre sur rien moins que 1,900 kilomètres, sera-t-elle jamais achevée? Si elle l'est, sera-t-elle en sécurité contre les assauts des Bédouins ou l'envahissement des sables du désert? Peut-être, mais à une condition, c'est que la voie et le pays qu'elle parcourra, passent sous un autre sceptre que celui du Sultan de Constantinople. Encore s'imagine-t-on difficilement quel bénéfice on pourrait en tirer.

En attendant qu'elle soit le bruyant terminus d'une longue voie ferrée, (1) Damas reste la ville au cachet oriental par excellence. C'est un amas confus de maisons en terrasses avec un dédale de rues étroites, malpropres, couvertes de nattes ou de toits en planches pour intercepter le soleil. N'étaient ses coupoles et ses minarets qui surgissent de cette agglomération informe, et sa luxuriante ceinture de vergers, Damas ne serait qu'un gros village ou un gros marché Arabe. Ceux qu'offusquent les progrès modernes et qui aiment à voir du vieux se trouvent ici à l'aise. Ni la sonnerie du téléphone n'assourdit leurs oreilles, ni l'éclat de la lumière électrique ne risque de leur brûler les yeux. La nuit, la ville n'est pas éclairée du tout. Si l'on veut sortir, nécessité est de s'armer d'un énorme falot en verre, en papier ou en corne, et de s'avancer avec précaution dans les ruelles. Si l'on vient à quitter son quartier, on se heurte à des barrières, où stationnement des veilleurs spéciaux, et qui ne laissent passer qu'après avoir entendu le mot sacramentel : ouvre, ô gardien, *Iftah yo haris!* Sous ce rapport, Beyrouth, à côté de Damas, est un petit Paris. On y voit des reverbères à gaz, que les autorités font allumer au moins quand la lune est par trop insuffisante à éclairer les pas du voyageur.

(1) Car elle est déjà le terminus du chemin de fer Beyrouth-Damas et d'un tronçon vers le sud appartenant à la même compagnie.

Toutefois ne disons pas trop de mal de Damas. Si vous vous détournez de ces rues sales et si derrière ces murs à l'aspect délabré, vous pénétrez dans l'habitation de quelque riche damasquin, vous êtes ébloui par le luxe qui frappe vos regards. Vaste cour, bassin de marbre d'où monte un élégant filet d'eau qui rafraîchit l'atmosphère, cascades, bosquets de lauriers, de rosiers, de jasmins, d'orangers, arceaux où s'entrecroisent de fines arabesques, vitraux enchâssés dans l'albâtre, gracieux plafonds où toutes les couleurs s'harmonisent : C'est le silence, la poésie, l'enchantement et toute la vie mystérieuse des *Mille et une nuits*. De Damas il est vrai de dire que toute sa beauté vient d l'intérieur. A l'extérieur pourtant, on ne perd pas son temps à visiter les bazars, importants à cause de la situation de la place au carrefour des routes qui mènent de l'Euphrate à la Palestine, du Hauran à la Méditerranée. Véritable curiosité de la ville, ils occupent un immense quartier où se coudoie une foule bigarrée, criant et gesticulant ; et où vous pouvez contempler à la suite tous les produits de l'industrie humaine, étoffes, bijoux, chaussures, selles, livres, tabacs, etc., etc... Elles sont originales ces petites échoppes de quelques mètres carrés à peine, sans devanture, ouvrant directement sur la ruelle, et dont le plancher est élevé à un mètre du sol. " C'est là que le marchand fumant, cancanant avec un voisin, le narghilé ou la cigarette aux lèvres, le chapelet entre les doigts (1), ou bien écrivant les recettes du jour sur sa main gauche, avec un roseau qu'il trempe dans un encrier en cuivre ciselé, passé comme un poignard à sa ceinture de soie. D'autres fois étendu sur un tapis, il rêve indolent et immobile, durant de longues heures, en prenant un de ses pieds dans sa main, occupation favorite aux syriens, ses balouches placées devant lui, le regard perdu dans le vague (2)." (Lortet. La Syrie d'aujourd'hui, édit.

(1) Souvent, en effet, les musulmans égrènent un chapelet entre leurs doigts soit par manière de passe-temps, soit en disant les attributs d'Allah.

(2) Les orientaux appellent cela prendre le Keif (ou Kayf), quelque chose comme le *farniente* des Italiens ; c'est-à-dire jouir de l'existence animale, savourer paisiblement le plaisir des sens, se laisser aller à une langueur agréable, à une rêveuse tranquillité. Le *Keif* suppose une facilité de volupté, inconnue aux occidentaux, pour qui le bonheur consiste dans l'exercice des facultés mentales et physiques, pour qui *Ernst ist das Leben*.

in-40, page 579). Aussi n'allez pas vous lamenter sur la pouillerie de ces villes musulmanes, en les comparant à vos villes occidentales? Leurs habitants n'échangeraient à aucun prix leur sort pour le vôtre. Que leur importe la peste ou le choléra? Ne sont-ils pas des croyants? Arrive-t-il autre chose que ce qui est écrit dans le grand livre du Destin? Si quelque épidémie les emmène, n'ont-ils pas le paradis de Mahomet qui leur ouvre ses jardins et leur offre ses houris? Aussi, est-ce avec une tranquillité parfaite qu'en attendant cette transformation, ils boivent leur rayon de soleil et rongent leur canne à sucre? Allez! c'est vous, qui êtes à plaindre, pauvre infidèle, que n'a pas éclairé la lumière paisible de l'Islam, et qui vous efforcez vainement de demander à la terre plus de satisfactions que n'en exige la nature.

Ainsi raisonne le plus pauvre croyant de l'Islam, en face du plus opulent des Infidèles. (1).

Oh! oui, la cloison est épaisse entre sa mentalité et notre mentalité, entre ses aspirations et nos aspirations, entre ses mœurs et les nôtres! Et dire que nous sommes cependant les fils du même Père qui est au ciel, que nous sommes également des exilés, ayant la même patrie pour terme! Oh! la terrible responsabilité de ces séducteurs qui ont réussi à creuser de si profondes lignes de séparation entre les hommes; qui en ont fait à jamais des frères ennemis!

\* \* \*

Beyrouth sera notre dernière étape en Syrie. L'ancienne Beryte, dont quelques traditions attribuent la fondation à Géris, cinquième fils de Chanaan, ne fut pas sans importance soit à

---

Les orientaux au contraire ne demandent que du repos et de l'ombre, en dérangeant le moins possible leur esprit et leur corps.

(1) Ou plutôt le musulman ne raisonne pas du tout. Il a un postulat primordial, c'est que le musulman est un être au-dessus des autres par ce seul fait qu'il croit à l'Unité de Dieu, et à la mission de Mahomet, qu'il a un paradis pour lui, que le monde lui appartient, que la guerre sainte est un devoir. Cette doctrine ultra-simpliste flatte la vanité, exempte de penser, et apaise les besoins religieux innés dans tout homme. Pour établir une religion si élémentaire il fallait, outre un imposteur imperturbable, des hommes à demi barbares, peu intellectuels, vaniteux, guerriers. Mahomet trouva le milieu qui lui convenait dans les habitants de l'Arabie. Mais voilà pourquoi il importe encore aujourd'hui au Sultan de garder ses sujets dans l'ignorance et la demi-barbarie.

l'époque Phénicienne, soit aux époques suivantes. Les restes du théâtre d'Hérode Agrippa, un aqueduc, des bains, des puits taillés dans le roc, prouvent qu'elle n'était pas restée étrangère à la civilisation gréco-romaine. L'évêque de Beryte est souvent nommé dans les Actes des Conciles. (1). Une célèbre école de droit avait fait surnommer cette ville par Justinien : la mère et la *nourrice de la Loi*. Toutefois, sa décadence semble avoir été complète sous la domination musulmane. Au 17<sup>e</sup> siècle, elle appartenait à des émirs druses dont l'un Fakredin, planta au Sud la forêt de pins, qui est une source de fraîcheur relative par les vents du Sud. (2).

Au commencement du 19<sup>e</sup> siècle, nous y voyons dominer les Emirs Maronites, de la famille Chehab. Le dernier fut le fameux Bechir Chehab qui, s'étant compromis par sa sympathie pour les conquérants Egyptiens, en 1832, fut transporté à Constantinople, après que Beyrouth eût été bombardée par la flotte anglaise en 1840. Ces événements eurent pour résultat de ramener la désastreuse administration du Sultan en Syrie; cependant, ils furent pour Beyrouth, le commencement de la prospérité. Le commerce européen trouva là un port central d'où il pouvait trafiquer avec Damas, Alep, voire Bagdad; les consuls étrangers estimèrent qu'ils y avaient un poste excellent pour surveiller les ravages des Druses, des Metoualis et autres malfaiteurs, auxquels la domination ottomane avait rendu l'espoir des fructueux pillages. Avec ses 120,000 habitants, Beyrouth est aujourd'hui la métropole commerciale de la Syrie. La voie ferrée, qui l'unit à Damas et ne tardera pas à l'unir à Alep et au futur transcontinental de Bagdad, lui donne une avance qui ne sera pas facilement gagnée par ses rivales possibles de la côte Alexandrette, Tripoli et Saida. Pittoresquement assise aux pieds du Liban sur son promontoire en amphithéâtre, sem-

---

(1) Elles sont sans fondement les légendes qui rapportent que Jésus-Christ serait venu prêcher jusqu'à Beryte, et que St-Georges aurait délivré la fille du roi en tuant un dragon qui désolait la contrée. Cela n'empêche pas qu'on ne montre l'endroit où s'est passé le fait.

(2) A cette époque, c'est Alep au Nord de la Syrie, qui était la ville la plus importante de la Syrie, elle comptait 300,000 âmes, et 35,000 chrétiens. Elle est bien déchue aujourd'hui.

blable, selon l'expression des Arabes, à une sultane accoudée sur son coussin vert, et regardant les flots dans sa rêveuse indolence, Beyrouth n'attend, pour devenir une des plus prospères et des plus belles villes du monde, que de passer entre les mains d'autres maîtres, comme, du reste, la Syrie tout entière, qui est trop chrétienne, on le sent, pour se résigner, comme les autres parties de l'empire musulman, à la dégradante somnolence qu'on lui impose. Et en attendant que quelque Puissance la conquiert par la force, elle est déjà conquise par les écoles chrétiennes de tout rite et de toute confession. Il fait bon en particulier constater la place qu'y occupent les écoles catholiques. La réputation de l'Université des RR. PP. Jésuites a, depuis longtemps, passé la Méditerranée et l'Océan. Avec son cours classique, son cours moderne (commercial), son petit et grand séminaire comprenant des jeunes clercs de tous les rites orientaux, sa faculté de médecine, fondée en 1883, sa faculté des langues orientales, datant de deux ans, son imprimerie dotée des perfectionnements les plus récents, sa revue bi-mensuelle le *Mashrq*, son journal hebdomadaire le *Béchar*, elle est un véritable boulevard de l'Eglise romaine en Orient. (1). Mais pour être considérable, cet établissement n'éclipse pas les autres. L'établissement des Dames de Nazareth, ceux des sœurs de Saint-Vincent de Paul, des sœurs de Saint Joseph de l'Apparition, des sœurs de la Sainte Famille, des frères des Ecoles Chrétiennes, les écoles des petits frères de Marie et le collège d'Antoura des PP. Lazaristes dans la montagne, sont autant de vastes foyers d'où rayonne l'influence française et catholique. Pour être complet, il faudrait ajouter les collèges maronites et grecs-catholiques, ainsi que les centaines d'écoles, soutenues sur toute la surface de la Syrie par l'argent des missionnaires et de la France, même de la France officielle. Et il en est ainsi à Constantinople, ainsi à Smyrne, ainsi à Rhodes, ainsi à Jérusalem, et sur tout le pour-

---

(1) Les catholiques d'Amérique et du Canada en particulier ont quelque droit d'être fiers du succès de cette université. Ils n'ont pas oublié le passage des PP. Monnot et Pailloux qui ne pouvant compter sur la France épuisée par la guerre de 1870 vinrent demander au Nouveau-Monde les ressources nécessaires à leur oeuvre.

tour de la Méditerranée. Nos communautés religieuses ont enserré le levant dans un immense réseau d'écoles. (1). Si elles n'ont pas réussi à préserver la France de la concurrence victorieuse des autres nations au point de vue commercial, elles ont réussi à vulgariser sa langue d'une façon qui surprend agréablement le touriste et le pèlerin partis de Paris; elles lui ont gardé la plus enviable des primautés, la primauté du dévouement et de la charité; elles lui ont acquis un empire moral et spirituel qui fait de son ambassadeur à Constantinople un véritable vice-roi régnant sur les esprits et les cœurs de milliers de sujets. Je ne sais rien de plus glorieux que ce Protectorat des missions que la coutume aussi bien que les traités ont concédé à la France. Il met autour de la tête de nos consuls et de nos ambassadeurs une auréole de désintéressement et de chevaleresque héroïsme qui convient admirablement aux Fils des Croisés. Mais les fils de Voltaire, hélas! trouvent qu'il leur convient fort mal, et les Fils de Voltaire sont, aujourd'hui, les maîtres de la France. Toute cette armée de religieux et de religieuses qu'ils voient abrités un peu partout sous le drapeau tricolore leur est un cruel embarras. A l'intérieur du pays, ils s'en affranchissent sans peine; ils mobilisent quelques gendarmes et quelques pompiers qu'ils envoient escalader les murs de ces formidables ennemis de la République. Le lendemain, le repaire de conspirateurs, qui s'appelle un couvent, est vide. Mais ils n'osent encore mobiliser des cuirassés pour aller accomplir de pareils œuvres d'assainissement en territoire ture ou Chinois; Ils veulent cependant en finir à tout prix avec ce gênant patronage. Las de s'entendre reprocher leurs incohérences et leurs contradictions, ils sont résolus à mettre d'accord leur politique extérieure avec leur politique intérieure. En vain on leur re-

---

(1) Ce qu'elles ont fait dans le Levant, elles l'ont accompli un peu sur toute la surface du globe "Sait-on à quel chiffre s'élève le nombre des écoles, collèges, orphelinats de nos congréganistes français au dehors? A une dizaine de milles environ, et aux écoles il faut ajouter plusieurs centaines d'hôpitaux, léproseries et dispensaires, répartis, eux aussi dans les cinq parties du monde. Dix mille établissements fondés et entretenus par l'initiative privée, et qui, pour la plupart sont des foyers de l'influence française, voilà ce qui se trouve aujourd'hui menacé par les haines aveugles de l'anti-cléricisme." (Anat. Leroy Beaulieu — Revue des Deux Mondes, 1er mars 1903).

présente qu'en face d'une marine marchande presque nulle, d'une population stationnaire, de compétitions ardentes de la part d'autres nations, la France n'a que ses missionnaires pour sauvegarder de son influence, qu'abandonner les missionnaires c'est compromettre irrémédiablement la suprématie de notre langue dans le Levant, c'est mutiler la patrie d'une des parts les plus enviées de son patrimoine national, ils sont sourds à toute voix patriotique. Que leur importe l'influence que religieux et religieuses peuvent acquérir à la France, du moment que cette influence donne en même temps du prestige au Catholicisme, du moment qu'elle ne propage pas la science laïque et maçonnique? Et pour la première fois, ils envoient une escadre signifier aux Orientaux que la France renonce officiellement à son rôle de fille aînée et protectrice de l'Eglise, qu'elle est lasse de monter la garde autour des messagers et du tombeau de ce Christ dont elle détache l'image de ses prétoires. Car c'est ce qu'a signifié très clairement la puissante flotte, qui, l'été dernier, a fait le tour des côtes méditerranéennes. Comme par le passé dans tous les ports où elle devait faire escale, on s'était apprêté à lui faire un accueil de fête. Pas une école, cliente de la France, où les élèves n'eussent tout prêts compliments, morceaux de musique, pièces de circonstance, illuminations, feux d'artifice. Or, à l'étonnement général, l'amiral Gourdon n'a rendu officiellement visite à aucun établissement ni à aucun dignitaire ecclésiastique; Il a traversé en civil les cours de l'Université de Beyrouth, pour se rendre à la faculté de médecine. Les élèves, qui l'ont aperçu de loin, ne pouvant s'imaginer que c'était là l'amiral français, l'ont pris pour un touriste allemand. On n'ignore pas que le Patriarche Maronite est la première puissance du Liban. Or, ayant été faire sa visite officielle à l'amiral, il n'a pas été salué, à son départ, par les coups de canons d'usage. L'incident immédiatement colporté à travers toute la montagne, a été un scandale immense. Devant cette espèce de soulèvement de sa nation, le Patriarche a demandé des explications. On lui a répondu qu'on réparerait ce malentendu en passant devant sa résidence de Bikerke, située à quelques milles au nord de Beyrouth, et qu'on lui rendrait alors les honneurs qu'on avait omis de lui rendre à bord. " On

le fit, en effet, dit une correspondance envoyée au *Figaro*, mais à la nuit tombante et très loin de terre, afin de diminuer l'effet de cette manifestation." Evidemment l'on craignait que l'écho de ces timides coups de canon ne parvint jusqu'aux oreilles du farouche Sectaire qui domine la France. C'est, sans doute, pour atténuer l'effet désastreux de cette inexplicable abstention que l'ambassadeur français à Constantinople, M. Constans, s'est transporté en personne sur nos bateaux à Smyrne, et a prononcé un toast sensationnel où il a déclaré que "quoique franc-maçon, ex-Vénéral de loge, ex-Président d'un convent, en Orient, il allait à la messe, il suivait les processions; et qu'il avait fait savoir à M. Combes que toute influence française serait perdue en Orient sans le concours des religieux."

Comme contrepoids à des déclarations si autorisées et venant d'une source si peu cléricale, M. Combes a fait savoir à son tour que le Protectorat sur les chrétiens en Orient était avant tout, un embarras pour la puissance qui en avait la charge; que du reste, il était indépendant soit de la suppression des congrégations, soit de la rupture du Concordat, étant basé sur des traités en bonne et due forme, passés entre la Sublime Porte et la France. M. Combes n'a pas entièrement tort. La capitulation de 1535 et la Grande Capitulation de 1740, sont de véritables contrats signés entre leurs Hautesses Soliman 1er et Mahmond d'une part, et les représentants de leurs Majestés très chrétiennes François 1er et Louis XV d'autre part. (1).

---

(1) Le mot de capitulation a été donné à ces traités, parce que aux yeux du Sultan ce sont de simples grâces qu'il a été censé accorder à des souverains infidèles avec lesquels le Coran ne lui permet pas de faire un accord perpétuel. En vertu des Capitulations, les étrangers, et surtout les missionnaires, sont soustraits à la juridiction turque et relèvent des autorités instituées par la France ou leur propre nation pour tout ce qui regarde leur statut personnel, leur domiciles, leurs meubles, etc.; ils sont exempts de toute taxe et de toute corvée. Comme on le voit c'est une sérieuse restriction de la souveraineté du Sultan dans son propre pays au bénéfice des étrangers; sans compter que la France a toujours joui, au moins en vertu de la coutume, d'un espèce de protectorat sur les chrétiens indigènes. Aussi la Turquie, surtout depuis le dernier siècle, a-t-elle cherché à s'affranchir de cette immixtion d'un Pouvoir étranger dans son domaine. Pour lui enlever tout prétexte, le Sultan Mahmoud II et Abdul Medjîd publièrent successivement l'un en 1839, l'autre en 1856, des édits de réforme qui mettaient sur le même pied chrétiens et musulmans, leur assuraient mêmes droits, et même protection de la part de l'autorité turque. Heureusement l'Europe,

Elles constituent la Charte des chrétiens de l'Empire turc; et il est naturel que la Puissance signataire d'un traité soit chargée d'en surveiller la fidèle observance. Donc, nous ne contestons pas que l'instrument diplomatique ne soit encore valable, mais nous disons que la République française s'en rend à elle-même l'usage impossible. Bien avant que la crise anti-cléricale eût atteint le degré d'acuité où elle est parvenue aujourd'hui, nombre de missionnaires non français ne supportaient qu'à contre-cœur le protectorat d'une nation étrangère et d'un Pouvoir franc-maçon. Une seule autorité pouvait les maintenir sous notre drapeau, le Vatican. Qui les maintiendra, après que toute conversation diplomatique avec le Pape sera supprimée? Les Pouvoirs rivaux d'ailleurs veillent. Non seulement les gouvernements italien et allemand ont offert leur protection à ceux de leurs sujets que l'obéissance au Pape retenait jusqu'ici sous celle de la France; ils leur ont, en outre, offert une subvention pécuniaire les dédommageant avantageusement de celle que le gouvernement français se propose de leur retirer. Puis ils comptent bien que le nombre des missionnaires français diminuant fatalement, après avoir été frappés dans leur source de recrutement, comme ils viennent de l'être, ce seront des sujets de leur nationalité qui prendront insensiblement la direction des établissements catholiques, et les feront ainsi passer au service de leur politique mondiale. Restent les sanctuaires de Terre Sainte où le consul français reçoit des honneurs particuliers et qu'il couvre de la force de son pays. Là encore, il est clair qu'il sera bien difficile de se passer du concours du Saint Siège. On le voit, on ne peut pas être plus aimable pour ses compétiteurs que ne l'est le gouvernement de M. Combes. Bismark ne se serait, sans doute, pas évertué, comme il a fait, à tourner les privilèges de la France en Orient s'il avait prévu que le jour était proche où parlement et ministres s'emploieraient si vigoureusement à rendre libre le chemin à ses ambitions. Cette imbécile politique de haine religieuse, est d'autant plus désastreuse que la position de la France dans le Levant

---

et la France en particulier, ne se sont pas laissés prendre à ce piège. Elles ont compris qu'un décret ne saurait changer d'un coup ni la mentalité, ni les habitudes d'une race; et les Capitulations ont continué à faire loi.

est tout autre qu'elle n'était aux siècles passés. A côté de l'Allemagne, de l'Autriche, de l'Italie qui lui disputent même l'élément catholique, voici l'Angleterre et les Etats-Unis qui prétendent s'infiltrer par le protestantisme. Une superbe université presbytérienne, relevant de l'université de New-York, étale ses multiples édifices sur la pointe du promontoire de Beyrouth. Au charme du site et à la splendeur du panorama vient s'ajouter l'argent toujours abondant, pour militer en faveur de cet établissement. Il faisait déjà une concurrence plus que sérieuse à l'université catholique et comptait un nombre presque égal d'élèves; mais il menace d'ores et déjà de la dépasser. Car elle n'a pas été sans effet, la récente manifestation de l'escadre américaine, dans les eaux de Smyrne: elle a obtenu du Sultan que les écoles de l'Oncle Sam seraient placées sur le même pied que les autres écoles; sur le même pied, par exemple, que la faculté française de médecine qui a le privilège de délivrer sur place des diplômes valables sur toute la surface de l'Empire turc. Jusqu'ici, la faculté américaine trouvait une cause d'infériorité dans la privation d'une semblable faveur. La cause est disparue. Il est manifeste d'ailleurs, que les Etats-Unis, pris de la fièvre impérialiste, ont des visées sur la Syrie. Sait-on pourquoi deux de leurs bateaux de guerre ont hiverné dans le port de Beyrouth? C'était pour obtenir d'Abdul-Hamid que les Syriens, qui avaient passé cinq ans en Amérique, fussent reconnus et protégés comme sujets américains. Du coup, étant donné le nombre toujours croissant des émigrés du Liban dans le Nouveau-Monde, c'était la main mise des Yankees sur la Syrie. L'énormité exorbitante de la réclamation l'a fait échouer. Mais, soyons-en sûrs, Washington reviendra à la charge, quitte à inventer un autre stratagème; car il guette un port dans la Méditerranée.

Quant à la Russie, ses prétentions dominatrices ne sont un mystère pour personne. Or, afin d'arriver à son but en Turquie, elle a un instrument tout préparé, c'est l'Eglise grecque orthodoxe. (1). Elle vise d'abord à enlever la partie de la

---

(1) Ainsi s'appelle l'Eglise schismatique issue de la rébellion de Photius contre Rome au 9e siècle, à laquelle appartient malheureusement la Russie.

sainte orthodoxie, qui est de langue Arabe, à la domination des Hellènes, siégeant au Phanar de Constantinople. Elle y a réussi déjà complètement dans le Patriarcat d'Antioche où elle a fait nommer, à la place d'une Hellène, un Patriarche, Arabophone, qui ne peut qu'être dévoué corps et âme à la sainte Russie, sa bienfaitrice. Un travail préparatoire à un résultat analogue se fait dans les Patriarcats de Jérusalem, d'Alexandrie; et de Constantinople. Les ouvriers principaux de cette slavisation de l'Eglise orthodoxe sont les élèves de l'Ecole Normale de Nazareth, jeunes indigènes de talent qui sont élevés dans le Culte du Tzar, et dispersés, pour faire l'école, soit dans la Palestine, soit dans la direction de Damas et même du Liban, où il n'est pas rare de trouver des écoles russes, enseignant la langue moscovite. L'on se demande de quel usage pourra bien être une pareille langue à de pauvres petits Libanais; mais quoi! il s'agit de slaviser, et l'on n'ignore pas à St-Pétersbourg, malgré l'alliance franco-russe, que ce n'est pas en enseignant le français qu'on y arrive le plus rapidement. Et après les écoles, ce seront des concessions de mines, de chemins de fer, de travaux, voire de territoire que réclameront toutes ces Puissances. Sur ce point encore l'avance est à la France; mais avance solidaire de la prospérité de ses missionnaires. Et c'est ce moment où cinq grandes nations luttent à qui prendra la part la plus large du gâteau et où, à cet effet, elles cherchent à utiliser le prosélytisme religieux; c'est ce moment que la France, qui a déjà la part du lion, choisit pour ruiner la force qu'elle tire de ses missionnaires, pour exporter dans des pays essentiellement religieux, comme sont les pays musulmans, son stupide esprit laïque, qui y est une véritable plante exotique, et ne peut qu'avorter. Mais il paraît qu'à ce prix même il faut que la révolution triomphe! Eh bien! non! la Révolution ne triomphera pas dans le Levant; mais l'influence séculaire de la France y périra sans possibilité de retour. (1).

---

(1) Pour remplacer les missions catholiques qui, d'après un journal franc-maçon bon teint, sont le principal tracassé de notre diplomatie et le principal obstacle à la propagande morale et intellectuelle du républica-

Voilà pourquoi, quand l'*Equateur*, autre bateau des *Messageries Maritimes*, m'emporte loin de la côté Syrienne, je jette un regard attristé sur ce Liban que j'ai appris à connaître et aimer. Hélas! c'est jusque dans cette France du Levant qu'il me faut déplorer des ruines accumulées par la rage anti-religieuse qui, de la Métropole, se propage, comme un ouragan mal-faiteur, jusque dans les moindres coins où la France possédait quelque prestige. Mais sur l'*Equateur* même, quel autre spectacle désolant s'offre à mes yeux! Ils sont là plus de 500 Libanais et Libanaises entassés sur le pont du paquebot. Ils s'en vont chercher fortune en Amérique. Pauvres gens! Tout près d'eux pourtant, entre leurs deux montagnes, ils ont des plaines d'une fertilité légendaire, qui ne demanderaient que des bras pour redevenir le grenier de l'Asie antérieure. Pourquoi s'en éloignent-ils? Là au moins ils n'auraient pas à verser des larmes, ils n'auraient pas à provoquer les sanglots des parents et amis qui les ont accompagnés jusqu'au quai de Beyrouth! Là ils auraient leur chaud et clair soleil! Là ils seraient chez eux! Hélas, non! ils seraient encore chez le Turc! Ils savent trop bien que là c'est l'insécurité, le pillage et le déni de justice!

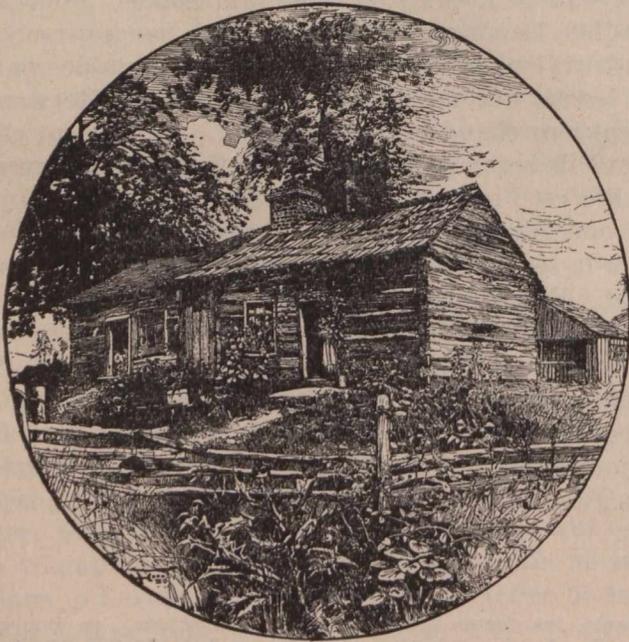
Ils ont entendu parler d'un vaste pays où la liberté est sans limites, où la terre elle-même est remplie d'or! Voilà pourquoi ils partent. Et après que les premières tristesses de la séparation se sont dissipées, ils se mettent à jouer, chanter et danser! Et pourquoi pas? Tous se figurent un avenir riant! Tous se voient déjà après quelques années, revenant dans leur montagne, les poches gonflées de dollars, sa bâtissant une élégante villa, et jouissant dans cette tiède atmosphère d'Orient, de toutes les aises de la vie Occidentale! Pour combien ce n'est là

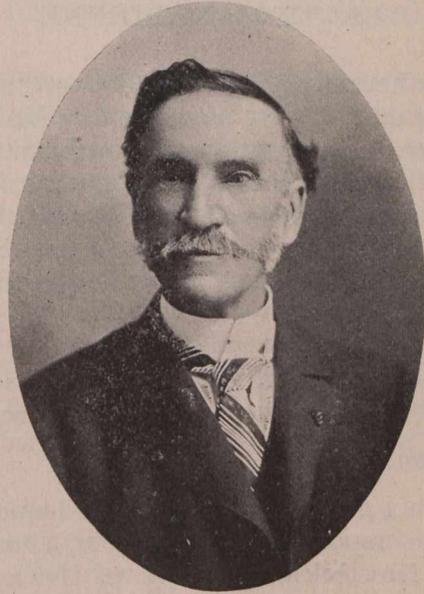
---

nisme français, les fortes têtes du parti maçonnique, les Bourgeois, les Brisson, les Jaurès, les Aulard, les Buisson ont fondé "la Mission Laïque française," oeuvre qui se propose de former des instituteurs laïcs pour les colonies et l'étranger: si les missions catholiques n'avaient pas d'autres ennemis que cette fondation, leur avenir serait assuré. Il faudrait à l'oeuvre des Buisson et des Jaurès, le dévouement et la charité qui sont la base de nos missions. Où trouveront-ils seulement l'argent pour payer des missionnaires auxquels la doctrine laïque n'enseignera pas précisément l'amour de la mortification et du dénuement?

que mirage et illusions! Combien pour qui la misère ne fera qu'augmenter avec l'exil? Mais à quoi servirait de souffrir d'avance d'un avenir qui sera toujours assez proche? Oui, ô Libanais, chantez et riez! Il sera toujours temps de pleurer!

*M. Tamisier, S. J.*





A. B. Routhier

Juge en Chef de la Cour Supérieure de Québec

## Un Beau Livre à l'Horizon

---

La Librairie Beauchemin prépare en ce moment une deuxième série des *Conférences et discours* de l'honorable Juge en Chef A. B. Routhier. La première série a eu un si grand succès qu'elle est depuis longtemps introuvable en librairie et que l'on en réclame une seconde édition.

Cette deuxième série plus variée encore que la première, aura certainement un succès semblable. Ceux qui, petit nombre privilégié, ont eu le plaisir de pouvoir entendre ces discours, aussi remarquables par le fond que par la forme, seront heureux de pouvoir les lire, mais ce sera surtout une bonne fortune pour ceux qui n'ont pas eu le même avantage.

Nous sommes heureux de pouvoir donner aux lecteurs de la *Revue*, un avant goût des bonnes et douces émotions qui les attends à la lecture du livre entier, en leur donnant, ici, un de ces discours. Nous avions d'abord pensée donner des extraits pris ici et là dans l'écrin, mais le choix était difficile à faire au milieu de tant de belles choses et il nous a paru mieux de ne pas défigurer par des coupures les délicieux tableaux d'ensemble de l'artiste.

*Discours prononcé aux fêtes célébrées en l'honneur de Christophe Colomb, à Québec, le 12 octobre 1892.*

MESDAMES, MESSIEURS,

L'homme est un grain de poussière sur lequel Dieu a soufflé, et que ce souffle emporta vers la lumière, à travers les espaces sans bornes et les siècles sans nombre. Grâce à ce souffle qui l'anime, il est mouvement et vie, et il s'agite dans la plénitude de sa liberté; mais Dieu le mène dans la plénitude de son autorité.

Entre cette poussière libre et ce souffle dominateur, il semble qu'il doive y avoir un antagonisme tel que ces deux forces ne puissent pas exister en même temps? Mais non, ce dualisme n'exclut pas l'harmonie, et la résultante de ces deux forces actives est l'accomplissement des décrets providentiels.

L'humanité ressemble à l'Océan et les vagues humaines sont aussi libres que celles de la mer, mais, comme celles-ci, elles courent dans la liberté de leurs mouvements à la réalisation du plan divin.

Voyez-les ces grandes vagues de l'Atlantique, que vous avez un jour traversé. Au gré des vents et des courants elles vont, elles viennent, elles s'en retournent; elles courent à l'Est, à l'Ouest, au Nord, au Sud; elles se soulèvent, elles se creusent, elles s'apaisent, elles s'endorment, elles chantent, elles se plaignent, elles mugissent, elles s'ameutent, elles se révoltent contre les navires qui les sillonnent, elles les secouent violemment, quelquefois elles les engloutissent; enfin, elles usent et abusent de leur liberté! Et cependant, elles n'en remplissent pas moins en définitive la fin que le Créateur leur a assignée.

Elles ne franchissent pas leurs rivages. Sous les rayons du soleil elles se vaporisent et remontent vers le ciel, d'où elles sont descendues, pour former les arrosoirs de la terre; elles fécondent le sol et les germes qui y sont déposés; elles alimentent les fleuves et les rivières; elles pavent les grandes voies de communication des peuples.

Eh! bien, Mesdames et Messieurs, il en est de même des flots humains. Ils sont rarement stationnaires, et le spectacle de leurs mouvements est plus intéressant encore à contempler que celui des grandes commotions de l'Océan; mais ils n'échappent pas à l'empire du Dieu qui les a animés de son souffle, et, consciemment ou inconsciemment, ils concourent à l'exécution de ses desseins.

Dans cet équilibre harmonique des forces divines et humaines, les grands hommes sont comme des pouvoirs moteurs entre les mains de la Providence; mais il en est qui sont prédestinés à des missions spéciales, qu'elle appelle à son heure, qu'elle assiste visiblement, dont elle assure le succès, et dont elle consacre définitivement la gloire.

C'est à ces élus de Dieu que le monde doit ses progrès et ses grandeurs. Mais c'est au prix de lutttes et de souffrances infinies qu'ils arrivent au succès, et la gloire est tellement lente à venir que c'est presque toujours sur leurs tombeaux qu'elle vient déposer ses couronnes.

Quand au-dessus du niveau commun, un homme de génie se lève et adresse à la foule des paroles qu'elle n'a pas l'habitude d'entendre, la grande majorité des hommes, qui est la médiocrité, s'insurge.

“ C'est un rêveur, dit-elle; c'est un utopiste orgueilleux; comment peut-il prétendre avoir découvert ce que tant de grands hommes n'ont pu trouver avant lui?”

Alors, si ce génie, dont la sensibilité excessive est à la fois la force et la faiblesse, la souffrance et la félicité, si ce génie n'a pas une énergie blindée d'un triple airain, il tombe victime de l'envie, et le monde ne connaîtra pas les œuvres admirables qu'il aurait pu produire.

Mais si ce génie a la volonté patiente et opiniâtre nécessaire aux grandes œuvres, s'il croit à la mission que Dieu lui a con-

fiée, et s'il est docile à la voix de sa conscience qui lui crie " en avant ", il finit par triompher.

L'heure de la récompense va-t-elle enfin sonner?—Pas encore; car le vulgaire change alors de langage, et dit: " cette œuvre n'est vraiment pas nouvelle, et son auteur a profité des découvertes de ses devanciers; il n'a fait que tirer les conséquences de prémisses posées avant lui, que poursuivre des routes déjà ouvertes par d'autres. . ."

Et le génie poursuit péniblement son labeur, contre l'ignorance de certains savants diplômés et décorés, contre le terre-à-terre des médiocrités triomphantes, contre la mesquinerie et l'ingratitude de ceux mêmes qu'il grandit et enrichit, et bien souvent il meurt à la peine, sans avoir été à l'honneur, en poussant un dernier cri que ses contemporains n'entendent pas!

Mais la postérité l'entendra sans doute? Maintenant qu'il n'est plus de ce monde, maintenant qu'il n'excitera plus l'envie ni la jalousie des rivaux, et qu'il ne portera plus ombrage à ceux qui veulent accaparer tous les rayons de soleil, sans doute le siècle va s'écrier: c'est un dieu! *Sit divus dum non sit vivus!* Qu'on le divinise maintenant qu'il est bien mort!

Hélas! Messieurs, non seulement les lauriers de la gloire ne fleurissent le plus souvent que sur les tombes; mais les tombes elles-mêmes gisent quelquefois ignorées et solitaires pendant des siècles, tant la terre qui les a reçues est ingrate!

Messieurs, il est un homme qui a traversé toutes les phases douloureuses que je viens de décrire, qui a passé sur terre comme un prodige, il y a 400 ans, qui a doublé le monde et que le monde a oublié, mais que le soleil de la gloire inonde aujourd'hui de ses rayons les plus éclatants! Son nom retentit d'un bout du monde à l'autre au milieu des fêtes civiles et religieuses les plus grandioses, et des millions de voix acclament à l'en- vi le grand découvreur de l'Amérique, l'immortel Christophe Colomb!

## II

Le 3 août dernier, il se passait à Huelva, sur la côte d'Espagne, un événement bien extraordinaire.

Quarante navires de guerre appartenant aux diverses puis-

sances de l'Europe et de l'Amérique, et portant les pavillons de France, d'Angleterre, d'Espagne, d'Autriche, d'Italie, de Hollande, de Grèce, du Portugal, des Etats-Unis, et de plusieurs républiques espagnoles de l'Amérique du Sud, s'étaient groupés en face du petit port de Palos.

Qu'attendaient-ils donc dans ses parages ignorés? Quel personnage extraordinaire allait donc sortir de ce petit port désert?

Tout à coup, une humble caravelle de forme étrange et antique, ne jaugeant que 240 tonneaux, s'avança lentement sous ses voiles blanches.

A son approche, tous les grands vaisseaux de guerre se rangèrent sur deux lignes et la saluèrent de 21 coups de canon ; en même temps, les officiers, l'épée nue, se découvraient en signe de respect, et les équipages poussaient d'immenses acclamations.

Quand l'humble nef eut défilé devant eux, tous ces formidables cuirassés et croiseurs se formèrent en demi-cercle derrière elle pour lui faire cortège pendant qu'elle se dirigeait vers la haute mer. Mais bientôt elle rebroussa chemin et son imposante escorte ouvrit ses rangs et lui fit une double haie d'honneur ; les saluts, les acclamations recommencèrent pendant que sur les rivages de l'Odiel et de Huelva flottaient des milliers d'oriflammes éclatantes, et retentissaient les enthousiastes bravos de la multitude.

Qu'était-ce donc, Messieurs, que ce petit navire à voiles? Quel souverain, quel demi-dieu portait-il donc à son bord pour mériter pareil honneur?

Ah! Messieurs, ce n'était pas un souverain mais un souvenir. Sa forme antique, sa voilure, ses agrès, ses pavillons, les uniformes de ses marins rappelaient la marine du XVe siècle; son nom était le plus illustre qui soit consigné dans les archives de la marine; et si tous ces Léviathans de la mer qui inclinaient leurs proues devant elle avaient pu parler, ils lui auraient crié:

“Salut à toi, *Santa Maria*, parce que tu es la reproduction exacte de la glorieuse caravelle qui, la première, a traversé la *Mer Ténébreuse*, il y a 400 ans! Salut à toi, *Santa Maria*, qui nous rappelles le plus merveilleux des voyages, et qui fais re-

vivre le souvenir du grand Amiral de l'Océan, de l'incomparable Christophe Colomb !”

C'était le commencement de l'apothéose du grand homme,—la première grande fête du monde civilisé pour célébrer le quatrième centenaire de sa merveilleuse découverte,—le premier chœur de l'universel concert d'éloges qui s'élève aujourd'hui en son honneur, et auquel nous, Canadiens-Français, fils de Jacques-Cartier et de Champlain, venons ce soir mêler nos voix.

Ce n'est pas seulement un droit mais un devoir pour nous de prendre part à ses fêtes du monde chrétien ; car bien des liens nous rattachent à Colomb. Nous appartenons comme lui à la race latine et à la foi catholique ; comme lui nous croyons avoir une mission providentielle à remplir sur ce continent ; comme lui nous sommes des voyageurs, des découvreurs, des colonisateurs, des évangélisateurs, des porteurs du Christ dans l'Amérique du Nord !

D'ailleurs, Colomb est un de ces géants devant lesquels l'humanité toute entière doit s'incliner.

Il n'appartient exclusivement ni à l'Italie qui a refusé de s'associer à son œuvre, ni au Portugal qui l'a trahi, ni à l'Espagne, où il a semé la gloire et moissonné l'oubli, ni à l'Amérique espagnole qui ne peut pas se dire sa fille puisqu'elle ne porte pas le nom de son père, ni aux Etats-Unis qui n'ont pas sa foi, ni sa race, ni sa langue ; il appartient à l'humanité. Toutes les races doivent saluer en lui l'un des plus grands des enfants des hommes, une gloire éclatante qui n'est ni italienne, ni espagnole, ni américaine, mais qui est essentiellement humaine !

Colomb est un trait d'union entre l'ancien monde et le nouveau, comme entre le moyen âge et les temps modernes.

Comme le Janus antique, il semble avoir deux faces dont l'une regarde l'Orient et l'autre l'Occident, les siècles écoulés et les siècles futurs. Il a derrière lui toutes les clartés du passé qui lui viennent du Calvaire, et devant lui, toutes les lueurs de l'avenir qui lui arrivent du ciel, et qui font qu'en traversant l'inconnu il ne marche pas dans les ténèbres !

Pour les peuples du vieux monde, c'est un nouveau Moïse qui commande à la mer de s'ouvrir pour leur livrer passage, et qui les conduit dans une nouvelle terre promise. Pour les races du

nouveau continent, c'est un autre Prométhée qui leur apporte le feu du ciel, la lumière divine!

Si nous avions le pinceau d'un Michel-Ange, nous représenterions Colomb sous des formes colossales, planant au-dessus de l'Atlantique, dans les hauteurs du firmament, les pieds étendus parmi les constellations du sud, le front illuminé par l'étoile polaire, tendant une main à l'ancien continent et, de l'autre, lui montrant le Nouveau-Monde en disant: "Tu n'es que la moitié du globe; voici l'autre moitié que je te présente."

Tel est l'homme dont je veux vous montrer la grandeur et surtout la mission providentielle.

### III

Je vous l'ai dit, Messieurs, je crois au gouvernement de la Providence dans le monde. Je crois que tous les grands événements de l'histoire ont leur préparation divine, leur époque marquée et leurs acteurs choisis.

A la fin du XV<sup>e</sup> siècle, l'heure marquée par Dieu était venue d'ouvrir à la civilisation de nouveaux et plus vastes horizons.

L'orbite du monde civilisé était devenu trop étroit. L'activité humaine réclamait un champ plus large. Le Christ lui-même, qui était descendu sur la terre pour sauver tous les hommes, sentait le besoin d'une expansion nouvelle, et souffrait d'être encore inconnu à la moitié du globe.

Au surplus, il avait donné à l'Europe tout ce qu'il pouvait lui donner, et il avait le droit de lui dire en pleurant, comme autrefois à Jérusalem: "Que pouvais-je faire pour toi que je n'ai point fait?"

Il l'avait tirée des ténèbres et de la corruption du paganisme; il avait brisé le joug des tyrans, et fondé la liberté des peuples; il avait rendu l'homme à sa dignité primitive, régénéré la femme, supprimé l'esclavage; il avait restauré les sciences et les lettres, et il s'était donné lui-même comme idéal aux Beaux-Arts; il avait fait des races latines l'objet de ses plus chères préférences, et elles avaient merveilleusement grandi sous sa tutelle.

Et cependant l'Europe chrétienne se désaffectionnait du

Christ, et s'engageait dans les chemins qui conduisent à l'apostasie. Bientôt elle allait pousser le cri des Juifs: " Nous ne voulons pas que Celui-ci règne sur nous!"

Alors le Christ se tourna vers les nouveaux Gentils, c'est-à-dire vers les peuples qui ne le connaissaient pas encore.

Mais quelle nation aura l'honneur de cette mission apostolique?

Ce ne sera pas l'Italie, parce qu'elle est en proie aux plus lamentables dissensions intestines—ni la France qui vient d'être cause du grand schisme d'Occident.

Ce sera l'Espagne, qui seule a conservé son unité religieuse, l'Espagne qui est devenue le bras droit de l'Eglise, et qui, à cette époque, marche fièrement à la tête de la civilisation.

C'est à elle que le Roi éternel des nations veut donner un nouveau continent, dans l'année même qu'elle a chassé définitivement l'islamisme du continent européen.

Mais ce n'est pas tout d'avoir un peuple choisi pour accomplir une œuvre de ce genre, il faut un homme. Les peuples les plus forts se reconnaissent impuissants quand il leur manque un homme, c'est-à-dire une tête.

Quel sera donc cet élu de la Providence?

La préparation divine est terminée. L'œuvre merveilleuse attend l'ouvrier. Il y a des siècles que le vaste théâtre de la *Mer Ténébreuse* est ouvert aux plus illustres des scènes maritimes; mais un rideau bien plus épais qu'un voile de brume, un rideau tissé d'ignorance, de préjugés et de terreur, en ferme l'horizon. Qui va lever ce rideau et entrer en scène?

Sur les flots bleus de la Méditerranée le regard de Dieu voit croiser bien des navires de Venise, de Gênes, de France, d'Espagne, de Portugal: c'est sur un petit navire de Gênes que ce regard s'arrête, et y choisit l'homme qu'il appelle à l'accomplissement de ses desseins.

C'est un robuste marin dont la stature élancée est à la fois élégante et virile. Son front large et méditatif semble chargé de pensées graves et de rêves ambitieux. Ses cheveux châtain commencent à grisonner avant l'âge, à cause de l'incessante activité de son cerveau. Ses yeux sont d'un bleu clair, comme la mer qu'il chérit et comme le ciel qu'il contemple. Toute sa phy-

sionomie annonce la distinction, l'intelligence, la bonté, l'énergie et la fermeté sereine.

Il porte un nom prédestiné—Colomb! Ce nom, en effet, ne rappelle-t-il pas le messager fidèle, choisi par Noé, mis hors de l'Arche, s'envolant sur les eaux et revenant après avoir découvert la terre? Ce nom ne rappelle-t-il pas la céleste colombe, l'Esprit de Dieu, porté sur l'abîme tumultueux du chaos, et en faisant surgir les continents?

Ce n'est pas tout, cet homme a reçu au baptême le nom patronymique de *Christophorus, qui porte le Christ*; or, ce nom exprime exactement la mission qu'il va remplir.

Ce n'est pas tout encore, cet homme appartient à une famille pauvre, mais noble, et ses armes sont trois colombes d'argent, sur champ d'azur, avec cette devise : *Fides, Spes, Caritas*. Comment ne pas voir dans ces armes les trois caravelles sous leurs voiles blanches, sillonnant la mer d'azur, et portant aux Infidèles les trois vertus qu'ils ignorent et que résument tout le christianisme—la Foi, l'Espérance et la Charité? (\*)

Voyons, Messieurs, la main sur la conscience, peut-on dire qu'il n'y a là que des effets du hasard?

Enfin, cet homme a un génie illuminé par la foi.

Ses ennemis l'appelleront un *visionnaire*! Eh! bien, oui, Messieurs, c'est un visionnaire, dans le bon sens du mot: il a la vision d'un monde inconnu de tous! Et il le voit avec la certitude de l'astronome qui découvre au moyen de son télescope des astres que personne ne voit à l'œil nu.

Son génie qui est très grand, et sa foi qui est plus grande encore, ont fait de lui un Voyant, pour qui notre planète n'est plus un mystère. Le monde est pour lui un grand et sublime poème en trois livres, comme son auteur est en trois personnes, et nul n'a plus que lui étudié ces trois livres—le ciel, la terre, et la mer.

La Providence a donc bien choisi son légat. Mais ce légat n'a rien de commun avec l'Espagne, et n'y songe guère en ce moment; car il commande une caravelle de Gènes et il poursuit un navire vénitien sur les côtes du Portugal.

(\*) Roselly de Lorgues.

Par quels mystérieux enchaînements de la destinée Dieu va-t-il faire de ce Gênois le commandant d'une expédition espagnole?

Ecoutez, Messieurs, et admirez avec moi les voies de la Providence.

Le commandant Gênois a atteint le vaisseau vénitien; il a mis le grappin dessus, et décidé à vaincre ou à mourir, il a amarré solidement les deux navires. Une lutte corps à corps s'engage, et se poursuit tout le jour entre les courageux marins; mais, vers le soir, le feu prend aux deux navires et les consume.

Les rares survivants du combat se jettent à la nage, et la nuit les enveloppe de son ombre.

L'élu de Dieu a échappé au fer des ennemis, et aux flammes de l'incendie; mais qui le sauvera de l'abîme où il est plongé?

La côte portugaise est bien loin à l'horizon, et le ciel dont les étoiles scintillent, est bien plus loin encore. A l'Océan insondable, qui est toujours effroyable, la nuit est venue ajouter ses horreurs. Chaque vague qui se creuse est comme une tombe qui s'ouvre; chaque crête écumeuse des flots est un blanc suaire qui ensevelit le naufragé; chaque bruit sourd de la houle retentit comme un glas funèbre; chaque gémissement du nageur exténué ressemble au râle de l'agonie.

Cependant Colomb lutte énergiquement contre les flots qui l'engloutissent. Mais enfin les forces l'abandonnent, et il ne peut plus rien attendre de la terre et des hommes. Alors il regarde le ciel—cet autre abîme où il voit luir des prunelles compatissantes—et il jette un cri vers Dieu.

Tout à coup, sous sa main qui ne fait plus que battre la vague, il sent une rame, une de ces longues rames qui, à cette époque, suppléaient aux voiles dans les jours de calme. C'est la planche de salut que Dieu lui envoie; il s'y appuie, il s'y repose, et il recommence la lutte pour la vie.

Quand le jour parut il abordait aux rives du Portugal. Il avait alors 33 ans, l'âge du Christ, quand il sortit vivant du tombeau!

Grâce au souffle qui l'anime, le grain de poussière avait été plus fort que la mort, et il était sur la route de l'Espagne où la Providence le voulait pour l'accomplissement de ses desseins.

## IV

Plus de vingt années s'écourent, et le XVe siècle touche à sa fin. La plupart des géographes représentent encore la terre sous la forme d'une surface plate, quoique plusieurs savants soutiennent qu'elle est sphérique.

En 1492, un savant géographe allemand—Martin Béhaim—fabrique un globe de cuivre, et dit à ses contemporains: Voici la terre! Sur le vélin dont il le revêt il trace les limites plus ou moins connues de l'ancien continent, et lui donne comme dimension environ la moitié de la sphère. Sur l'autre moitié, qui est vide, il écrit: *Mare Tenebrosum*.

Mais dans cette *Mer Ténébreuse* n'y a-t-il pas quelque terre? Les anciens n'ont-ils pas transmis à la postérité la légende de l'Atlantide? Les marins du Nord n'ont-ils pas cru apercevoir au large des Canaries les îles fantastiques de *Saint Brandan* et des *Sept-Cités*?

Le savant allemand croit à l'existence de ces terres, et il en fixe au hasard l'emplacement dans la Mer Ténébreuse.

C'est un fait remarquable dans l'histoire de la civilisation, qu'avant de prendre corps et devenir des réalités, les grandes conceptions humaines flottent souvent dans le monde des intelligences, comme les brouillards dans l'atmosphère. Ce sont des mirages, des croyances vagues, des rêves qui émeuvent les esprits et stimulent les études. Puis, un jour ces formes indéci- ses se condensent, dessinent leurs contours, et deviennent des réalités.

En 1492, la science ne connaît encore que des mirages dans la Mer Ténébreuse, et les îles que le géographe allemand y dessine sont imaginaires. Mais dans son erreur il y a un fond de vérité.

Bien au delà des parages brumeux où il place ses îles légendaires, entre deux mers également ténébreuses, s'étend une terre immense—"vierge au vague profil de femme endormie, la tête appuyée au pôle nord, les pieds sur le pôle sud, la taille ceinte par l'Equateur, un bras étendu vers l'Asie, l'Alaska, l'autre vers l'Europe, le Labrador—" (\*)

(\*) E. M. de Vogüë, *Souvenirs et Visions*, p. 51.

Cette vierge attend un époux, un dieu, qui doit la rendre mère de nombreux enfants.

Depuis longtemps, en effet, les peuples civilisés de cette terre inconnue—les Mexicains—croient à la venue prochaine d'un dieu. D'après une vieille tradition, ce dieu les a quittés, plusieurs siècles auparavant, "emporté dans une barque vers des rives lointaines où se lève le soleil; mais il a promis de revenir," (†) et quelques années seulement avant 1492, l'un des pieux rois du Mexique a dédié un temple *au dieu inconnu* — comme avaient fait les Athéniens, quelques années avant l'arrivée de saint Paul en Grèce.

La longue attente de cette terre abandonnée par son dieu va-t-elle enfin être comblée? L'étoile mystérieuse qui a brillé sur Bethléem, qui a franchi la Méditerranée, illuminé Rome et toute l'Europe occidentale, va-t-elle enfin traverser la *Mer Ténébreuse*?

O Providence! Dans le temps même où le géographe allemand en dessine les contours, sur sa sphère, cette mer a cessé d'être solitaire et ténébreuse.

Une lumière, vient de s'allumer dans ces ténèbres séculaires et s'avance de l'Orient à l'Occident. Elle est faible, mais elle est vivante et elle marche. A travers les déserts de l'Océan, elle conduit trois navires qui viennent d'Orient, comme l'étoile miraculeuse guidait les trois Mages à travers les sables d'Arabie.

O souffles de l'atmosphère, brises de la mer et du ciel, n'éteignez pas cette flamme sainte dont le monde a besoin, et qui est plus lumineuse que l'étoile des Mages, puisqu'elle porte avec elle non seulement la Révélation, et les prophéties, mais tout l'Évangile, toute la lumière dégagée par quinze siècles de christianisme!

O merveille! c'est à côté de l'image du Christ suspendue au grand mât, que cette lumière étincelle, et le navire qui les porte a le même nom que la femme bénie qui a porté Jésus dans son sein.

---

(†) Idem, p. 54.

Terre vierge de l'occident, qui sommeilles à l'ombre de la mort, lève-toi : Voici ton époux qui vient ! Voici le Dieu que tu attends depuis des siècles, et qui va faire de toi la mère de nations puissantes et glorieuses !

## V

Messieurs, s'il se rencontrait jamais un Virgile chrétien, capable de chanter dignement ce prodigieux voyage de Colomb, auprès duquel celui d'Enée n'est qu'un jeu d'enfant, il n'aurait rien à inventer. L'histoire vraie de cette découverte a tous les éléments d'une épopée, et le merveilleux y abonde.

Dieu et l'homme en sont les héros. Le ciel, la terre, l'Océan, tous les éléments y jouent un rôle. Le surnaturel y coudoie la nature, et de temps en temps soutient contre elle une lutte sur-humaine.

Au milieu des spectacles tantôt splendides et tantôt formidables qui se déroulent à ses regards, Colomb est un intermédiaire entre la nature et son Auteur. Son âme vibre comme une lyre au souffle de toutes les harmonies naturelles et surnaturelles. Il entre en communication avec les éléments, et les rattache à l'œuvre divine qu'il accomplit avec leur concours.

Il me semble le voir, le grand homme, debout sur le tillac de son navire, les yeux tournés vers le soleil qui va disparaître à l'horizon, et lui disant : "Astre lumineux que j'ai pris pour guide, il y a bien des jours que je marche à ta suite, mais je veux te suivre encore jusqu'aux pays lointains où tu te couches, et que toi seul connais !"

Il me semble le voir contemplant le ciel, au milieu des nuits étoilées des tropiques, et demandant leurs secrets aux lointains soleils qui illuminent les profondeurs.

Il me semble l'entendre interrogeant la grande nature équatoriale qui l'entoure, avec l'anxiété du génie aux prises avec l'inconnu : "O mer, dont les horizons sans limites se succèdent devant mon navire, dis-moi, quel est ton nom ? Constellations qui brilles sur ma tête et qui éclairez mes nuits, comment donc vous appelez-vous ? Vents impétueux qui soufflez dans mes voiles, où donc m'emportez-vous ?—Vous ne me répondez rien.

L'inconnu m'enveloppe; je nage dans l'ombre et le mystère, comme perdu entre deux infinis. Mais, je ne crains rien parce que je crois à ma destinée, et veux la remplir. Je crois aux continents inconnus, je crois à demain qui va me révéler la terre. Je sens que Dieu m'associe à son œuvre, et qu'il m'a chargé d'ouvrir aux nations la route des mondes qu'il a créés pour elles?

“Gouffres mugissants, ouragans et tempêtes, écueils et bancs de sables, laissez passer le collaborateur de Dieu. Vous ne me dites pas vos noms, mais je vous dirai le mien: mon pays m'appelle *Christoforo*, porteur du Christ, et je m'en vais porter la nouvelle de sa venue aux nations malheureuses, qui l'ignorent encore. Laissez passer le messenger de votre Seigneur et Maître!”

## VI

Messieurs, si c'est là de la poésie, c'est en même temps la vérité historique. Colomb est bien le messenger du Christ, et c'est bien sa venue qu'il va annoncer aux Infidèles du Nouveau-Monde.

Entendez-vous ce chant solennel et pieux qui retentit à bord des caravelles, un soir, au soleil couchant? Vous le connaissez ce chant, car vous l'avez entendu dès votre plus tendre enfance, et ce matin encore, il retentissait sous les voûtes de votre vieille cathédrale, dans l'admirable traduction musicale du grand compositeur que la France a produit. C'est le cantique des anges dans la nuit de Bethléem: *Gloria in excelsis Deo...* *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.*

Que signifie donc ce chant qui s'élève des caravelles, et qui s'étend sur les eaux, mêlé aux acclamations des équipages? Est-ce pour saluer le soleil qui se couche? Non, c'est pour saluer la terre qui se lève à l'horizon! C'est qu'un des marins de la *Pinta* vient enfin de pousser le cri si longtemps attendu: Terre! Terre!

C'est le moment du triomphe, et dans l'exaltation de sa joie l'immortel découvreur aurait pu s'écrier: “Gloire à nous!” Mais non, le messenger du Christ n'a songé qu'à la gloire de son

Chef, et tombant à genoux il s'est écrié :... *Gloria in excelsis Deo!*...

Quand le sublime cantique a retenti pour la première fois au-dessus des collines de la Judée, c'était pour annoncer au monde une ère nouvelle.

Eh! bien, c'est encore une ère nouvelle qui s'ouvre avec la découverte de l'Amérique. C'est la naissance d'un monde, et pour les peuples de ce monde c'est la venue d'un Dieu.

Cependant, Messieurs, les marins de la *Pinta* s'étaient trompés, et ce qu'ils avaient cru être la terre n'était qu'un mirage.

On était alors au 25 septembre et ce ne fut qu'au 12 octobre, quand l'aurore épancha sur les eaux ses lueurs naissantes, que la terre déroula ses riantes perspectives aux yeux ravis des marins.

Ils entonnèrent alors le *Te Deum*, l'hymne incomparable de la reconnaissance, et je vous laisse à deviner quels sentiments soulevaient leurs poitrines quand les échos des rives inconnues répétaient ces versets sacrés :

" *Pleni sunt coeli et terra majestatis gloriae tuae*, la terre et les cieux sont remplis de la majesté de ta gloire.

*Te per orbem terrarum sancta confitetur Ecclesia*, l'Eglise sainte publie tes grandeurs sur toute la surface de la terre!"

Il semble qu'il y avait jusqu'alors dans ces paroles une pieuse exagération, ou une figure de rhétorique, puisque l'Eglise n'était connue qu'à la moitié du globe; mais désormais elles seront vraies à la lettre : l'Eglise publiera les grandeurs de Dieu dans toute l'étendue des terres, *per orbem terrarum* !

Revêtu des insignes de ses nouvelles dignités d'Amiral de l'Océan et de Vice-Roi des Indes, Colomb se fait conduire au rivage. Il s'y prosterne, et baise le sol en pleurant; puis, déployant son étendard, où brille l'image du Christ à côté des armes de Castille, il tire son épée, et déclare prendre possession au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ de cette terre qu'il nomme *San Salvador, Saint-Sauveur* !

Et comme s'il n'avait pas suffisamment affirmé sa mission providentielle, et le triomphe du Christ en sa personne, il fait

faire une grande croix, et il aide lui-même à la planter pendant que les marins chantent l'hymne de victoire du christianisme :

*Vexilla Regis prodeunt;*

*Fulget Crucis mysterium.*

Les étendards du Roi s'avancent

Et le mystère de la croix rayonne!

Oui, certes, il s'avance le glorieux étendard de l'unique Roi de ce monde, et il vient de faire un pas de géant!

Pour aller du calvaire aux colonnes d'Hercule il lui a fallu quinze siècles! Mais en quelques semaines il vient de franchir la Mer Ténébreuse, et il va maintenant faire son tour du monde.

Messieurs, je ne connais rien de plus grand dans l'histoire, ni même dans la poésie. Les plus belles scènes de l'Iliade et de l'Enéide semblent bien pâles, à côté de celles-ci; et toutes les conquêtes des Alexandre, des César et des Napoléon ne sont rien, comparées à celles que vient de faire Colomb au nom du Roi des rois!

## VII

Tout est extraordinaire dans le héros dont nous célébrons la grandeur. Tantôt il nous apparaît dans un demi-jour comme les personnages légendaires et fantastiques; tantôt il se profile comme les grandes figures des poèmes bibliques.

En face des phénomènes de la nature, il a l'intuition des choses cachées, et il devine ce que la science n'a pu lui apprendre.

Toute sa vie est un drame étonnant par ses péripéties heureuses et malheureuses. Il a connu toutes les extrémités de l'existence humaine. Il est parti d'en bas, il s'est élevé jusqu'au faite des honneurs, et il est tombé jusqu'au fond de l'abîme du malheur!

La fin de sa carrière est la plus douloureuse que l'on puisse imaginer, et c'est lui qui écrit un jour à son roi cette parole aussi profondément triste que les plus sombres accents de Job et de Jérémie: "Que la terre pleure sur moi!"

Ce n'est pas Gênes, ni la Castille, ni même l'Europe qu'il convie à pleurer sur sa malheureuse destinée; c'est la terre entière, la terre que les hommes ne connaissaient pas et qu'il leur a révélée!

Jamais poète n'a poussé un cri plus sublime de douleur, de hardiesse et de grandeur!

Et maintenant, contemplez le grand Amiral de l'Océan étendu sur un lit de douleurs dans une chambre d'auberge de Valladolid, dont les murs sont nus. Je me trompe, ces murs ont un ornement—les chaînes dont l'insolent Bobadilla, l'envoyé des souverains, a chargé le Révélateur du globe!

Voilà le trophée qu'il a rapporté d'Amérique, et il a ordonné qu'on le suspende aux murs de sa chambre, et qu'on le mette avec lui dans son tombeau.

Ce qui rend particulièrement douloureux le contact du malheur, c'est le souvenir des bonheurs et des espoirs évanouis; et dans les grands deuils ce sont les beaux jours d'enfance qu'on voit surtout repasser dans un lointain vaporeux et rose.

A Gethsémani, Jésus revoyait sans doute les années de Nazareth, et peut-être entendait-il encore les concerts lointains des anges dans la glorieuse nuit de Bethléem.

Quand, sur son lit de mort, Colomb regardait ses chaînes suspendues aux murs, que de souvenirs touchants et suaves illuminaient la vision de son passé depuis les paisibles années de la boutique du cardeur génois jusqu'à son entrée triomphale à Barcelone au retour de son premier voyage en Amérique!

Maintenant il ne lui restait plus qu'un seul voyage à faire, et qu'un monde à découvrir—le plus grand, le plus ancien et le plus inconnu des mondes.

Mais si ce monde lui était inconnu, Colomb en connaissait le Roi. Il y avait longtemps qu'il le servait, et il avait confiance que ce roi serait moins ingrat, et plus généreux que le roi d'Espagne. Dans la ferveur de sa foi il pouvait lui dire : "Grand Roi, je vous ai porté à travers la Mer Ténébreuse dans un monde qui ne vous connaissait pas; emportez-moi maintenant à travers les espaces infinis, dans le monde mystérieux où vous réglez."

Certes, le Roi du ciel n'a pu rester sourd à cet appel, et le jour fut bien choisi pour faire monter auprès de lui son fidèle serviteur; car il mourut le jour de l'Ascension—20 mai 1506.

Sans aucun doute, le monde des âmes s'émut de l'arrivée du grand découvreur; mais le monde des corps ne s'aperçut guère de son départ.

Autour du grand Amiral de l'Océan le silence de l'oubli avait précédé celui de la tombe, et l'on ne sut même pas, en dehors de son entourage, qu'il était mort dans une chambre d'auberge, et qu'il avait été inhumé sans pompe, sans monument, sans épitaphe, dans les caveaux d'un couvent de moines.

## VIII

Est-ce donc là la fin que le monde réserve à ses plus illustres enfants? Hélas, Messieurs, il faut bien le reconnaître, c'est ainsi que finissent les plus insignes bienfaiteurs de l'humanité, ceux qui la rachètent ou qui la sauvent.

Ce n'est pas impunément qu'on devient le collaborateur de Dieu dans le grand œuvre de la Rédemption. Tout sauveur est une victime, et tout apôtre un martyr.

Mais leurs fins ne sont que des commencements. Ces couchers de soleil du passé sont des aurores d'avenir; et les brouillards du déclin ne sont qu'un contraste de plus avec les rayonnements de l'aube.

Je vous ai montré Colomb obscurément inhumé dans les caveaux d'un monastère; mais ce n'est pas la fin de son étonnante histoire, et le grand découvreur des mondes n'a pas fini de voyager.

Il y avait à peine sept ans qu'il dormait dans son couvent, lorsque le vieux roi de Castille s'avisa, un jour de penser qu'il devait peut-être un tombeau à celui qui lui avait donné un monde, et il ordonna la translation de ses cendres de Valladolid à Séville où de pompeuses funérailles lui furent décernées.

Vingt-trois ans s'écoulaient et une nouvelle agitation se fait autour de l'illustre mort. On le transporte à bord d'une caravelle, et il part pour ce nouveau monde qu'il a découvert et

qu'il a tant désiré revoir. C'est dans la cathédrale de Saint-Domingue, ville qu'il a fondée, que sa dépouille mortelle reposera désormais.

Deux siècles et demi passent, et son sommeil est de nouveau interrompu. Saint-Domingue a été cédée à la France, et l'Espagne revendique son grand homme. Après de grandes solennités religieuses et militaires, il remonte sur un navire de l'Etat, appelé la *Découverte*, et il va demander asile à la Havane dans cette île de Cuba qu'il a proclamé "*la plus belle que les yeux de l'homme aient jamais vue !*"

Vivant, il avait fait quatre expéditions en Amérique pour y découvrir ces terres nouvelles : mort, il fait quatre voyages à la recherche d'un tombeau définitif !

Mais est-il bien sûr que ce tombeau soit pour jamais fermé sur le grand homme ?

Messieurs, si vous allez aujourd'hui demander à le voir dans la cathédrale de la Havane il me semble que le gardien pourrait bien vous répondre : celui que vous cherchez n'est plus ici ! Il a percé de sa tête la pierre de son tombeau, et il fait son ascension dans les sphères de la gloire humaine !

N'en voyez-vous pas, Messieurs, les étapes glorieuses ?

Il y a deux mois il était à Huelva, et des milliers de marins venus de toutes les parties du monde ont cru le voir à bord de sa caravelle ressuscité, et l'ont acclamé !

Il y a quelques semaines il était à Gênes, et sa ville natale lui a donné des fêtes splendides.

Hier il était à Rome, où l'illustre Léon XIII proclamait sa grandeur et recommandait à l'univers catholique de lui rendre toutes sortes d'honneurs.

Aujourd'hui, il est partout. Son esprit flotte dans cette salle même, et il me semble qu'il nous parle.

Demain, il sera à Chicago où la peinture, la sculpture, l'architecture et tous les arts de toutes les nations éterniseront sa gloire ! (\*)

---

(\*) De grandes fêtes furent alors célébrées en l'honneur de Colomb, pendant l'Exposition Universelle de Chicago.

Enfin, le jour vient peut-être où l'Eglise catholique, qui garde mieux que toute autre société le culte des vrais grands hommes, achèvera de lui payer la dette de reconnaissance du monde civilisé! Le jour vient où cette grande dispensatrice de la vraie gloire, la seule qui traverse les âges sans vieillir, dira au monde: *Sit divus!* Et, ouvrant les portes de son incomparable panthéon, elle le fera monter jusque sur les autels pour le couronner d'un nimbe d'or!

*Autre discours sur le même sujet, prononcé à l'Université Laval. (\*)*

EXCELLENCE,

MESDAMES, MESSIEURS,

S'il m'est permis de juger de vos sentiments par les miens, vous êtes, en ce moment, sous le charme. Les brillants artistes que vous venez d'entendre, et l'œuvre admirable qu'ils interprètent si bien ont remué délicieusement vos cœurs.

Mais aussi quel grand événement ils rappellent! Et quel artiste, tant soit peu doué de génie, ne se sentirait pas inspiré par ce nom illustre de Christophe Colomb, et par sa merveilleuse découverte?

Cette épopée où le génie de l'homme, le cœur de la femme, et la Providence des nations jouent chacun son rôle, est pleine d'enseignements sublimes que tout un long discours ne suffirait pas à faire ressortir; mais je ne veux en tirer, ce soir, qu'une leçon très courte qui me semble convenir aux circonstances.

Cette leçon, la voici en deux mots: c'est que le glorieux événement dont nous faisons mémoire n'aurait pas été accompli si le génie de Christophe Colomb n'avait pas été servi par une foi inébranlable, et s'il n'avait pas rencontré sur ses pas cette

---

(\*) C'était dans le printemps de 1892. A la demande de S. E. le cardinal Taschereau, les artistes de Québec avaient organisé une grande soirée musicale à l'Université Laval pour venir en aide à l'*Hospice du Sacré-Coeur*. Ils exécutèrent alors avec un grand succès le "*Christophe Colomb*" de Félicien David; et M. le juge Routhier prononça pendant l'entre-acte le discours de circonstance que nous insérons ici.

charité inépuisable et féconde qui distingue les grandes âmes, et qui, émanation de la Puissance Créatrice qui se nomme aussi Charité, fait sortir du néant toutes les grandes choses de ce monde.

Reportons-nous, Messieurs, à cette année mémorable de 1492.

Il y avait plus de trente siècles que les marins sillonnaient les mers. Il y en avait quinze que le Christ s'était incarné. Le monde civilisé était devenu chrétien; et cependant la moitié du globe terrestre lui était encore inconnue.

Les uns croyaient qu'ils habitaient le dessus de la terre, mais qu'il était impossible d'atteindre le dessous, et que si l'on parvenait aux antipodes on serait précipité dans l'espace infini.

Les autres croyaient à la rotondité du globe; mais alors, disaient-ils, l'Océan Atlantique est comme une montagne colossale, et les navires qui en dépasseraient le sommet seraient entraînés vers l'Occident, et ne pourraient jamais remonter.

Quant aux navigateurs, ils ne s'aventuraient pas au-delà d'un certain horizon connu, et tous étaient convaincus que cet océan terrible qu'ils entendaient mugir au loin devaient avoir des vagues gigantesques, des gouffres sans fond, et des cascades infranchissables. Aucun d'eux ne s'était jamais dit : " Au-delà de cette *Mer Ténébreuse*, il doit y avoir des continents ignorés; je veux les découvrir! "

Mais voici qu'un marin génois, le fils d'un cardeur de laines, se met enfin en tête ce projet audacieux.

On se moque de lui, on le traite de fou, une commission de savants réunie à Salamanque, la grande métropole scientifique d'alors, proclame l'expédition projetée un rêve impossible. Mais la foi de Colomb dans l'existence d'un monde à découvrir n'est pas ébranlée.

On l'accuse d'impiété, en prétendant qu'il contredit les Ecritures; on le raille, on le calomnie, on le menace. Mais rien ne l'arrête; il a la foi, cette foi inébranlable et ardente qui transporte les montagnes. Il croit que Dieu n'a pas fait notre globe pour que la moitié en reste inconnue!

Il croit que le Verbe en descendant parmi les hommes a voulu être connu de toute la terre.

Il croit que les accents divins qui ont rempli la Judée doivent prolonger leurs ondes sonores au-delà des mers, et réveiller les peuples endormis dans les ombres de la mort. Il croit en la Providence qui l'inspire, et dont l'heure a sonné pour accomplir ses desseins. Il croit à son génie qui le presse de suivre l'inspiration d'en haut.

Mais, hélas! la vie terrestre est ainsi faite que le génie de l'homme, pour accomplir de grandes choses a besoin de cet auxiliaire méprisable et vil qu'on appelle l'or. O misère! Trop souvent, le génie, ce don divin, le génie qui a des ailes et qui ne demande qu'à s'envoler vers l'infini, ne peut mouvoir ses ailes sans un mécanisme doré qui lui donne le mouvement!

Puissance mystérieuse de l'or, à la fois vil et grand, tout-puissant pour le bien comme pour le mal, faisant trop de mal pour qu'on s'y attache, faisant trop de bien pour n'être pas précieux!

Qui donc va fournir à Colomb ces ailes dorées qui lui sont nécessaires pour s'envoler vers les terres nouvelles que son œil d'aigle aperçoit au-delà des brouillards de la *Mer Ténébreuse*?

Sera-ce quelque millionnaire de ce temps-là? Quelque soldat heureux enrichi des dépouilles des ennemis qu'il a vaincus? Sera-ce quelqu'un de ces marins qui ont remporté de leurs lointains voyages tous les trésors de Golconde? Ou quelque monarque opulent que ses conquêtes ont porté au sommet des grandeurs humaines? Non, ce sera une femme, une de ces femmes dont le cœur tient lieu de génie, dont les vertus font la force, et qui ont l'intuition des grandes choses mêmes qu'elles ne comprennent pas!

Ce sera une reine que les circonstances ont placée sur l'un des plus beaux trônes du monde, mais dont le trésor est vide, parce qu'elle en a dépensé les millions à expulser les fils de Mahomet du sol bien-aimé de sa patrie.

Que va-t-elle donc faire cette femme à l'âme vibrante et au cœur ardent, pour accomplir l'œuvre que le génie a rêvée?

Ah! Mesdames, regardez-la bien; elle arrache les pierres précieuses qui ornent son diadème, elle dépouille son cou des diamants qui l'entourent, elle entasse les uns sur les autres dans son écrin royal tous ces vains hochets de la vanité et elle dit au génie : tiens, prends ces trésors, et cours à la conquête de ton nouveau monde. Tu m'assures qu'il existe; mes savants le nient, et moi, je n'en sais rien; mais une voix mystérieuse qui sort de mon cœur me dit que Dieu t'inspire : Va! et que le ciel te conduise!

O grande reine Isabelle, c'est une des joies de ma vie d'avoir contemplé de mes yeux, dans la cathédrale de Grenade, cet écrin précieux, qui nous a valu la découverte d'un monde. Sois-en bénie.

Et dire, Mesdames, que si cette femme n'avait pas voulu sacrifier un succès de vanité à son prochain bal de cour, l'Amérique ne serait peut-être pas découverte!

Voilà donc à quoi tiennent les plus grandes choses, et les résultats incalculables qu'un simple acte de charité peut produire.

Et maintenant, voyez-le, ce noble et audacieux génie, poursuivant sa course étonnante à travers des mers jusqu'alors inexplorées. Il a triomphé de l'ignorance, des préjugés, de l'envie, de la calomnie, de la pauvreté, de tous les petits hommes qui ont voulu lui barrer le chemin. Il n'a plus en face de lui que les éléments.

Les grandes brises du Levant creusent profondément l'Océan, et il admire ces superbes soulèvements des flots que le roi prophète appelle *mirabiles elationes maris*; mais il y a quelque chose qu'il admire davantage : c'est le grand livre du firmament ouvert sur sa tête, dans lequel les astronomes de Gênes lui ont appris à lire dès l'âge de douze ans, et qui déroule maintenant des pages nouvelles à ses regards ébahis!

Encore quelques jours de navigation et la moitié du globe terrestre va surgir à l'horizon. Il en a le pressentiment, et il croit entrer en collaboration avec le Créateur, en révélant aux hommes un monde nouveau qui leur est inconnu.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Il y a parmi nous un vieillard illustre et vénérable qui a voulu être aussi, dans la sphère où s'accomplit sa destinée, un collaborateur de Dieu. Un jour, il a entendu retentir à ses oreilles un concert bien différent de celui qui nous est donné ce soir; c'étaient les cris de détresse, et les plaintes touchantes de plusieurs centaines d'enfants orphelins et de vieillards infirmes qui montaient jusqu'aux portes de son palais, et qui imploraient sa pitié.

Profondément touché, il se mit à l'œuvre, et bientôt les pauvres déshérités purent trouver dans un hôpital fondé par lui le logement, la nourriture, le vêtement, les soins et l'éducation morale dont ils avaient tant besoin.

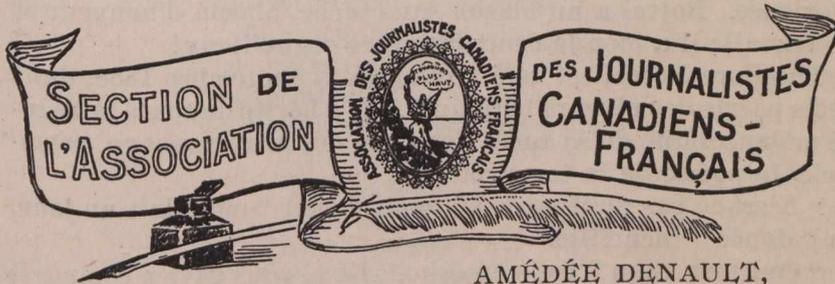
Mais voici que son œuvre assaillie par une épreuve douloureuse, est menacée de périr et son trésor est vide.

Sa charité fait donc appel à la vôtre comme le génie de Colomb à celle des souverains d'Espagne. Il ne s'agit pas d'une terre nouvelle à découvrir, ni de quelques rivages lointains à explorer. Il s'agit de donner des mères à de pauvres petits qui n'en ont pas, de vêtir ceux qui sont nus, de donner du pain et des soins à de pauvres vieillards infirmes.

Resterons-nous sourds à cet appel, laisserons-nous périr cette œuvre essentiellement québécoise?

Non, certes, nous ne permettrons pas que la postérité puisse dire un jour, qu'en 1892, la vieille cité de Champlain, en même temps qu'elle célébrait le 400<sup>e</sup> anniversaire de la découverte de l'Amérique, refusait de s'associer à Son Eminentissime archevêque dans sa collaboration aux œuvres divines, et laissait tomber en ruine une institution éminemment patriotique et sociale.





AMÉDÉE DENAULT,  
*Directeur-délégué.*

## Théodore Botrel

Je veux que nos intelligences et nos âmes communient, avec une extrême dévotion à la poésie très berceuse et très émouvante d'un poète musicien, d'un barde des vastes forêts celtiques, d'un fervent de notre ciel canadien, dans l'âme même de Théodore Botrel, qui a laissé au Canada un harmonieux souvenir. Son nom fleurit la bruyère bretonne, sa chanson évoque toute une série de tableaux frais, naïfs, tendres et pittoresques. Théodore Botrel, c'est toute la Bretagne, cette patrie du Malouin qui se nommait Jacques-Cartier.

Vous avez tous applaudi les chansons dites avec tant de sentiment vrai par le barde breton et sa "douce", alors qu'en mai et juin 1903, il vinrent au pays "bonjourer" leurs frères du Canada. Je veux retracer ici certaines impressions sur Théodore Botrel, et repasser aussi, quelques-unes de ses poésies où vit tout le pays des ajoncs !

Notre poète est un humble et il ne la renie pas sa naissance celui-là ! fils de forgeron, il se rappelle avec émotion, le feu de

la forge, et les rudes coups du marteau; il atteste son origine avec le sourire heureux du prince qui énumère sa généalogie glorieuse. Botrel a un blason sans tache, blason d'honneur et de travail; il a bien le droit d'en être orgueilleux!

Théodore Botrel est né à Dinan, le 14 septembre 1868, dans cette patrie des rêveurs héroïques. Il a hérité de toute la beauté mélancolique de sa race; dans son œil brun rayonne, attendrie, la poésie de la terre natale.

"N'est-ce pas qu'il est beau, mon Théo.?" modulait un jour, la "douce" recueillie.

"Oui bien beau" fis-je en écho. Et si vous saviez comme il est bon, dévoué, charitable. Il n'a rien à lui; il donne tout! C'est un grand cœur, et c'est un bien grand talent!"

Et la toute petite bouche, si expressivement diseuse, de Madame Botrel, rayonnait en un sourire radieux. Jamais, peut-être, il ne me sera donné de voir un bonheur plus complet, plus délicieux, plus raffiné que celui de ce couple fêté et aimé, qui passe dans la vie, étroitement uni "par le petit doigt". Et ce doit être les yeux dans les yeux de sa *douce* que Théodore Botrel a composé cette ravissante chanson du "petit doigt":

## PAR LE PETIT DOIGT

### I. JEAN-PIERRE

Quand tu revenais de classe  
 Tout le long du grand chemin,  
 Dès que je te voyais lasse,  
 Vers toi je tendais la main,  
 Je te ramenaï chez toi  
 En te tenant  
 Bien gentiment  
 Par le petit doigt  
 Lonla, lonlaire  
 Par le petit doigt } bis  
 Lonla!

## II. YVONNE

Lorsque venait le dimanche  
 Tu mettais ton gilet bleu,  
 Je mettais ma coiffe blanche  
 Et nous allions prier Dieu  
 Au vieux bourg de Saint-Jean-du-Doigt,  
 En nous tenant  
 Modestement  
 Par le petit doigt  
 Lonla, lonlaire  
 Par le petit doigt } bis  
 Lonla !

## III. JEAN-PIERRE

Puis, aux bons soirs d'assemblée,  
 Après la moisson d'Août,  
 Nous dansions la Dérobée,  
 Au son d'un gai biniou,  
 Et tu ne dansais qu'avec moi  
 En me tenant  
 Bien gentiment  
 Par le petit doigt  
 Lonla, lonlaire  
 Par le petit doigt } bis  
 Lonla !

## IV. YVONNE

Mais, un vilain soir d'automne,  
 Mon Pierrie part à Toulon  
 Disant : " Adieu, mon Yvonne,  
 Quatre ans... ça sera bien long "

Moi, j'avais l'âme en désarroi  
 Te retenant  
 Bien tristement  
 Par le petit doigt  
 Lonla, lonlaire  
 Par le petit doigt } bis  
 Lonla !

## V. JEAN-PIERRE

Quatre ans passent, quoi qu'on dise,  
 Tant et si bien qu'un beau jour  
 Nous sortîmes de l'Eglise  
 Tous les deux unis d'amour,  
 Le cœur empli d'un doux émoi,  
 En nous tenant  
 Bien fièrement  
 Par le petit doigt  
 Lonla, lonlaire  
 Par le petit doigt } bis  
 Lonla !

## VI. YVONNE

Et nous voici père et mère  
 D'un mignon petit enfant  
 Qui se traîne encore à terre  
 Quoiqu'il ait bientôt un an :  
 Il ne marche sans trop d'effroi  
 Qu'en nous tenant  
 Bien fortement  
 Par le petit doigt  
 Lonla, lonlaire  
 Par le petit doigt } bis  
 Lonla !

## VII. JEAN-PIERRE

Il serait doux, il me semble  
 Quand nous serons vieux, très vieux,  
 De fermer, tous deux ensemble,  
 Pour toujours nos pauvres yeux  
 Dans notre vieux lit clos étroit,  
 En nous tenant  
 Bien doucement  
 Par le petit doigt  
 Lonla, lonlaire  
 Par le petit doigt } bis  
 Lonla !

## VIII. YVONNE

Et nous dirons à Saint-Pierre :  
 “ Ouvre-nous vite les cieux !  
 Mais il faut prendre la paire  
 Ou nous refuser, tous deux,  
 Car nous voulons rentrer chez toi  
 En nous tenant  
 Bien gentiment  
 Par le petit doigt  
 Monsieur Saint-Pierre  
 Par le petit doigt } bis  
 Lonla !

Les parents du barde breton étaient pauvres, le père et la mère gagnèrent la ville, après avoir confié Théodore aux soins de sa grand'mère qui habitait le Parson. C'est là, auprès de cette chère vieille aimée, que le petit Théo sentit s'ouvrir son âme à la poésie de toutes les choses de cette Bretagne immensément poétique. Botrel, épris de toutes les vieilles choses et des vieilles mœurs de sa vieille patrie, a voulu rajeunir la chère surannée, par des chansons fraîches, neuves, pleines de rêves, tendres, mélancoliques et vécues, qui captivent tous les esprits, en leur ouvrant des horizons enchantés où passe toute la Bretagne. Le charme profond, qui émane de cette poésie très simple, nous émeut parcequ'elle éveille en nous, des souvenirs très doux ; écoutez-le parler de son “ chez nous ”, et dites si vous ne voyez pas le “ petit coin ” où vous êtes nés, où votre âme a reçu les premières impressions, souvent les meilleures :

Chez nous, le chez nous de là-bas  
 C'est toi, cher petit coin de terre  
 Qui pars d'Ille-et-Vilaine et vas  
 Finir avec le Finistère.

C'est toi la terre de granit  
 Et de l'immense et morne lande,  
 Pieuse Armor au sol bénit  
 Par les grands saints venus d'Irlande.

Où l'on rencontre à chaque pas  
Des menhirs près des Christs en pierre  
Où le Ciel est si bas, si bas,  
Qu'on y voit monter sa prière.

*Où le Ciel est si bas, qu'on y voit monter sa prière! N'est-ce pas que c'est exquis?*

Les poésies de Botrel sont toutes émaillées de ces riches trouvailles; vous êtes sûrs, en les lisant, de trouver le mot joli, la pensée fine, la caresse délicate qui donnera de l'émotion à votre sourire. Vous avez l'impression de regarder un très beau bijou richement constellé de pierres fines; soudain l'une vous éblouit, vous avez trouvé la merveille.

La grand'mère fut l'une des tendresses du barde d'Armor, il lui a consacré plusieurs jolies pièces, mais aucune, à mon sens, n'est plus admirablement sentie que celle intitulée:

#### L'HORLOGE DE GRAND'MERE

C'est une Horloge de châtaignier,  
Au long coffre à la mode antique,  
Que dut, longuement, travailler  
Quelque Michel-Ange rustique:

Au bas le sonneur de biniou  
Fait face au sonneur de bombarde,  
Durant qu'au fronton un hibou  
De ses grands yeux ronds vous regarde.

Oh! combien cela me charmait,  
Quand j'étais tout petit, de suivre,  
La mort des Heures, que rythmait  
L'énorme balancier de cuivre;

Car, vraiment, lorsque, près d'un seuil,  
On contemple une Horloge-close,  
Elle a tout l'air d'un long cercueil  
Où le Temps, qui n'est plus, repose!

La première Heure que chanta  
L'Horloge de sa voix profonde  
Fut celle où grand'maman jeta  
Son premier cri dans ce bas-monde,

Et ce fut ce *Dong!* éclatant  
De demi-heure en demi-heure,  
Qui régla, dès lors, chaque instant  
De ta vie, O Toi que je pleure!

*Dong! Dong!* elle sonnait ainsi  
Et l'Heure grave et l'Heure folle  
L'Heure des jeux et l'Heure aussi  
Où l'enfant partait pour l'école;

\* \* \*

*Dong! Dong!* le moment du Réveil,  
Puis l'Heure où l'on se met à table;  
*Dong! Dong!* le moment du sommeil  
Quand passe le "jeteur de sable;"

*Dong! Dong!* l'Heure où, pour le Saint-Lieu,  
On part, en bande, le Dimanche;  
L'Heure où, pour recevoir son Dieu,  
Plus tard, on met sa robe blanche;

*Dong! Dong!* la prime-aube du jour  
Où l'on va travailler la Terre,  
Et puis l'Heure où gémit d'amour  
Le cœur las d'être solitaire!

*Dong! Dong!* les instants si joyeux  
Où les petits gâs apparaissent;  
L'Heure digne où s'en vont les vieux  
Pour faire place à ceux qui naissent!

\* \* \*

...Et la Femme en âge avançait,  
Devenait maman, puis Grand'Mère...  
Et l'Horloge aussi vieillissait  
A tant sonner l'heure éphémère;

Et Grand'Maman allait, venait,  
 Chaque jour de plus en plus frêle...  
 Et l'Horloge sonnait, sonnait,  
 D'une voix de plus en plus grêle;

Quand de Grand'Maman la Raison  
 Sembla, pour toujours, endormie  
 L'Horloge, à travers la maison,  
 Sonna l'heure pour la demie;

Et Grand'Maman, dans son lit clos,  
 Agonisa, puis se tint coïte...  
 Et ce furent de longs sanglots  
 Que pleura l'Horloge en sa boîte;

Enfin, dans le lit, un soupir...  
 Et le grand balancier de cuivre  
 S'arrêta d'aller et venir  
 Quand Grand'Maman cessa de vivre...

Et Grand'Mère auprès des Elus  
 Est montée avec allégresse...  
 Et l'Horloge ne sonne plus:  
 Elle est morte aussi de vieillesse,

Morte à jamais! C'est vainement  
 Qu'un grave horloger l'interroge:  
*C'était le Cœur de Grand'Maman  
 Qui battait dans la vieille Horloge!*

Il faut entendre Botrel dire lui-même ses vers pour ressentir la plus parfaite jouissance de l'esprit, aussi du cœur. Il les dit comme il les a faits, avec toute son âme.

Notre poète a une façon à lui d'interpréter ses œuvres; il se fie à son génie sans autrement s'occuper des règles de l'art de dire. Celui-là n'est pas un cabotin, c'est un pur artiste taillé dans le roc solide de la Bretagne, et qui, bercé par la grande mer de là-bas, a, tout naturellement, appris à chanter comme elle.

Oh ! la mer, ce qu'elle lui souffle de sublimes accents ! Comme il l'aime, et comme il sait pleurer les deuils qu'elle fait chez cette population de pêcheurs qui entoure le poète. Ecoutez cette pièce empoignante, qui, dite par l'auteur, vous évoque toute la tempête et toute l'horreur du désespoir d'un père qui voit périr son gâs. Ecoutez :

PERI EN MER!...

... Hélas ! dans les vingt ans que j'ai fait la Grand'Pêche  
 J'en ai-t-il vu mourir des Ternevas ! — N'empêche  
 Que s'il est une mort que je n'oublierai pas  
 C'est celle du premier de mes quatre grands gâs !

Je vas en quelques mots vous en conter l'histoire :

Nous étions tous plongés dans la nuit la plus noire  
 Quand, mon quart achevé, très las, je m'endormis,  
 Vautré dans l'entrepont à côté des amis ;  
 Il faisait cependant un bien rude tangage :  
 Le vent, dans nos deux mâts, hurlait, faisait tapage ;  
 Et, vraiment, pour dormir ainsi que nous dormions  
 Il fallait être morts à demi : nous l'étions !

Une main, tout à coup, me pousse ; et je me lève  
 Croyant que c'est déjà l'équipe de relève  
 Et que mon gâs s'en vient se coucher à son tour ;  
 Comme il faisait toujours aussi noir qu'en en four  
 Je demande : " Est-ce toi mon petit ? " ... Mais, dans l'ombre,  
 Une voix nous cria : " Debout, les gâs ! On sombre :  
 " Huit hommes à la pompe et le reste là-haut ! "   
 J'attrape mon " ciret " puis, ne faisant qu'un saut,  
 J'arrive sur le pont que la vague féroce

De bout en bout balaie à chaque instant, la rosse !  
 Mais, voilà que, sinistre, un cri traverse l'air :  
 " A l'Avant, par tribord, un homme dans la Mer ! "   
 Tonnerre ! si le bougre en réchappe, me dis-je,  
 Ce sera par un coup qui tiendra du prodige !  
 D'autant que nous avons touché sur un écueil...  
 J'avançais à tâtons vers l'Arrière et, de l'œil,

Je cherchais mon Yanik, quand, devant moi, très vague,  
 Je crois apercevoir au sommet d'une vague  
 Le corps du naufragé dont nul ne sait le nom...  
 "Peut-on mettre un doris dehors?" criai-je. "Non!  
 "Ce serait envoyer vers une mort certaine  
 "Cinq hommes pour le moins, cria le Capitaine,  
 "Et je dois les garder pour le salut commun!"  
 Je répondis: "Patron! vous n'en risquerez qu'un:  
 "Qu'on noue à ma ceinture un bon morceau d'écoute  
 "Pour que j'aïlle quérir l'ami qui boit sa goutte;  
 "Il ne sera pas dit qu'un Breton, qu'un marin,  
 "Laisse un être en péril sans le défendre un brin!"  
 Et me voilà sautant par-dessus le bordage,  
 Nageant ferme, vers l'autre, au bout de mon cordage  
 Et, de loin, lui criant de temps en temps: "Tiens bon!"  
 Enfin, à mes appels, au large, un cri répond,  
 Lugubre, déchirant, plus haut que la Tourmente,  
 Et, dans la pauvre voix qui hurle et se lamente,  
 Je reconnais la voix de mon gâs.. de Yanik  
 Que je croyais toujours à l'arrière du brick!...  
 Ce fut un rude coup pour mon vieux cœur de père!  
 Mais je nageais plus vite en lui criant: "Espère!"  
 Enfin, à la lueur d'un éclair aveuglant  
 J'aperçois, pas très loin, son visage tout blanc,  
 Aux pauvres yeux hagards, à la bouche tordue  
 Qui m'appelait toujours d'une voix éperdue!...  
 Et je nageais, et je nageais, l'espoir au cœur,  
 Quand, tout à coup, je sens en frissonnant d'horreur  
 Que, malgré mes efforts, je demeure sur place...

— Vous vous dites, pas vrai, qu'à la longue on se lasse:  
 Espérez!... car le plus terrible n'est pas dit!—

Si je m'avançais plus c'est qu'un filin maudit  
 Qu'à ma ceinture avait noué le capitaine  
 Etait trop court, hélas! de trois mètres à peine:  
 Quelques brasses de plus et j'empoignais mon gâs!...  
 Je voulus détacher l'écoute... et ne pus pas,  
 La couper... encor moins... et je hurlais de rage;  
 Et mon pauvre Yanik, emporté par l'orage,  
 Disparut à ma vue et sombra sans recours  
 En poussant un long cri.. que j'entendrai toujours!...

Ah! la Mée! Ah! la Mée! Ah! la gueuse des gueuses!  
 Elle en fait-il des malheureux, des malheureuses!  
 A croire que tant plus on est à l'adorer...  
 Tant plus Elle a plaisir à nous faire pleurer!...

Théodore Botrel a touché tous les genres, et, je ne crains pas de le dire, avec succès. On peut reprocher à sa poésie d'être un peu "prose" parfois, mais qu'est-ce que cela fait, je vous le demande, lorsque la pièce a atteint le but pour lequel elle avait été créée. Le poète veut faire aimer la France et la Bretagne, et lorsqu'il nous parle d'elles, nos cœurs se réchauffent parcequ'il a la voix qui s'entend là.

Paysagiste de la chanson, il nous peint sa petite patrie, et nous admirons avec lui; il chante ses bruyères et ses ajoncs, et le parfum de tout cela nous grise; il évoque les "pardons", et tous les sourires bretons nous font fête; il nous montre les grands Christs, et nos fronts s'inclinent; il nous désigne les héros, et nos enthousiasmes s'enflamment; il nous dit les légendes naïves, nos sourires s'attendrissent; il nous clame les malheurs des guerres injustes, et des persécutions honteuses, et tout de suite nous répudions les hontes,—et on nous dira ensuite que Botrel n'est pas un vrai poète.... Répondons hardiment: Oui! car le vrai poète est celui qui fait vibrer les cordes de l'âme humaine, et Théodore Botrel connaît toutes les subtilités de cet instrument presque divin.

La première partie de l'œuvre de Botrel est presque toute consacrée à la Bretagne. C'est le lit clos qu'il chante, le rouet, la charrue, le cidre, les sabots bretons qui font toc, toc. Il parle des pommiers de son pays, de son printemps et de ses fleurs; puis ce sont les soirs de sa poétique patrie qui l'enchantent; il écoute le vent:

Oh! le vent! le grand vent des antiques forêts!  
 Il vient, s'en va, revient, s'en va très loin, tout près!  
 Sous le couvert du bois, comme un loup qui maraude  
 Le vent rôde.

Aussi je crains le vent, comme la voix de Dieu,  
 Et j'ébauche parfois, troublé comme au Saint Lieu,  
 Un grand signe de croix, quant à travers l'espace,  
 Le vent passe!...

Ce qui nous frappe tout d'abord dans les pièces de Botrel, c'est le *ressenti*. Vous vous surprenez à penser: "Eh oui, j'ai éprouvé telle et telle chose, seulement je n'aurais pas su la traduire". Et tout naturellement vous vous attachez à ce poète qui fait de vos impressions un cliché merveilleux.

Théodore Botrel est un ami des enfants, il a chanté pour eux de petites choses d'une délicatesse délicieuse. Les "*Petits sabots des petits bretons*" est une chansonnette exquise, et que dire de "*Dors mon petit gâs*", et les "*Berceaux*" que toutes les mamans canadiennes chantonnent maintenant auprès des petits lits. Et que d'autres bluettes gracieuses je pourrais citer, mais l'œuvre du jeune poète est déjà si grande, que les restrictions nous sont commandées.

Botrel a merveilleusement touché à tout, je puis dire qu'il a réussi le genre le plus ingrat, comme dans cette chanson du "Petit Goret" où d'un sujet très vulgaire, il a tiré une composition délicieuse:

## MON PETIT GORET

### I

Quoi! vas-tu mener, Jean-Pierre,  
 Mon doux goret au marché?...  
 As-tu donc un cœur de pierre  
 Pour le livrer au boucher?  
 Je verrais ma vache grasse  
 Sans aller, sans nul regret,  
 Si tu voulais faire grâce  
 Au joli petit goret!

## II

J'ons déjà bercé son père  
Et sa mère entre mes bras...  
Mes parents m'ont dit: "Espère!  
Nous te donnerons leur gâs!"  
Il amuse sans tapage  
Notre cher enfantelet;  
Songe qu'il a le même âge  
Mon joli petit goret!

## III

Il a la goule rosée  
Comme le blé noir fleuri,  
Elle est tant et tant rosée  
Qu'on dirait souvent qu'il rit;  
Il me fait des mignardises  
Ainsi que le sous-préfet...  
Mais il dit moins de bêtises  
Mon joli petit goret!

## IV

Quand dans l'étable on l'enferme  
Il se désole à grands cris,  
Car il me suit dans la ferme  
Tout comme un chien ben appris;  
A mes pieds il fait un somme  
Quand tu vas au cabaret  
Il est plus galant qu'un homme  
Mon joli petit goret!

## V

Je veux pour sa récompense,  
Le nourrir avec grand soin  
Jusqu'à ce qu'il ait la panse  
Comme celle de l'adjoint!  
Pour lui prouver que je l'aime,  
Quand viendra l'heure au pauvre...  
Je le mangerons, moi-même,  
Mon joli petit goret!

Botrel est un grand catholique, un fervent qui sait se battre pour ses croyances. Je veux appuyer sur ce fait. On a insinué que le poète avait pris, au Canada, des accents qu'il ne môdulait pas sous le ciel français. Combien il est facile de réfuter ces assertions, et pour cela, nous n'avons qu'à prendre l'œuvre complète du barde breton, à la consulter feuillet par feuillet ; vous n'y trouverez que la plus simple et la plus touchante exaltation de tout ce qui est bon, beau, croyant. Toute son œuvre est élevée ; c'est le résumé des gloires de la patrie, c'est la floraison émue des bruyères roses ; il dit les amours des marins ses frères, leurs angoisses en pensant à la jolie mie, leurs regrets, et combien il sait consoler les pêcheurs déçus !

Il traduit admirablement les légendes bretonnes, écoutez celle-ci, qui est un fin bijou,

Elle s'intitule :

#### L'INTERSIGNE DE LA BAGUE D'ARGENT

Deux jours après ses accordailles

Le syndic dit à Yann-Yvon :

“ Mon gâs, il faut que tu t'en ailles

“ Dès demain, rejoindre à Toulon ;

“ Oui, oui, cela ne te va guère ;

“ Mais l'Etat veut tous nos garçons,

“ Car il est question de guerre

“ Avec nos amis les Saxons.

“ Oh ! je sais pour quoi tu te troubles ;

“ Les jours vont te sembler bien longs,

“ Bah ! tu mettras les baisers doubles

“ Quand t'auras tes doubles galons ! ”

Il fallut donc coûte que coûte,

Le lendemain quitter Port-Blanc...

Et Yann-Yvon se mit en route

Dans la voiture au vieux Rolland.

Une fillette était assise  
Entre le conducteur et lui :  
C'était Jeannette, sa promise,  
Qui pleurait tout doux et sans bruit.

Elle avait voulu le conduire  
Jusqu'en gare de Plouaret  
Et, tout le long, sans rien lui dire.  
Elle pleurait ! pleurait !! pleurait !!

Ah ! le triste, triste voyage !  
Oh ! les tristes, tristes amants !  
Avant même le mariage  
Commençaient déjà les tourments !...

\* \* \*

Enfin, la rustique charrette  
Atteint Lannion ; le gabier  
Dit à son voiturier : " Arrête  
" Devant Prigent le bijoutier."

Et le voilà qui, vite, vite,  
Souriant d'un air engageant,  
Descend sa Jeannette et l'invite  
A choisir un anneau d'argent :

" Afin que — dit-il à la belle —  
" Quand je serai loin du pays,  
" Ce petit bijou vous rappelle  
" Que l'un à l'autre on s'est promis.

" Pour moi, je veux — je vous lè jure —  
" Vivre et mourir en vous aimant :  
" Que maudit soit donc le parjure  
" Qui manquerait à son serment !"

Et Jeanne, soudainement blême,  
Baisa la bague par trois fois,  
Murmura : " J'en jure de même !"  
En faisant un signe de croix...

...Puis restée, hélas! toute seule  
 Quand, au loin, disparut le train,  
 Elle revint chez son aïeule  
 Avec sa bague... et son chagrin!

\* \* \*

Oh! sans en rien laisser paraître,  
 Oh! comme son regard errait  
 De l'humble bague à la fenêtre  
 Où Yann avait mis son portrait!

Oh! comme, rompant le silence,  
 Elle disait avec amour:  
 "C'est le plus beau gabier de France  
 "Qui sera mon époux, un jour!"

Oh! comme ayant fait sa prière,  
 Elle rêvait des jours heureux  
 En baisant, confiante et fière,  
 Le gage de son amoureux!...

\* \* \*

Or, voilà qu'un soir — chose étrange  
 Jeannette ne peut s'endormir;  
 Elle a beau prier son bon ange  
 Le sommeil ne veut pas venir.

Et voilà que, dans la nuit sombre,  
 Elle entend un pas s'avancer...  
 Et voilà qu'une main, dans l'ombre,  
 Prend sa main pour la caresser.

Très longtemps, muette, hagarde,  
 Prêtant l'oreille, ouvrant les yeux,  
 Sans voir, elle écoute et regarde  
 Le visiteur mystérieux:

Il lui caresse sa main douce  
 D'un doux geste se prolongeant ;  
 Et, très lentement, sans secousse,  
 Il lui prend son anneau d'argent !

Puis, enfin, leurs doigts se disjoignent :  
 Comme tout à l'heure elle entend  
 Des pas qui, lentement, s'éloignent...  
 Puis... plus rien... que son cœur battant !

“ Bonne grand'mère ! cria-t-elle,  
 “ Sortant enfin de sa stupeur,  
 “ Vite ! allumez votre chandelle  
 “ Ou je m'en vas mourir de peur ! ”

Et la bonne vieille se lève :  
 “ Tu rêvais, Jeanne, rendors-toi ! ”  
 — “ Non, non ! ce n'était pas un rêve :  
 “ Je n'ai plus ma bague à mon doigt ! ”

On chercha la bague perdue,  
 La bague que Jeanne pleurait :  
 On la retrouva suspendue  
 Au même clou que le portrait !

La vieille, tristement, se signe  
 Et dit en tombant à genoux :  
 “ Ma fille, c'est un *Intersigne*,  
 “ Prions !... un malheur est sur nous ! ”

\* \* \*

La prière était sur leurs lèvres  
 Quand on leur dit que Yann-Yvon  
 Était mort des mauvaises fièvres  
 Au grand hôpital de Toulon...

Et la nuit même, à l'heure même  
 Où venait le prendre l'*Ankou*,  
 Près du lit de celle qu'il aime  
 Il se transportait tout à coup :

Songeant sans doute à la promesse  
 Qu'il eut l'audace d'exiger,  
 Il prit pitié de sa jeunesse  
 Et s'en vint pour l'en dégager;

Son âme, en son muet langage,  
 Lui disait: "Adieu... pour jamais!  
 "Voyez! je vous reprends mon gage:  
 "Oubliez-moi... je le permets!..."

N'est-ce pas émouvant, cette piécette? Celui-là qui s'est fait le poète des rustres, des simples n'aurait jamais prêté son talent à la peinture des scènes viles, des reproductions infectes. D'ailleurs, si Théodore Botrel avait commis des erreurs de ce genre, nous les trouverions, les malheureuses, consignées dans quelques-uns de ses ouvrages.

Mais rien de tout cela. Parfois la gaieté gauloise se fait jour dans ses pièces, mais elle reste infiniment délicate, toujours. On lui reprochera d'avoir eu des relations avec des bohèmes de renom, d'avoir fréquenté leur café-concert, d'y avoir fait ses premières armes... et qu'est-ce que cela prouve? Tout simplement que le poète est une âme fortement trempée pour n'avoir pas subi l'influence des milieux, et être resté bon et pieux parmi ceux qui ne l'étaient pas. Vous admettez, qu'il faut un courage peu banal, parfois, pour affirmer ses convictions intimes, s'en parer glorieusement; ce courage là, Théodore Botrel l'a eu dans toutes les circonstances, toujours il a été du côté où l'on priait, et où l'on souffrait! Il n'a pas craint d'élever la voix pour clamer ses croyances fières; encore dernièrement, il adressait à Monsieur Combes un sonnet flagelleur, qui prouve que ce Français de Bretagne est un brave!

Théodore Botrel est un grand chrétien et un grand patriote. Son dernier volume: "Coups de Clairons" est un hymne où toute la France passe. Voyez comment il parle de sa patrie:

## LA FRANCE HEROIQUE.

On dit qu'un vent d'indifférence  
Ayant soufflé sur notre France,  
En nous on ne retrouve plus  
Des Héros des premières Gaules,  
Des Franks aux robustes épaules,  
Aucune des mâles vertus!...

S'il est vrai que la France tombe,  
O grands Morts! sortez de la tombe  
Tous, les braves, vous, les ardents:  
Ah! secouez notre égoïsme!  
Qu'un rayon de votre héroïsme  
Vienne embraser vos descendants!

Debout! dressez vos hautes tailles,  
Compagnons des rudes batailles  
De Charlemagne et de Clovis!  
Roland, souffle en ton cor d'ivoire!  
Debout, croisés couverts de gloire  
Aux côtés du bon saint Louis!

Debout! grands Rois et grandes Reines!  
Debout! tous les fiers capitaines:  
Les Bayard et les Duguesclin!  
Debout surtout, Toi, la Chérie,  
Jeanne, qui sauvas ta Patrie  
Quand elle était à son déclin!

Debout, Jean-Bart! Debout, Duquesne,  
Condé, Luxembourg et Turenne,  
Catinat, Tourville et Forbin!  
Debout, Bretons au cœur de chêne:  
Cartier, Bisson, Cornic-Duchesne,  
Et Surcouf, et Duguay-Trouin!

Debout, les gâs de Sambre-et-Meuse!  
 Tous ceux de l'époque fameuse:  
 Masséna, Kléber et Marceau!  
 Levez-vous, héros du Mexique,  
 De la Crimée et de l'Afrique:  
 Surgissez, d'Aumale et Bugeaud!

Vous aussi, soyez de la fête  
 Mornes héros de la défaite,  
 Vaincus plus grands que vos vainqueurs!  
 Debout tous!!! renversez vos pierres:  
 Mettez vos yeux sous nos paupières  
 Et mettez vos cœurs dans nos cœurs!

\* \* \*

Hélas! quand, d'en bas, l'on contemple  
 Ceux qui sont, là-haut, dans le temple  
 Si loin de la réalité,  
 Il paraît bien que dans notre âge,  
 Nul ne peut avoir leur courage,  
 Ni leur force, ni leur fierté;

Car, ces temps-ci, des pessimistes  
 Ont décrété, graves et tristes,  
 Que nous n'avions plus, à leurs yeux,  
 Des âmes assez bien trempées  
 Pour revivre les épopées  
 De nos héroïques aïeux...

...Cependant, quoiq'on dise et fasse.  
 Nous sommes toujours de la race  
 De l'énergie et de l'orgueil:  
 Nos pilotes, les soirs d'orage,  
 Quand "Norôit" mugit et fait rage,  
 S'en vont toujours braver l'écueil;

Quand retentit le ban de guerre  
 Les Français, si vaillants naguère,  
 Ne semblent nullement changés,  
 Et nos fiers marins de la côte  
 S'en vont toujours, la tête haute,  
 Affronter les mêmes dangers :

C'est Deloncle, brave et stoïque,  
 Sombrant sur son transatlantique  
 Avec tout son état-major ;  
 Et c'est Mauduit sur la *Framée* ;  
 C'est Paul Henry, l'âme enflammée,  
 S'élançant, gaîment, à la mort !

Il nous reste nos missionnaires,  
 Nos mystérieux légionnaires  
 Et nos vaillants petits " Marsouins "   
 Qui, pour nous gagner d'autres France,  
 Bravent, avec insouciance,  
 Les mortels soleils africains !

Des héros ? J'en vois par centaine :  
 C'est Courbet, Négrier, Duchesne,  
 Bobillot le petit sergent,  
 Mizon, Monteil, Flatters, Rivière,  
 Et ces martyrs de l'Angleterre :  
 Villebois-Mareuil et Marchand !

Allez, marchez ! l'âme Française  
 Vibre encor, ne vous en déplaise,  
 Fait et fera des hommes forts  
 Si nombreux, de si bonne marque,  
 Qu'un jour il faudra dix Plutarque  
 Pour chanter nos illustres morts !

L'infortune des Boers a aussi puissamment ému le barde de Bretagne ; il chante Kruger et les malheurs de ses compatriotes avec des accents émotionnants. D'ailleurs, tout ce qui pleure attendrit Botrel, et combien il sait rendre ces émotions-là ! C'est : " *le petit soldat au mouchoir rouge de Cholet* " qui

meurt sans avoir revu *sa mie Annette*. C'est : "le gâs de Paimpol" qui rêve sur l'onde, *miroir des étoiles*, à sa gente Paimpolaise, cette Paimpolaise première étape de la gloire du poète; c'est aussi "Yann-Guenille," le pauvre vieux qui chante ses malheurs; c'est encore..... mais je m'arrête, car je vous retiendrais trop longtemps si je continuais à vous initier aux merveilles de l'œuvre considérable de ce poète de 35 ans !

Et je ferme les yeux sur ces joyaux poétiques d'une valeur fraîche, mélancolique et lumineuse, pour vous parler un peu de l'auteur et de sa douce.

Monsieur et Madame Botrel vivent les trois-quarts de leur vie en Bretagne; ils habitent, à Port-Blanc, Côte-du-Nord, une délicieuse chaumière baptisée "*Ti-Chansonnion*", "*Maison des chansons*". C'est à Ti-Chansonnion que Botrel s'abandonne à l'inspiration, tandis que sa compagne, tendre créature, l'entoure de tous les petits soins que les hommes, ces gourmands de tendresse, aiment si complètement. Dans cette existence ouatée, le barde vit heureux, ayant tout près de lui la plus délicieuse et comprenante admiratrice. Il est aimé des pêcheurs sur lesquels la grâce et la charité du couple Botrel ont opéré complètement. Ils sont Bretons, et combien ils sont heureux de l'être parmi tous ces braves gens qui les idolâtrant. A Port-Blanc, Monsieur et Madame Botrel portent toujours le costume du pays, tout comme ils parlent le patois natal.

De temps à autre le poète entreprend une tournée à travers son pays; il veut réchauffer les ardeurs bretonnes, et pour cela il chante des refrains, qui deviennent tout de suite populaires, parcequ'ils s'adressent à l'âme même de la race, et réveillent en elle les plus douces impressions. Son arrivée dans tous les bourgs donne lieu à des réjouissances sincères; on se groupe autour du couple heureux, on l'écoute, on l'admire, et toute la Bretagne rit ou pleure avec lui.

Monsieur et Madame Botrel chantent aussi à Paris et par toute la France, et leur succès est toujours complet et combien mérité. *Les Botrel*, me disait récemment Melle Vianzone, *mais ce sont des êtres exquis connus et aimés par toute la France !*

Ici, au Canada, l'enthousiasme le plus ardent a salué Botrel et sa douce. Il venait demander aux Bretons du Canada d'aider les Bretons de la Bretagne à élever un monument à Jacques-Cartier, et une suite d'ovations répondit à l'appel du barde et de Madame Botrel.

Pendant leur séjour chez nous j'ai vu de près, de très près, le joli couple heureux; ils m'ont ouvert, avec le plus affectueux sourire, les portes de leur intimité où je suis entrée toute craintive. Mais la gêne ne résiste pas à la grâce expansive de Madame Botrel, qui est bien l'âme-sœur du poète. Oh! que ceux-là sont heureux qui sont ainsi compris! Aussi, aucun nuage ne s'élève dans le ciel de ce ménage qui est bien le plus bel exemple d'amour que j'aie jamais entrevu.

J'avouerai que j'ai un faible pour les femmes qui aiment leur mari de tout leur cœur, et il se trouve des méchants pour prétendre que celles-là sont rares!! Je n'en crois rien, mais Madame Botrel, en ce cas, serait une bénie exception, car elle adore son poète, elle le comprend, elle le devine, elle l'admire, et ce qui plus est, elle s'identifie de toute âme à son œuvre, et si bien qu'elle prend sa part des succès et sa part des applaudissements. Combien elle était charmante en nous disant: "*Le petit Grégoire*", qu'elle appelle "*Sa Paimpolaise*" à elle, parce que ce *petit homme* lui a valu nombre de succès. Et cette femme, délicate et raffinée, n'est pas du tout une poseuse; "*à Ti-Chansonniom*" elle cuisina "*dt quelle cuisina!!*" me disait un jour Monsieur Botrel, en ajoutant avec le plus engageant sourire: "*Vous y goûterez, d'ailleurs, quand vous viendrez nous voir en Bretagne*".

Le couple breton est affable, humble et si bon! Il aime l'intimité des causeries, il ne se plaît que dans les intérieurs simples, détestant le tapage de la vie mondaine, adorant les pauvres et les petits, heureux de vivre parmi les pêcheurs, de leur vie rustique, en sabots de bois.

On ne résiste pas au charme profond et tendre de ce chansonnier à l'œil brun, ni au sourire infiniment doux de sa fine compagne; les entendre et les acclamer, c'est beaucoup certes, mais quelle joie de sentir venir à nous un peu de l'amitié de ces êtres d'élite, bons à rendre meilleurs tous ceux qui les approchent.

L'avenir de Théodore Botrel s'annonce superbe, il restera digne de son passé, et son talent ne fera que grandir; aussi le chantre d'Armor restera dans la chanson française; il y restera très grand, et, dans son auréole, nous verrons la petite coiffe de Madame Botrel, blancheur douce reposant sur l'or resplendissant du diadème poétique!

Unis dans la vie, ils le seront dans la gloire! 'Il faudra toujours au portrait du barde breton, dans une demi-ombre voilée, et combien charmante, l'image gracieuse de Léna!

*Madeleine Gleason—Huguenin.*



## A Travers les Faits et les Œuvres

---

La guerre russo-japonaise. — Le malheureux incident de Hull. — Une commission internationale. — Vellétés d'intervention. — En France. — Un débat sur la question religieuse. — Odieuse diatribe de M. Combes. — Réplique de M. Ribot. — Un discours mitoyen de M. Deschanel. — Le projet de séparation présenté par M. Combes. — On veut garrotter l'Eglise. — La délation dans l'armée. — Deux débats dramatiques. — Le général André souffleté. — Il donne sa démission. — Mort de Paul de Cassagnac. — Les élections italiennes et américaines. — Au Canada. Canada.

Aucun fait de guerre décisif ne s'est produit en Manchourie depuis notre dernière chronique. Les armées russe et japonaise ont travaillé à fortifier leurs positions respectives, et se sont bornées à quelques engagements d'avant-garde, en attendant la grande reprise qui semble prochaine. D'autre part, l'héroïque résistance de Port-Arthur dure toujours. La place n'est qu'un monceau de ruines, la garnison est décimée, le général Stoessel est gravement blessé, et cependant les indomptables assiégés continuent la lutte. La défense de Port-Arthur occupera une place glorieuse dans les annales militaires du monde.

Un déplorable incident a créé de graves embarras à la Russie. La flotte de la Baltique, en route pour l'Orient, a tiré sur des barques de pêche anglaises dans la Mer du Nord; deux de ces barques ont été coulées, plusieurs hommes ont été tués ou blessés. Le port d'attache de ces embarcations était la ville de Hull. On conçoit l'émotion causée en Angleterre. La presse et l'opinion ont été violemment surexcitées par cette agression, de prime abord absolument inexplicable. Le gouvernement britannique a demandé des réparations immédiates au gouvernement du tsar. Pendant quelques jours la situation a été extrêmement tendue. L'ambassadeur russe a été l'objet de manifestations hostiles à Londres. Enfin, après un échange de notes entre les deux cabinets, après la réception d'un rapport télé-

graphique de l'amiral russe, après une intervention amicale du gouvernement français, il a été décidé de soumettre le cas à une mission d'enquête internationale composée de cinq membres : un officier de marine anglais, un officier de marine russe, deux commissaires nommés respectivement par la France et les Etats-Unis, et un cinquième commissaire nommé par les quatre autres.

L'amiral russe prétend que deux torpilleurs japonais ont été découverts, dans la nuit du 21 au 22 octobre, marchant à l'attaque sans feux, et que c'est sur eux que l'on a tiré. Il déplore que d'inoffensifs vaisseaux pêcheurs aient été atteints par les projectiles russes. En Angleterre, on ridiculise l'idée que des torpilleurs japonais se soient trouvés à ce moment dans la mer du Nord, et nous devons avouer que le fait nous paraît peu admissible. Pour résumer notre impression, il nous semble que les officiers russes ont manqué de sang-froid et ont fait preuve d'emballement.

Durant quelques jours on a beaucoup parlé d'une intervention officieuse de la France, de l'Angleterre et des Etats-Unis auprès du Japon et de la Russie, pour amener les belligérants à terminer la guerre. Mais la Russie a fait comprendre aux puissances neutres qu'elle n'accueillerait aucune proposition de ce genre, et qu'elle est déterminée à poursuivre les hostilités avec plus d'énergie que jamais. Le Japon, au contraire, a semblé disposé à traiter sur les bases suivantes : évacuation de la Manchourie par les deux nations rivales, et maintien de l'intégrité du territoire chinois. Cette attitude du Japon s'explique par le fait que jusqu'ici il a été victorieux, et que, si la guerre se terminait aujourd'hui dans ces conditions, il en sortirait avec un immense prestige. Tandis qu'à l'heure actuelle, la Russie se retirerait du conflit avec une réputation et une influence fort amoindries. Il semble donc évident que la guerre russo-japonaise ne touche pas encore à son terme.

\* \* \*

La rentrée des chambres françaises a eu lieu le 18 octobre, et dès le 21 commençait le grand débat sur la question religi-

euse, c'est-à-dire sur les interpellations relatives aux rapports avec le Saint-Siège, à la suppression des traitements ecclésiastiques, et à la séparation de l'Eglise et de l'Etat. MM. de Castellane, Grousseau, l'abbé Gayraud, ont démontré que c'est M. Combes qui a voulu la rupture avec Rome, et qui a faussé l'interprétation du Concordat en essayant d'entraver la légitime juridiction du Pape sur les évêques. M. Paul Deschanel, dont la rentrée en scène après un long silence a fait sensation, a prononcé un discours habilement nuancé, pendant lequel il a recueilli successivement des applaudissements à droite et à gauche. Son opinion peut se résumer comme suit : il est favorable en principe à la séparation de l'Eglise et de l'Etat, mais il veut que cette séparation se fasse dans un esprit de justice et de paix. Quelques extraits de son discours feront mieux saisir sa pensée :

“ Le Concordat, a-t-il dit, ne saurait plus être le régime définitif de la démocratie du vingtième siècle. (Applaudissements à gauche et au centre.)

“ Les religions organisées en service d'Etat, c'est une idée du passé. L'avenir, c'est la neutralité de l'Etat en matière de religion. (Vifs applaudissements à l'extrême gauche, à gauche et au centre.) . . . . .

“ L'heure est venue d'examiner une évolution possible. Il faut pour cela un gouvernement ferme en ses desseins, sachant exactement où il va et jusqu'où il veut aller (Très bien ! très bien !), et qui, si on essaye de le pousser plus loin, pose la question de confiance. (Applaudissements au centre). S'il y a, en effet, une matière où la surenchère soit à craindre, c'est bien celle-là, parce qu'on passe pour d'autant plus républicain qu'on se montre plus anticlérical. (Sourires.)

“ Il faut donc un gouvernement très énergique, très uni, pénétré de ses responsabilités et incapable de céder sur ce qu'il aura une fois décidé. (Applaudissements.) . . . . .

“ Il faut enfin que la séparation ne détache pas de la République un grand nombre de Français. A côté de l'Eglise considérée comme corps politique, il y a ces millions d'hommes et de femmes qui n'ont jamais lu le *Syllabus*, ni l'encyclique *Quanta cura*, qui en sont encore à l'Evangile et qui prient comme

priaient leurs pères. Il ne faut pas qu'une seule de ces âmes soit inquiétée, qu'une seule de ces consciences soit troublée ; nous leur devons non seulement la liberté de conscience, c'est-à-dire un droit individuel, mais la liberté du culte, c'est-à-dire un droit collectif. (Applaudissements à gauche, au centre et à droite.)”

Ce discours très académique et très éloquent a eu beaucoup de succès. Ce que l'orateur a dit en faveur de la séparation devait plaire à MM. Combes et Jaurès ; ce qu'il a dit en faveur de la liberté devait se recommander à l'abbé Gayraud, à MM. Ribot et Aynard. Mais en admettant que M. Deschanel ait raison en théorie,—ce qui nous paraît absolument contestable—en pratique, peut-il espérer que la séparation se fera autrement que dans un esprit de haine et d'oppression ?

Il suffit de lire le discours prononcé par M. Combes dans ce grave débat, pour être fixé sur ce point. Le premier-ministre défroqué a été odieux et brutal. Il s'est surpassé lui-même. Sa harangue n'a été qu'une longue et furibonde diatribe contre les évêques, contre le Pape, contre l'Eglise.

Après toutes les iniquités, tous les abus de pouvoir, toutes les persécutions, tous les ostracismes dont le catholicisme a été l'objet en France depuis un quart de siècle, il a eu l'audace de dire que l'Eglise a poussé la République à bout, et a voulu la séparation par ses empiètements et ses attaques. Ce n'est plus l'Etat qui a persécuté l'Eglise, c'est l'Eglise qui a persécuté l'Etat. Voilà la monstrueuse théorie que le chef du Bloc a pu soutenir sans être hué par toute la Chambre.

Malgré notre répugnance, donnons quelques extraits de ce honteux discours afin de mieux peindre l'homme et la situation :

“Cardinaux, archevêques, évêques, s'est écrié M. Combes, se sont concertés, en dépit des prohibitions légales, pour accomplir les démarches les plus inconstitutionnelles en faveur de ces instituts, autorisés ou non. Ils ont encouragé dans leur résistance coupable les congrégations rebelles à la loi. (Interruptions à droite.)

“M. Gayraud. C'est un conte bleu !

“ M. le président du conseil. Ils ont approuvé, loué des soulèvements, de véritables tentatives d'émeute contre l'autorité civile. Ils ont publié des mandements contraires aux maximes de notre droit public.

“ Dans un esprit de conciliation, le chef spirituel de l'Eglise aurait pu opposer son autorité supérieure et rappeler les évêques au sentiment de leur devoir. Non seulement il n'a rien dit ni rien fait pour calmer les passions, mais il les a en quelque sorte excitées encore.”

‘Ecoutez maintenant le renégat refaire à sa façon l'histoire ecclésiastique :

“ Par le *Syllabus*, par le dogme de l'infaillibilité tombèrent les dernières barrières qui contenaient l'absolutisme ultramontain. La folie seule aurait pu être tentée de reconstituer cette Eglise gallicane, détruite par la Révolution et par le Concordat et dont le souvenir se retrouvait dans un article de la loi de germinal an X. Un vent de despotisme soufflait sur la catholicité, qui détacha tout sentiment de généreuse indépendance. Les hommes de cette école, qui avaient épuisé au service de la papauté toutes les ardeurs de leur éloquence, n'eurent pour récompense que la sommation hautaine d'avoir à se renier eux-mêmes.

“ Lorsque Dupanloup, Montalembert et Falloux, qui avaient cru à une conciliation possible entre l'Eglise et l'Etat, entendirent anathématiser toutes les libertés du monde moderne, ils reculèrent épouvantés; mais l'œuvre était accomplie; il ne manquait à la papauté qu'une autorité souveraine et irresponsable. Le concile du Vatican la lui donna.”

Enfin, M. Combes a terminé sa philippique jacobine par ce mensonge et cette fanfaronnade :

“ La responsabilité de la rupture incombe au Saint-Siège ; après avoir asservi l'Eglise, il aspire à asservir l'Etat. (Applaudissements à gauche.—Bruit à droite.)

“ M. Lerolle. Je proteste contre ces paroles, qui sont un outrage au Saint-Siège et à la réalité.

“ M. le président du conseil. Je n'ai pas voulu l'y aider par mon silence ou par mon inertie, sous le prétexte trop commode de conserver à mon pays un semblant de paix religieuse

qui serait une abdication sans honneur et sans profit pour la République.

“ Les journaux religieux se plaisaient, il y a deux mois, à évoquer le souvenir de Canossa; ils ne l’invoquent plus aujourd’hui.

“ Ira à Canossa qui voudra; c’est un voyage que ni mon âge, ni mes goûts ne me permettent d’entreprendre. (Vifs applaudissements répétés à l’extrême gauche et sur divers bancs à gauche.—Huées à droite, au centre et sur plusieurs bancs à gauche.)”

C’est M. Ribot qui a fait justice des divagations du premier-ministre. En quelques phrases cinglantes il a exécuté celui-ci qui a perdu la tête et a fait une scène. Nous donnons tout l’incident; il est intéressant et typique:

“ M. Ribot, M. le président du conseil a fait appel à ses prédécesseurs, ses prédécesseurs ont parlé, dans cette question qui engage de si graves intérêts, avec la noblesse et la hauteur de vues qui conviennent au gouvernement; ils ont eu le sentiment profond de la responsabilité qui pesait sur eux et sur leur mémoire devant l’histoire. (Très bien! très bien! au centre.)

“ Il n’y a plus, à cette heure, d’équivoque sur la portée du vote que nous avons à émettre. M. le président du conseil s’est exprimé avec une netteté que nous sommes obligés de reconnaître: il ne s’agit pas d’un incident à propos d’un évêque dont on a apporté ici, à la tribune—et dans quel langage! (Applaudissements à droite et au centre)—les misères; il ne s’agit pas d’un point de cette contestation qui a existé depuis longtemps, qui existe encore entre le droit théologique affirmé par l’Eglise catholique et les libertés gallicanes.

“ S’il s’agissait de cela seulement, nous pourrions débattre qui a tort ou raison et nous laisserions à demain le soin de rétablir la paix.

“ Mais il ne s’agit pas d’incidents passagers. Vous remontez au concile de 1870, qui a proclamé l’infaillibilité, et vous tenez, pour la première fois, un langage que vous n’auriez pas tenu quand vous étiez aux côtés de mon ami, M. Bourgeois, qui n’était pas un théologien égaré dans la politique. (Très bien! très bien! au centre.)”

A ce trait cruel, le défroqué n'y tient plus; il bondit sur son siège et s'écrie:

“ M. le président du conseil. M. Bourgeois était un ministre libéral; vous, vous ne l'êtes pas. (Interruptions). Et je vous déclare que je me ferai justice quand je vous répliquerai, si vous ne prenez pas un autre ton. (Exclamations et rumeurs à droite et au centre.—Très bien! très bien! à l'extrême gauche).

“ *Voix au centre.* A l'ordre!

“ M. le président du conseil. J'ai dit, et j'ai employé une expression parlementaire, que je me ferais justice en répliquant. (Bruit.)

“ M. Ribot. Je ne comprends pas cette émotion. Nous avons le droit, j'imagine, dans cette Chambre, de nous expliquer librement.

“ M. le président du conseil.—Librement, mais pas insolument. (Nouvelles exclamations. — Interruptions. — Bruit prolongé.)

“ M. Ribot descend de la tribune. (Vifs applaudissements à droite, au centre et sur divers bancs à gauche.)

“ Toute la Chambre est debout; des altercations violentes s'échangent de tous côtés. La sonnette présidentielle ne peut couvrir le tumulte. Le silence ne se rétablit qu'au bout d'un grand moment.

“ M. le président. M. le président du conseil avait dit d'abord qu'il attendrait le moment de répliquer. Peut-être eût-ce été préférable. Mais il vient de me déclarer spontanément qu'il retire absolument les paroles qu'il a prononcées. J'invite donc la Chambre à garder le silence et à écouter l'orateur. (Très bien! très bien!)

“ M. Ribot remonte à la tribune. (Applaudissements au centre, à droite et sur divers bancs à gauche.)

“ M. Ribot.—Je disais, dans un langage courtois, qu'il ne s'agit pas d'incidents passagers, mais de la thèse suivant laquelle, depuis la proclamation de l'infailibilité, il n'y aurait plus de contact possible entre le gouvernement de la République et Rome et il faudrait déchirer le pacte que vous avez jusqu'à présent observé.

“ C'est nous mener, à travers tous les périls, à une sépara-

tion dont vous ne vouliez pas avant-hier, et à laquelle vous vous seriez vous-même opposé, si vous ne subissiez des influences qui vous empêchent de vous arrêter. (Interruptions à l'extrême gauche.—Applaudissements à droite, au centre et sur divers bancs à gauche.)”

L'éminent leader du parti progressiste a ensuite démontré que c'est le gouvernement qui a voulu la rupture par sa politique violente, par ses procédés arbitraires. Parlant, non pas comme un catholique, mais comme un homme d'Etat républicain soucieux de la paix sociale, du bien public, du prestige de la France, il a protesté contre l'esprit qui anime le Bloc et le ministre.

Ce débat s'est terminé comme on devait s'y attendre avec une pareille Chambre. Une majorité de 318 voix contre 230 a approuvé la politique séparatiste du gouvernement.

Subséquentement, M. Combes a soumis son projet de séparation à la commission parlementaire nommée pour étudier cette question. Ce projet, qui comprend vingt-cinq articles, n'est rien autre chose qu'un instrument de confiscation odieuse et d'oppression savante. Tout en dénonçant le Concordat, le ministre sectaire veut tenir l'Eglise sous le joug. Rompre le lien qui unit l'Etat à l'Eglise en accordant à celle-ci loyalement les compensations qui lui sont dues, et en lui laissant sa liberté d'action complète, cela ne ferait point l'affaire du Bloc. Les Jacobins sont les ennemis-nés du droit et de la liberté. Et le projet sournois de M. Combes en fournit une nouvelle preuve.

L'article premier supprime le budget des cultes. Les articles 2, 3 et 5 répartissent le patrimoine de l'Eglise comme s'il était la propriété de l'Etat. Pendant deux ans, les édifices religieux seront laissés gratuitement au service des associations formées pour l'exercice des cultes. Après cette période, ils seront loués aux associations, seulement “dans les limites des besoins de ces associations, par décret en Conseil d'Etat ou par arrêté préfectoral.” Ces baux seront faits pour dix ans et renouvelables pour le même terme ou des termes moindres. Le prix du bail sera minime, mais les grosses réparations seront à la charge des locataires. Ainsi, comme le fait observer un journal catholique, “que s'effondre encore une voûte de ca-

thédrale, et les catholiques, qui également ne seront plus que locataires de l'église, devront la reconstruire à leurs frais. Puis, quand ils auront englouti cent mille francs dans ce travail, l'Etat viendra leur dire aimablement :—Le bail est expiré, je vous mets à la porte!...

Les biens appartenant aux fabriques et aux moines seront concédés "à titre gratuit",—quelle générosité!—aux associations paroissiales ou diocésaines; mais toujours "suivant les limites de leurs besoins", et par décret du Conseil d'Etat ou arrêté préfectoral. De plus, ces concessions ne seront que pour dix ans et renouvelables. C'est-à-dire qu'elles seront extrêmement précaires et sujettes au caprice du gouvernement.

Les archevêques et évêques actuels recevront une pension de 1200 francs. Les ministres du culte présentement en fonctions recevront des pensions variant de 900 à 400 francs, suivant leur âge. Pour ceux qui ont moins que 40 ans, ces pensions ne dureront que quatre ans. Mais elles seront toutes révoquées de plein droit en cas de contravention aux articles 17 et 19 de la loi. Ces articles ont pour but d'entraver l'apostolat du prêtre.

Les associations devront soumettre leur comptabilité au préfet du département. Les réunions pour la célébration d'un culte ne pourront avoir lieu qu'après des déclarations faites selon des prescriptions minutieuses et tracassières. Les processions et manifestations religieuses seront interdites. La sonnerie des cloches sera réglementée par le gouvernement. En un mot, le projet Combes, qui prétend avoir pour objet la séparation de l'Eglise et de l'Etat, c'est, sous une forme hypocrite, que la spoliation jointe à l'asservissement de l'Eglise; pour nous servir des expressions de l'*Univers*, c'est "l'Eglise étroitement garrottée dans ses biens, dans sa prédication, dans son culte, en un mot, dans toutes ses manifestations."

Mais M. Combes pourra-t-il mener jusqu'au bout sa campagne séparatiste? Ne lui arrivera-t-il pas en route quelque accident parlementaire qui cassera les reins à son cabinet?. On commence à croire cela possible, et même probable. Les incidents relatifs à la délation dans l'armée, qui ont failli mettre deux fois le ministère en minorité, et ont déterminé la retraite

du ministre de la guerre, le général André, semblent autoriser cet espoir.

Depuis quelque temps des journaux dénonçaient l'existence, au ministère de la guerre, d'un bureau où l'on provoquait et recevait des délations contre les officiers. M. Guyot de Ville-neuve a apporté à la tribune, dans la séance du 28 octobre, des preuves écrasantes du fonctionnement de cet odieux système. Il a lu des lettres du capitaine Mollin, employé supérieur du ministère de la guerre, dans lesquelles celui-ci sollicitait de M. Vadecard, secrétaire-général du Grand-Orient de France, des informations sur un certain nombre d'officiers, afin de leur refuser ou de leur accorder de l'avancement. Au nom du ministre il le pria de lui dresser des listes de suspects et de favoris, en s'adressant, pour ces renseignements aux loges maçonniques. Et le Frère Vadecard, répondant à l'appel, organisait la délation occulte en s'assurant la collaboration des Frères Trois-Points d'un bout de la France à l'autre. On peut juger de la méthode adoptée par cette dénonciation adressée au ministère de la guerre contre un colonel : "Très froid, très réservé; il a assisté à la première communion de son fils."

Les pièces accablantes lues par M. Guyot de Villemeuve et commentées par lui avec une éloquence sobre et nerveuse, ont produit une profonde sensation. L'orateur a terminé son discours par cette foudroyante apostrophe au général André :

" Il ressort de cette discussion que M. le ministre de la guerre, d'accord avec M. le président du conseil et avec le Grand-Orient, a organisé contre l'armée la délation et l'espionnage. (Applaudissements à droite.—Interruption à gauche.)

" Ministre de la guerre, à qui la France avait confié la force et l'honneur de l'armée, vous avez divisé les officiers, vous avez jeté la discorde dans leur corps en y introduisant la politique et ses passions. Agissant ainsi, vous avez compromis ce que je considère comme au-dessus de tous les partis, je veux dire la défense nationale. (Applaudissements à droite et au centre.—Interruptions à gauche.)

" Vous ne pouvez pas rester sur les bancs du gouvernement.

" L'armée est trahie; elle n'a plus de chef; elle en appelle au Parlement. (Vifs applaudissements répétés à droite et au centre.)"

Le ministre de la guerre a essayé de se mettre à couvert en déclarant qu'il ignorait ces procédés, pratiqués cependant sous ses yeux pendant des années. M. Combes est venu à la rescousse. Mais la Chambre était indignée, et un ordre du jour indiquant à peine la confiance n'a tout de même été adopté que par une majorité de quatre voix.

Huit jours plus tard, M. Guyot de Villeneuve a retourné à la charge. Dans l'intervalle le Bloc avait essayé de se ressaisir, les francs-maçons, payant d'audace, avaient lancé un manifeste pour justifier effrontément leur mouchardise; les journaux sectaires avaient tonné contre les déserteurs ministériels. D'autre part, la presse de l'opposition avait publié de nouvelles divulgations, de nouvelles preuves, de nouvelles pièces établissant la complicité du ministre. Qu'allait-il sortir de tout cela? La séance du 4 novembre a été mémorable. Elle a duré neuf heures, et a été marquée par des scènes d'une violence inouïe. Le général André a essayé de faire dévier le débat en déclarant que l'armée doit être républicaine, et que dans le passé elle avait été surtout cléricale. M. Jaurès a eu le toupet de justifier l'espionnage et il a déployé toutes les ressources de sa façon oratoire pour sonner le rappel de la majorité chancelante. M. Combes a posé la question de cabinet. Mais les discours de MM. Ribot, Leygues et Millerand ont démoli la pitoyable défense du ministère. Enfin, l'on a voté. L'ordre du jour pur et simple, équivalent à un vote de non-confiance, et repoussé énergiquement par M. Combes, n'est rejeté que par 279 voix contre 277. Deux voix de majorité seulement pour le ministère, et six ministres ont voté pour eux-mêmes! C'est une défaite!

Maintenant l'ordre du jour de confiance de M. Bienvenu-Martin va être soumis à la Chambre. Et alors se produit un incident qui change la face des choses. Un député nationaliste, M. Syveton, se précipite vers le général André et lui applique en pleine figure deux violents soufflets. On voit d'ici la scène. Les deux côtés de la Chambre ont failli en venir aux mains. La séance a été suspendue. M. Syveton a été expulsé. Et après l'ajournement l'ordre du jour de confiance a été adopté par 71 voix de majorité. L'acte de violence de M. Syveton a été plus efficace que les discours de M. Combes et Jaurès.

Mais si cette victoire inespérée a sauvé le ministère, elle n'a pas sauvé le général. Sa situation était devenue impossible. Et il a dû donner sa démission dix jours après cette séance dramatique. C'est M. Berteaux, un député radical-socialiste, qui le remplace. M. Berteaux est un financier et non un militaire.

Cet holocauste va-t-il raffermir le ministère? Il est, à l'heure actuelle, fort difficile de pronostiquer.

\* \* \*

Une des personnalités les plus en vue de la politique et du journalisme français vient de disparaître. M. Paul de Cassagnac est mort après deux ou trois jours de maladie seulement, le 4 novembre courant. La veille même de son décès l'*Autorité* avait publié un article signé de son nom. Voici en quels termes ce journal annonce la mort de son célèbre directeur :

“ Un immense malheur frappe l'*Autorité*.

“ Son fondateur, son directeur, celui qui était son âme, qui lui avait donné la vie, qui la vivifiait chaque jour par ses articles si pleins de sève, de verve et de puissance, Paul de Cassagnac est mort.

“ Lundi soir, il ressentit les premières atteintes de la crise qui devait l'emporter. Vendredi, à quatre heures de l'après-midi il expirait.

“ Aucune agonie n'a troublé sa fin.

“ Jusqu'à la dernière minute, il conserva l'entière lucidité de son esprit.

“ Il a succombé à Saint-Viatre (Loir-et-Cher), où, à la fin de la semaine dernière il était allé chercher un peu de repos.”

La plupart de ses biographies le font naître à la Guadeloupe, en 1842. Mais d'après l'*Autorité*, Paul Granier de Cassagnac était né à Paris, en 1843. En 1862, il entra dans le journalisme. Il débuta à la *Nation* et collabora ensuite au *Diogène*, puis au *Pays*.

En 1870, il fit la campagne aux zouaves de la garde, et fut fait prisonnier à Sedan.

De retour en France, il fonda l'*Appel au Peuple* et devint directeur du *Pays*, où il mena contre la République, “ la Gueuse ” comme il disait, une violente campagne.

En 1886, il fonda l'*Autorité*, qu'il dirigeait encore hier  
Il fut poursuivi en 1874, pour un discours prononcé à Belle-ville.

Il fut battu aux dernières élections par un républicain. Il avait été évincé une autre fois du Parlement par M. Bascou, aujourd'hui préfet.

Son dernier arnier article fut consacré au "sort des Eglises".

M. de Cassagnac était avant tout un batailleur. Il avait le courage de ses opinions, et toute sa vie il s'est battu à l'arme blanche contre les adversaires des causes qui commandaient son dévouement. Pendant de longues années il a été un duelliste fameux, en dépit de sa foi religieuse. Mais il s'était heureusement affranchi depuis longtemps de ce préjugé funeste.

En politique, c'était un impérialiste; toutefois il avait souvent déclaré qu'il accepterait n'importe quel régime à la place de la république jacobine. Catholique sincère, il défendait fièrement ses croyances religieuses: mais il ne péchait point par excès de respect envers les autorités ecclésiastiques et il se laissa souvent aller à de regrettables écarts de plume envers le Pape lui-même.

Paul de Cassagnac était un journaliste de race. Son style ne brillait ni par l'élégance ni par la correction; mais il avait le nerf, la verve, le trait, et dans l'inveretive ardente il s'élevait parfois jusqu'à l'éloquencé. S'il ne fut pas un grand écrivain, il comptera du moins parmi les polémistes les plus notables de son époque. Les honnêtes gens lui sauront toujours gré d'avoir marqué au fer rouge plusieurs des scélérats politiques de notre âge.

\* \* \*

Des élections générales ont eu lieu en Italie, le 6 novembre. Contrairement à ce que certaines agences avaient annoncé, le Saint-Siège avait maintenu le *non expedit* qui interdit aux catholiques de faire acte d'électeurs et de candidats. Malgré cela, cependant, deux catholiques se sont fait élire: le marquis Curyaggia à Milan et M. Piccini à Bergame. Ils ont donné là un fâcheux exemple d'insoumission au Saint-Siège.

Le résultat du scrutin a été très favorable au ministère Giolitti et très défavorable aux socialistes.

Aux Etats-Unis, les élections présidentielles ont eu lieu le 8 novembre. Les républicains l'ont emporté triomphalement. Trente-deux Etats sur quarante-cinq se sont prononcés pour Roosevelt qui est assuré de 325 votes contre 151 que recevra son adversaire, M. Parker. L'étendue de la victoire républicaine a surpris les vainqueurs eux-mêmes.

M. Théodore Roosevelt sera donc pour quatre ans encore le premier magistrat de la république voisine.

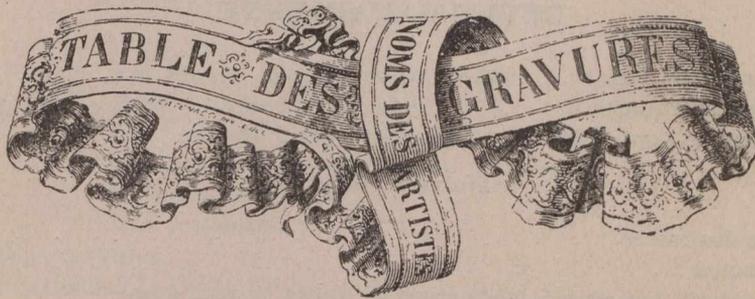
\* \* \*

Ici au Canada, nos élections générales sont aussi terminées. Le gouvernement Laurier a été maintenu au pouvoir par une écrasante majorité. Il commandera dans le parlement au-delà de 70 voix de majorité. Il est en minorité seulement dans la province d'Ontario et dans celle de l'Île du Prince-Edouard. Dans la Nouvelle-Ecosse, pas un seul candidat conservateur n'est élu, et M. Borden lui-même, le chef de l'opposition, est resté sur le carreau. Dans la province de Québec, 11 députés conservateurs ont été élus.

Profitant du triomphe remporté par Sir Wilfrid Laurier, M. Parent, notre premier-ministre provincial, a décrété la dissolution de la Législature, au lendemain même des élections fédérales; la nomination des candidats a été fixée au 18 novembre et la votation au 25. L'opposition a dénoncé cette tactique et a résolu de s'abstenir. Un manifeste a été adressé par son chef, l'honorable M. Flynn, à l'électorat, pour lui exposer les motifs de cette résolution. Cependant quelques candidatures conservatrices individuelles se sont produites ici et là. Le jour de la nomination, 35 élections ont eu lieu par acclamations suivant l'expression consacrée ici. L'Assemblée législative se compose, comme on le sait, de 74 députés. Dans un grand nombre de comtés il y a plusieurs candidatures libérales.

Les élections provinciales de 1904 ne sont pas précisément passionnantes.

*Thomas Chapais*



Reproductions d'oeuvres d'artistes.

	PAGES
Timoléon Labrichon. . . . .Le bagage de croque-mitaine. . . . .	4
“ . . . . .Groupe de Locon. . . . .	31
Le Dominicain. . . . .St-Jean l'Evangeliste. . . . .	39
Raphaël. . . . .Le sacrifice de Lystre. . . . .	53
Carl Becker. . . . .La Veuve du Martyr. . . . .	114
M. Guillaume. . . . .Un Mariage Romain. . . . .	226
Greuze. . . . .Une scène de famille. . . . .	338
Pierre A. Cot. . . . .Le jour des Morts. . . . .	466
Raphaël. . . . .Groupe de têtes d'Enfants-Jésus. . . . .	484
Bartholdi. . . . .Statue de Champollion. . . . .	578
Bartholdi. . . . .Le Lion de Belford. . . . .	579
Bartholdi. . . . .L'Instruction Religieuse. . . . .	580
Bartholdi. . . . .Le Baptême. . . . .	581
Bartholdi. . . . .Le Mariage. . . . .	582
Bartholdi. . . . .L'Extrême-Onction. . . . .	583
Jean Aubert. . . . .La friode saison. . . . .	590
Dauzats. . . . .Environs de Damas. . . . .	598

Portraits.

M. l'abbé Louis Tremblay. . . . .	73
M. J.-C. Chapais. . . . .	84
M. C. E. Boivin. . . . .	143
L'Honorable Thomas Chapais. . . . .	157
M. Omer Héroux. . . . .	291
M. Amedée Denault. . . . .	294
Alphonse de Lamartine. . . . .	361
M. Henri Roulland. . . . .	404
Melle Madeleine Gleason. . . . .	412
M. Omer Chaput. . . . .	419
M. Louvigny de Montigny. . . . .	423

M. Paul-Emile Ranger. . . . .	425
M. Ægidias Fauteux. . . . .	514
L'Honorable Juge en Chef A. B. Routhier. . . . .	623

## Gravures d'illustration

L'ange des ruines. . . . .	9
Les linottes. . . . .	10
Les Oubliés: Les amours malheureux de Maître Ichabod Crane.	
Ichabod Crane dans son école. . . . .	13
Ichabod contant des histoires. . . . .	19
Ichabod et Katrina. . . . .	25
Ichabod au bal . . . . .	184
Une mauvaise rencontre. . . . .	190
Ichabod poursuivi par le cavalier Lessois. . . . .	194
Sur les côtes de l'Asie antérieure.	
Figures d'Aphrodites ou Vénus de Chypre. . . . .	29
Groupe de Lao-coon. . . . .	31
Saint-Jean l'Évangéliste. . . . .	39
Le sacrifice de Lystre. . . . .	53
Les Torpilles.	
Torpille fixe. . . . .	62
Torpille automobile. . . . .	65
La Culture de la vigne. . . . .	71
L'erreur de Germaine.	
Venez donc dîner avec nous samedi. . . . .	86
Après vous, Monsieur, dit-elle; nous ne passons jamais avant les gens mariés. . . . .	88
C'est étonnant ce que tu as peu changé! . . . . .	199
J'aime beaucoup qu'on range autour de moi. . . . .	202
Dis donc, elle est étonnante, ton amie Suzanne. . . . .	206
Quelle belle vue! dit Michel. . . . .	443
Hé! là-bas, héla-t-il, arrivez vite; j'ai retrouvé des amis..	520
Elle saute au cou de son père complètement ébahi. . . . .	526
Groupe de fruits. . . . .	112
Les Moineaux. . . . .	141
Maison rustiques. . . . .	224
Corbeille de fleurs . . . . .	311
En Syrie.	
Cidre du Liban . . . . .	358
Arabes Bédonins. . . . .	367
Village de Baalbeck. . . . .	498

TABLE DES AUTEURS

685

Vue général des édifices de Baalbeck. . . . .	500
Porte d'entrée du Temple de Jupiter, à Baalbeck. . . . .	502
Colonnade du Temple du Soleil, à Baalbeck. . . . .	504
Restes d'un Temple circulaire à Baalbeck. . . . .	506
Environs de Damas. . . . .	598
Vue de Damas. . . . .	604
Groupe de Vases. . . . .	402
Les poussins . . . . .	411
Suspension et fleurs . . . . .	421
Concert de printemps. . . . .	438
Curiosités Scientifiques et Artistiques.	
Maison de Pierre Corneille à Petit-Couronne. . . . .	470
Théâtre flottant. . . . .	474
L'Ermack. . . . .	476
L'Aigle blessé, par Gérôme. . . . .	483
Champollion, statue en marbre, par Bartholdi. . . . .	578
Le Lion de Belford, par Bartholdi. . . . .	579
L'Instruction Religieuse, par Bartholdi. . . . .	580
Le Baptême, par Bartholdi. . . . .	581
Le Mariage, par Bartholdi. . . . .	582
L'Extrême-Onction. . . . .	583
Oreillers de bois et de pierre. . . . .	586
Oreiller de bois. . . . .	587
Têtes d'Enfants-Jésus de Raphaël. . . . .	484
A propos de Pyramides.	
Pyramide tronquée de Cahokia. . . . .	486
Vase de fleurs. . . . .	490
Enfant couché. . . . .	512
Emblèmes de l'horticulture. . . . .	515
Les oubliés: George Cruikshank.	
La bouteille entre pour la première fois dans la famille... . . . .	532
Les habitudes d'ivrognerie du père l'ont fait chasser de son emploi. . . . .	533
Les dettes se sont accumulées. Les marchands ont perdu patience: on saisit les meubles . . . . .	534
Incapable de tout travail, sa femme et ses enfants sont réduit à la mendicité. . . . .	535
La froide saison. . . . .	590
Paysage. . . . .	620
<b>Table des Auteurs</b>	
Auclair, abbé Elie, J. — Le Colbert du Canada. . . . .	156

Boivin, C.-E. — La Presse française aux Etats-Unis. . . . .	142
Boivin, C.-E. — La Grève. . . . .	508
Chapais, J.-C. — L'Oeuvre des Missionnaires agricoles. . . . .	71
Chapais, Thomas. — A travers les faits et les œuvres, 96, 208, 320, 449, 561, 669	
Chaput, Omer. — Le Marché de la littérature canadienne . . . . .	418
De Montigny, Louvigny. — La contrefaçon littéraire au Canada. . . . .	422
Denault, Améaée. — L'Association des Journalistes canadien-français..	293
Fauteux, Ægidias. — Toujours Plus Haut . . . . .	513
Gagnon, Alphonse. — A propos de Pyramides . . . . .	485
Gleason, Madeleine. — Fragment ue vie. . . . .	411
“ “ — Théodore Botrel. . . . .	645
Héroux, Omer. — Deux mots d'explication. . . . .	291
Leglanceur, A. — Lé bagage de Croquemitaine. . . . .	7
“ “ — Le jour des Morts. . . . .	467
“ “ — Curiosités Scientifiques et Artistiques. . . . .	469, 579
L., Paul. — Les Torpilles. . . . .	61
Morel, Jacques. — L'Erreur de Germaine. . . . .	85, 198, 439, 518
Nevers, Edmond de. — L'Evolution des Peuples anciens et modernes,	
	167, 279, 538
Prud'homme, L.-A. — L'Elément français au Nord-Ouest, . . . . .	115, 312, 380
Ranger, Paul-Emile. — Nos annales professionnelles . . . . .	305, 434, 516
Roulland, Henri. — Les Procès de la Presse . . . . .	403
Sablan, Raymond — A propos du Domaine temporel des Papes . . . . .	150
Tamisier, M., S. J. — Sur les côtes de l'Asie antérieure . . . . .	28
“ “ “ — En Syrie: Autour d'Antioche . . . . .	227
“ “ “ — “ “ Le Liban. . . . .	339
“ “ “ — “ “ Baalbeck. . . . .	491
“ “ “ — “ “ Damas-Beyrouth. . . . .	591
Veuillermet, Fr. A., O. P. — Le Patriotisme . . . . .	266
XXX. — Les Oubliés: Les Amours malheureux de Maître Ichabod	
Crane . . . . .	10, 181
XXX. — Les Oubliés: George Cruikshank . . . . .	531

## Table des Matières

A propos de Plramides, par Alphonse Gagnon . . . . .	485
A propos du Domaine des Papes, par Raymond Sablan . . . . .	150
A travers les faits et les oeuvres, par Thomas Chapais, 96, 208, 320, 449,	561, 669
Curiosités Scientifiques et Artistiques, par A. Leglanceur. . . . .	659, 579
Jeanne d'Arc et l'Angleterre. . . . .	469
Une fête en l'honneur de Corneille . . . . .	469
La fumée dans nos villes. . . . .	472
Un théâtre flottant . . . . .	473
Le Brise-glace Russe " Ermack ". . . . .	475
La route du Saint-Laurent. . . . .	477
Statue colossale. . . . .	477
La plus vieille habitante de la terre . . . . .	478
Un nouveau chef-d'oeuvre de M. Massenet . . . . .	478
Waterloo. . . . .	481
Bartholdi. . . . .	579
Fleurs fraîches en toutes saisons. . . . .	581
Mot de Michel-Ange sur la Perfection. . . . .	582
Beaux papiers à lettres . . . . .	582
Premier vaisseau à Turbine pour le trafic transatlantique. . . . .	583
Oreillers de bois et de pierre . . . . .	583
Anticosti . . . . .	588
Deux mots d'explication, par Omer Héroux . . . . .	291
En Syrie, par M. Tamisier, S. J. . . . .	227, 339, 491, 591
Autour d'Antioche. . . . .	227
Le Liban. . . . .	339
Baalbeck. . . . .	491
Damas — Beyrouth. . . . .	591
Fragments de vie, par Madeleine Gleason. . . . .	411
La Contrefaçon littéraire au Canada, par Louvigny de Montigny. . . . .	422
La Grève, par C.-E. Boivin. . . . .	508
L'Association des Journalistes Canadiens-français. . . . .	293
La Presse française aux Etats-Unis, par C. E. Boivin. . . . .	142
Le bagage de Croquemitaine, par A. Leglanceur. . . . .	7
L'Elément français au Nord-Ouest, par L.-A. Prud'homme, . . . . .	115, 312, 380
Le Colbert du Canada, par l'abbé Elie-J. Auclair. . . . .	156

L'Erreur de Germaine, par Jacques Morel . . . . .	85, 198, 439, 518
Le Jour des Morts, par A. Leglanceur . . . . .	467
Le Marché de la littérature canadienne, par Omer Chaput . . . . .	418
Les Oubliés, par XXX . . . . .	10, 181, 531
Les amours malheureux de Maître Ichabod Crane . . . . .	10, 181
Georges Cruikshank . . . . .	531
Les Torpilles dormantes et les Torpilles automobiles, par Paul, L. . . . .	61
Les Procès de la Presse, par Henri Roullandl . . . . .	403
L'Evolution des Peuples anciens et modernes, par Edm. de Nevers . . . . .	167, 279, 538
Le Patriotisme, par Fr. A. Vuillermet, O. F. . . . .	266
L'Oeuvre des Missionnaires agricoles, par J.-C. Chapais . . . . .	71
Nos annales professionnelles, par Paul-Emile Ranger . . . . .	305, 434, 516
Notes bibliographiques, par A.-L. . . . .	335, 515
Sur les côtes de l'Asie antérieure, par M. Tamisier, S.-J. . . . .	28
Théodore Botrel, par Madeleine Gleason . . . . .	645
Toujours plus haut, par Ægidius Fauteux . . . . .	513
Un beau livre à l'horizon . . . . .	623



*177*